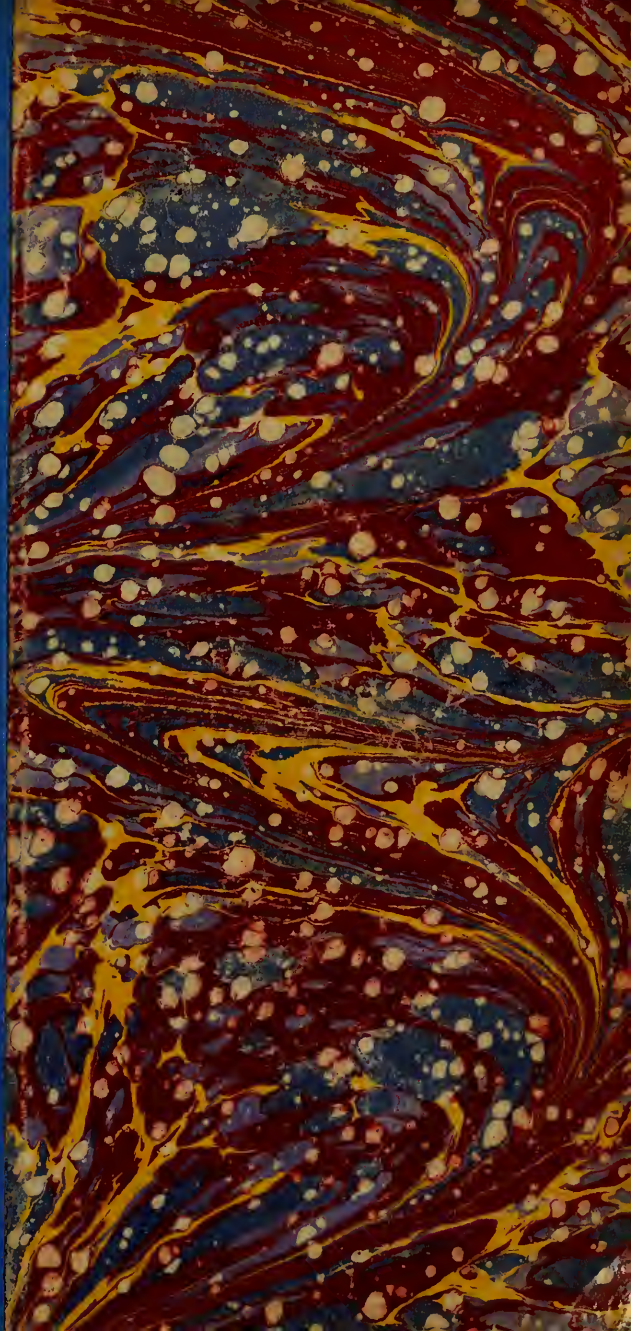


PQ
2227
.C59
1878
v.2
SMRS

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

LA COMTESSE DE SALISBURY

II

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté..... 1
Amaury..... 1
Ange Pitou..... 2
Ascanio..... 2
Aventure d'amour..... 1
Aventures de John Davys 2
Les Baleiniers..... 2
Le Bâtard de Mauléon. 3
Black..... 1
Les Blancs et les Bleus. 3
La Bouillie de la comtesse Berthe..... 1
La Boule de neige.... 1
Bric-à-Brac..... 1
Un Cadet de famille.. 3
Le Capitaine Pamphile. 1
Le Capitaine Paul..... 1
Le Capitaine Rhino... 1
Le Capitaine Richard.. 1
Cathérine Blum..... 1
Causeries..... 2
Cécile..... 1
César..... 2
Charles le Téméraire.. 2
Chasseur de Sauvagine. 1
Le Château d'Eppstein. 2
Chevalier d'Harmental. 2
Le Chevalier de Maison-Rouge..... 2
Le Collier de la Reine. 3
La Colombe..... 1
Compagnons de Jéhu.. 3
Comte de Monte-Cristo. 6
Comtesse de Charny... 6
Comtesse de Salisbury. 2
Confessions de la marquise..... 2
Conscience l'Innocent. 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté.. 2
Les Deux Diane..... 3
Les Deux Reines..... 2
Dieu dispose..... 2
Le Docteur mystérieux. 2
Le Drame de 93..... 3
Les Drames de la mer. 1
Les Drames galants... 2
Emma Lyonna..... 5
La Femme au collier de velours..... 1
Fernande..... 1
La Fille du Marquis... 2
Une Fille du régent... 1
Filles, Lorettes et Courtisanes..... 1
Le Fils du forçat..... 1
Les Frères corses..... 1
Gabriel Lambert..... 1
Les Garibaldiens..... 1
Gaule et France..... 1
Georges..... 1
Un Gil Blas en Californie 1
La Guerre des femmes 2
Henri IV, Louis XIII, Richelieu..... 2
Histoire de mes bêtes. 1
Histoire d'un casse-noisette..... 1
L'Homme aux contes.. 1
Les Hommes de fer... 1
L'Horoscope..... 1
L'Ile de Feu..... 2
Impressions de voyage :
Une Année à Florence 1
L'Arabie Heureuse.. 3
Les Bords du Rhin... 2
Le Capitaine Arena. 1
Le Caucase..... 3
Le Corricolo..... 2
Le Midi de la France 2
De Paris à Cadix.... 2
15 jours au Sinaï... 1
En Russie..... 4
Le Speronare..... 2
En Suisse..... 3
Le Véloce..... 2
La Villa Palmieri.... 1
Ingénue..... 2
Isaac Laquedem..... 2
Isabel de Bavière..... 2
Italiens et Flamands.. 2
Ivanhoe..... 2
Jacques Ortis..... 1
Jacquot sans Oreilles.. 1
Jane..... 1
Jehanne la Pucelle.... 1
Louis XIV et son Siècle 4
Louis XV et sa Cour... 2
Louis XVI et la Révolution..... 2
Louves de Machecoul.. 3
Madame de Chamblay 2
La Maison de Glace... 2
Le Maître d'armes.... 1
Mariages du Père Olifus 1
Les Médicis..... 1
Mes Mémoires..... 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mémoires d'une aveugle 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo..... 5
Le Meneur de loups... 1
Mille et un fantômes.. 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite... 2
Napoléon..... 1
Une Nuit à Florence.. 1
Olympe de Clèves.... 3
Page du duc de Savoie 2
Parisiens et Provinciaux..... 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu..... 1
Le Père Gigogne..... 2
Le Père la Ruine..... 1
Le Prince des Voleurs. 2
Princesse de Monaco.. 2
La Princesse Flora.... 1
Propos d'Art et de Cuisine..... 1
Les Quarante-Cinq.... 3
La Régence..... 1
La Reine Margot..... 2
Robin Hood le Proscrit 2
La Route de Varennes. 1
Le Saltéador..... 1
Salvator..... 5
La San-Felice..... 4
Souvenirs d'Antony... 1
Souvenirs dramatiques 2
Souvenirs d'une Favorite 4
Les Stuarts..... 1
Sultanetta..... 1
Sylvandire..... 1
Terreur prussienne.... 2
Testament de Chauvelin 1
Théâtre complet..... 25
Trois Maîtres..... 1
Trois Mousquetaires... 2
Le Trou de l'enfer.... 1
La Tulipe noire..... 1
Vicomte de Bragelonne 6
La Vie au Désert.... 2
Une Vie d'artiste..... 1
Vingt Ans après..... 3

1419-04. — Coulommiers. Imp. P. BRODARD. — 1-05.

LA COMTESSE

DE

SALISBURY

PAR

ALEXANDRE DUMAS

II

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

Droits de reproduction et de traduction réservés.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lacomtessedesali02duma

LA COMTESSE
DE SALISBURY

I

Maintenant jetons un regard en arrière et cherchons ce qu'était ce Robert d'Artois que nous avons vu au commencement de cette histoire déposer devant le roi le héron sur lequel les vœux furent faits. Voyons quelle était la cause de la haine du roi Philippe pour lui, et quelles avaient été, de son côté, ses raisons de vengeance contre son roi; car Robert d'Artois a déjà joué un grand rôle dans les événemens qui ont précédé, et il va en jouer un au moins aussi important dans ceux qui vont suivre.

Ce Robert d'Artois était petit-fils de ce Robert Ier, surnommé le bon et le vaillant, lequel était troisième fils de Louis VIII, et suivit son frère saint Louis en Egypte. Celui-là fut tué à la bataille de Mansourah, qu'il avait engagée malgré la promesse faite au roi de l'attendre après avoir passé le Nil.

Ce Robert d'Artois était, à ce qu'il paraît, un modèle de chasteté, de sorte qu'il n'eut d'enfant mâle qu'après sa mort. Cet enfant fut Robert II, qui suivit la seconde croisade en 1270, que le roi fit pair de France et qui fut tué en 1302, dans un engagement contre les Flamands. Son corps fut retrouvé percé de trente coups de lance. Robert II eût pu être surnommé le vaillant, comme son père.

Son fils, mort avant lui, avait laissé un descendant qui fut Robert III, et qui était né en 1287. Mais Robert II, avant de mourir, ne se voyant pas d'héritier mâle, laissa à sa fille Mahaut le comté d'Artois, qu'elle apporta en dot à Othon, comte de Bourgogne.

A la mort de son aïeul, Robert revendiqua le comté. Telle fut la première cause de cette guerre de cent ans, dont, comme dit Froissard, « grande désolation avint au » royaume de France et en plusieurs pays. »

Mais, en 1302, il y eut un arrêt rendu, par lequel Robert III était débouté de ses prétentions sur l'Artois, et la comtesse de Mahaut maintenue dans son héritage.

Robert n'était pas homme à se tenir ainsi pour battu. En 1309 il revint à la charge, et demanda une sentence arbitrale, laquelle lui fut accordée et confirma le premier arrêt, en ajoutant cependant un conseil qui ressemblait fort à un ordre et qui était conçu en ces termes :

« Que ledit Robert amast ladite comtesse de Mahaut » comme sa chière tante, et ladite comtesse ledit Robert » comme son cher nepveu. »

Ceci se passait sous le règne de Philippe IV, et, comme on le voit, cette discussion n'était pas près de finir.

Philippe IV mourut, et Louis X monta sur le trône.

Deux ou trois ans après survint un événement qui rendit l'espoir à Robert : les Artésiens se révoltèrent contre la comtesse de Mahaut. Nous n'affirmerons pas que Ro-

bert ne fut pour rien dans cette révolte, dont il comptait profiter et qui semblait lui venir si merveilleusement en aide.

Malheureusement, il se trouva une armée aux ordres de Philippe le Long, qui força de nouveau Robert, impuissant par les armes, à s'en remettre à la justice, et, une troisième fois, les prétentions du comte furent rejetées.

Le roi voulut consoler Robert, et lui donna la terre de Beaumont-le-Roger, qui fut érigée en pairie, et par laquelle il avait dans l'Etat le même rang que par la possession de l'Artois.

Robert eut l'air d'être consolé, et il attendit tout simplement que les membres de la race régnante fussent tous morts, puisqu'aucun de ces rois ne voulait lui faire justice. Il fallait que Robert eût un secret pressentiment de l'avenir, car Philippe V, jeune encore, pouvait vivre de longues années, et avait, en outre, trois fils qui auraient sans doute autre chose à faire qu'à appuyer les droits douteux de Robert, de si haut lignage qu'il fût.

Cependant Philippe V mourut en 1322, et Charles le Bel, qui lui succéda, mourut à son tour en 1328, après avoir épousé trois femmes dont pas une ne laissa un enfant mâle.

Jeanne d'Evreux, la dernière, était enceinte de sept mois lorsque le roi mourut. Celui-ci, se voyant au moment de trépasser, dit aux seigneurs qu'il avait rassemblés autour de son lit, que si la reine accouchait d'une fille ce serait aux grands barons de France à adjuger la couronne à qui de droit appartiendrait.

Deux mois après Jeanne accouchait d'une fille.

La reine Isabeau, mère d'Edouard III, veuve d'Edouard II, qu'elle avait fait assassiner comme on l'a vu au commencement de ce livre, se présentait comme hé-

ritière du trône de France contre Philippe de Valois. Ce qu'attendait Robert arrivait.

Les grands barons se réunirent, et quoiqu'ils ne fussent pas d'accord d'élire Philippe, disent les chroniques, Robert fit tant que messire Philippe fut élu.

C'était un grand pas pour Robert. Ajoutez à cela qu'il avait épousé Jeanne de Valois, sœur du roi, qui ne se contentait pas d'être comtesse de Beaumont, et qui assurait que son frère rendrait l'Artois à Robert, si celui-ci pouvait produire une pièce justificative, si petite que fût cette pièce.

Malheureusement, et nous pouvons nous servir de cette expression en songeant aux malheurs qu'eût prévenus cette injustice ou du moins cette faveur du nouveau roi, malheureusement la reconnaissance sur laquelle Robert avait compté de la part de Philippe devait lui manquer.

La comtesse Mahaut, qui ne savait trop à quoi s'en tenir sur la décision que prendrait Philippe, eut peur pour son comté, et arriva en toute hâte à Paris. Il paraît qu'à cette époque l'air de la capitale était mauvais pour ceux qui n'y étaient point habitués, car il y avait à peine quelques jours que la comtesse résidait à Paris, qu'elle mourut, et cela si subitement que l'on n'eut même pas le temps de savoir de quelle maladie elle était morte.

Le bruit courut bien un peu qu'elle avait été empoisonnée, mais ce bruit se perdit comme tous ceux qui peuvent compromettre un grand nom.

Cependant la comtesse Mahaut avait une fille qui avait épousé Philippe le Long, celui-là même qui s'était mis à la tête d'une armée pour défendre sa belle-mère. Cette fille héritait des droits de sa mère. Mais voilà que trois mois après la mort de la comtesse, sa fille, rentrée chez elle, eut soif, fit venir son *bouteiller*, nommé Huppin, et

lui demanda à boire. Celui-ci s'empressa d'apporter à sa maîtresse ce qu'elle lui demanda.

Or, il faut croire que le vin était mauvais ou que celle qui avait soif était antérieurement malade, car à peine avait-elle bu qu'elle fut prise de grandes douleurs et mourut tout à coup, rendant le venin par les oreilles, la bouche, les yeux et le nez, et ne laissant qu'un corps taché de blanc et de noir.

Comme on le voit, le hasard servait admirablement Robert d'Artois.

Une circonstance nouvelle devait encore ajouter à ses espérances. L'évêque d'Arras venait de mourir. Cet évêque, qui avait été le conseiller de la comtesse Mahaut, avait eu une maîtresse, tout évêque qu'il était, laquelle était une certaine dame Divion, qui se trouva hériter de beaucoup de biens à la mort de son amant. La comtesse avait poursuivi cette dame en restitution, et la Divion s'était sauvée à Paris avec son mari, car elle en avait un.

Pendant ce temps, Robert avait affirmé qu'au mariage de Philippe d'Artois avec Blanche de Bretagne, quatre lettres stipulées dans le traité de mariage avaient été ratifiées par le roi, lettres qui donnaient l'Artois à Robert, et qui, depuis la mort du comte son aïeul, avaient été soustraites par sa chère cousine, Mahaut d'Artois.

En raison de cette allégation, Philippe, qui, à la mort de la fille de la comtesse, avait admis le duc de Bourgogne, son mari et frère de la femme du roi, à la jouissance du comté, n'avait fait cette concession qu'en réservant à Robert le droit de prouver ce qu'il avait allégué.

Si nous insistons sur ces contestations d'héritage, c'est que, comme nous l'avons déjà dit, ces contestations firent cette grande guerre dont nous avons entrepris de raconter les résultats, et dont par conséquent nous devons bien clairement asseoir les causes.

Nous sommes l'esclave de l'histoire et non de notre fantaisie. D'ailleurs cette grande époque offre assez d'intéressantes péripéties pour que notre imagination ne soit jamais forcée de venir au secours des événemens, et tout ce qui regarde Robert d'Artois n'est pas le moins attrayant des détails que nous avons à mettre sous les yeux du lecteur.

La Divion était donc depuis fort peu de temps à Paris, lorsqu'un soir une femme inconnue se présenta chez elle. Cette femme avait à la fois dans la voix le ton du commandement et de la résolution. A la façon dont elle interpella dès son entrée la Divion, celle-ci comprit qu'elle avait affaire à une femme qui avait l'habitude de se faire obéir, et qui venait chez elle avec la volonté bien affermie d'avoir ce qu'elle y venait chercher.

Aussi la Divion resta-t-elle debout malgré elle quand la visiteuse se fut assise.

— Madame, lui dit cette dernière, vous avez connu l'évêque d'Arras ?

— Oui, répondit la Divion en rougissant du ton impertinent avec lequel cette parole avait été dite.

— Vous avez beaucoup de papiers scellés de son sceau et venant de lui ?

— Il est vrai.

— Et vous devez être fort irritée contre ces Mahaut qui vous ont poursuivie ?

— C'est encore vrai, madame.

— Alors vous êtes la femme qu'il nous faut.

La Divion regarda plus attentivement encore cette femme qui semblait convaincue qu'elle ne trouverait aucune résistance à ce qu'elle voulait dans celle qu'elle questionnait ainsi.

— Il s'agit, reprit l'inconnue, de me donner tous les papiers qui vous viennent de l'évêque Thierry.

— Et de quel droit les demandez-vous, madame? hasarda la Divion.

— Vous devez comprendre au ton de mes paroles que j'ai le droit d'exiger ce que je demande. Donnez-moi donc ces papiers, et faites promptement, car j'en ai besoin au plus tôt.

Et celle qui venait de parler se leva comme si elle eût été impatiente que ses ordres fussent vite exécutés.

— En effet, répliqua la Divion, mais sans faire un mouvement, je vois au ton de vos paroles que vous êtes habituée à commander, madame; cependant permettez-moi de vous demander quels sont, parmi ces papiers, ceux qui doivent vous être utiles.

— Tous ceux qui ont rapport à la succession de l'Artois.

— Alors, madame, vous avez pris une peine inutile en me visitant, car je n'ai aucun des papiers que vous venez de dire.

— L'évêque Thierry n'était-il pas le conseiller de la comtesse Mahaut?

— Oui.

— La comtesse n'a-t-elle pas hérité frauduleusement du comté d'Artois, qui revenait au comte Robert?

— C'est ce que j'ignore, fit la Divion.

— Vous l'ignorez?

— Je le répète.

— Mais, comme conseiller de la comtesse, l'évêque a dû être informé de toutes ces contestations.

— Sans doute.

— La comtesse a dû lui en écrire, et vous qui avez hérité des papiers de cet homme, vous devez avoir des lettres de la comtesse qui prouveraient qu'elle n'avait aucun droit à cette succession, car la comtesse n'avait pas de secrets pour son conseiller, et son conseiller n'avait pas de secrets pour vous.

— Si j'avais eu en mon pouvoir les lettres dont vous

me parlez, madame, je m'en fusse servi à l'époque où j'étais en conteste avec la comtesse Mahaut, et ne l'ayant pas fait, c'est que je ne les avais pas.

— Il faudra pourtant que vous trouviez ces lettres et que vous me les donniez.

Cette parole avait été dite d'un ton si impératif et si clair que la Divion recula.

— Mais puisque ces lettres n'existent pas, reprit-elle; pour vous les donner, il faudrait que je les fisse.

— Vous les ferez.

— Mais ces lettres seront fausses.

— Peu importe.

— Je serai condamnée comme faussaire.

— Qui le saura? D'ailleurs, je réponds de tout.

— Et si je refuse?

— Je vous y contraindrai.

— Qui êtes-vous, madame, pour venir ainsi me donner l'ordre de commettre un crime?

— Je suis Jeanne de Valois, sœur du roi Philippe V, femme du comte d'Artois, le seul héritier du comté de ce nom. Or, continua Jeanne en souriant, comme mon frère veut absolument des preuves, nous lui en donnerons, et j'ai compté sur vous pour cela. Me croyez-vous assez riche pour payer largement ces lettres, assez forte pour vous protéger si nous succombons, assez puissante pour vous perdre si vous me refusez?

La Divion ne put que s'incliner sans répondre et comme pour attendre les ordres que la comtesse avait à lui donner.

Celle-ci le comprit du moins ainsi, car elle se rapprocha de cette femme, et lui dit :

— Vous avez des sceaux de l'évêque?

— Oui madame.

— Vous connaissez assez son écriture pour l'imiter?

— J'essaierai.

— Ce n'est pas tout, nous aurons besoin d'autres pièces encore où le sceau du comte Robert II sera utile, vous vous le procurerez.

— Où le trouverai-je ?

— Vous partirez pour l'Artois, et ce qu'on vous en demandera vous le donnerez. Vous trouverez bien là quelqu'un qui aura conservé ce sceau, et qui sera heureux d'en trouver un bon prix.

— Et vous m'assurez que je ne cours aucun risque, madame ?

— Fiez-vous à moi. D'ailleurs, quoi qu'il arrive, niez. Et maintenant, puis-je compter sur vous ?

— Ordonnez.

— Vous partirez demain, et vous reviendrez dès que vous vous serez procuré le sceau du comte.

— Je partirai demain.

— Aussitôt votre retour, vous ferez prévenir le comte d'Artois que vous êtes à Paris.

La Divion paraissait réfléchir et ne répondait pas.

— Vous m'entendez? ajouta Jeanne. Peut-être songez-vous en ce moment au moyen de vous enfuir une fois que vous aurez gagné l'Artois ; ce serait peine perdue; car, de loin comme de près, il doit arriver malheur à nos ennemis.

La Divion tressaillit comme une femme dont on a surpris la plus secrète pensée.

— Je suis votre esclave, répliqua-t-elle, et prête à faire tout ce qu'il vous plaira m'ordonner.

— C'est bien, fit Jeanne en sortant ; pour aujourd'hui, c'est tout ce que je veux ; à votre retour nous nous occuperons du reste. A bientôt.

La Divion s'inclina et Jeanne sortit.

Quand elle fut seule, elle passa dans une autre chambre où elle trouva son mari, et elle lui dit :

— Je viens d'avoir une visite qui fera ma fortune ou qui me fera brûler.

Et elle lui raconta la scène qui venait d'avoir lieu entre elle et Jeanne de Valois.

Le lendemain, elle partit comme elle s'y était engagée.

II

Jeanne de Valois rentra chez elle, et une fois rentrée, fit appeler Robert à qui elle annonça la démarche qu'elle avait faite.

— Puisque mon frère veut absolument des preuves, dit-elle, nous lui en donnerons.

— Et cette femme vous a promis d'obéir? demanda Robert.

— Soyez tranquille. Il y a un genre de promesses qui fait obéir les moins dociles. Avant huit jours elle sera revenue avec le sceau de votre aïeul Robert Ier.

— C'est bien, alors, répliqua le comte. Dieu veuille que que nous réussissions! mais je doute.

— Et pourquoi?

— Parce que nous avons déjà échoué trois fois, et que cette cause me semble décidément perdue.

— Que peut-il arriver?

— Que le roi apprenne que ces pièces sont fausses.

— Qui le lui dira?

— Cette femme, qui avouera tout le jour où monseigneur Philippe lui fera, pour qu'elle parle, les promesses que vous lui avez faites pour qu'elle vous obéisse.

— Je ne vous vis jamais si prévoyant, Robert, répondit Jeanne avec une sorte de dédain, et n'êtes-vous donc plus ce Robert que j'ai connu? A quoi bon avoir tenté si

souvent cette entreprise pour en désespérer lorsqu'elle a le plus de chances de réussir? Ne vous rappelez-vous pas ce que mon frère m'a dit : « Fournissez une preuve, si petite qu'elle soit, et le comté vous sera rendu. » Pouvait-il me dire hautement de fabriquer ces pièces, si elles n'existaient pas? Non. Mais c'était me laisser comprendre qu'il ne serait pas bien scrupuleux sur l'origine et l'authenticité des documens que je lui donnerais. Tout ce qu'il veut, c'est que ces documens soient écrits pour avoir le droit de dire qu'il a cru se rendre à l'évidence. D'ailleurs, Robert, vous interprétez mal mes paroles. Qui vous dit que ces pièces n'existent pas? Cette femme a nié d'abord qu'elles existassent, et elle a promis ensuite de les fournir. C'est sans doute pour avoir le droit de les vendre plus cher. Faites comme moi, soyez convaincu qu'elle va trouver les preuves dont nous avons besoin dans les papiers de l'évêque Thierry, et attendez, je ne dirai pas sans crainte, car un homme comme vous ne craint pas, mais sans douter un seul instant de la réussite de cette tentative.

— Vous vous trompez, Jeanne, je crains, fit Robert en se rapprochant de sa femme, mais je ne crains pas pour moi, qui suis un homme habitué aux luttes et aux guerres, je crains pour vous et pour nos deux enfans, dans le cas où le roi s'irriterait de ce mensonge, car nous savons bien que c'en est un, et punirait sur la femme et les enfans la faute de l'époux et du père. Voilà ce que je crains, Jeanne.

— Et vous avez tort, continua celle-ci. Le roi est mon frère, et vous êtes un de ceux à qui il doit sa couronne. Le jour où il voudra punir, il y aura deux voix qui lui conseilleront l'indulgence, deux voix plus fortes que celles de la justice, la voix du sang et la voix de l'intérêt. D'ailleurs, je vous le répète, nous ignorons tout. L'évêque d'Arras meurt; cet évêque était le conseiller de la com-

tesse Mahaut et l'amant de cette Divion. Celle-ci hérite de tous les papiers. Nous lui demandons si, parmi ces papiers, il en est qui prouvent nos droits sur l'Artois, en lui promettant de les lui payer magnifiquement. Cette femme nous apporte ces papiers, nous lui donnons sa récompense. Les papiers sont faux. Tant pis pour elle. La justice a son cours, et il nous reste le droit de dire que nous avons été trompés. Tout ceci serait la chose du monde la plus simple pour des héritiers obscurs, à plus forte raison pour un descendant de saint Louis et une sœur de Philippe VI.

— *Ex labris feminæ spiritus*, comme dit l'Evangile, répondit Robert, et que votre volonté soit faite, Jeanne.

— Bien, monseigneur: ayez courage, et ce sera jour de fête pour nous et pour les Artésiens, le jour où nous rentrerons côte à côte dans notre vieille comté d'Artois.

Les yeux de Robert brillèrent de joie à cette espérance, et à compter de ce jour, il ne devait plus avoir ni craintes ni remords.

Peu de temps après, la Divion, revenue à Paris, faisait informer la comtesse de son retour. Jeanne se rendit chez elle, car elle ne voulait pas qu'on pût dire que l'on avait vu la Divion franchir le seuil de sa maison, mais elle s'y rendit comme une princesse de sang royal qui ne veut pas être reconnue, c'est-à-dire la nuit, seule et voilée.

Lorsque Jeanne se présenta, une femme vint lui ouvrir la porte et l'introduisit dans une chambre où, à la lumière d'une chandelle, la Divion examinait certains papiers.

En reconnaissant Jeanne, la Divion se leva et fit signe à la servante de sortir.

— Eh bien? demanda la comtesse.

— Voici le sceau du comte Robert, madame.

Et elle passa en effet le sceau à Jeanne qui l'examina attentivement.

— Mais, continua-t-elle, il m'a donné grand'peine à

avoir. Je l'ai d'abord cherché vainement, et j'ai fini par le trouver entre les mains d'un homme, nommé Orson le Borgne. Cet homme a deviné de quelle importance ce sceau était pour moi, car il en a demandé trois cents livres, que je n'avais pas. Alors je lui ai offert en gage un cheval noir, sur lequel mon mari avait joûté à Arras. Mais il ne parut pas comprendre comme moi l'honneur qu'il y avait à posséder un pareil animal; et, secouant la tête, il refusa. Je priai donc mon mari de m'autoriser à déposer autre chose, et je déposai des joyaux, deux couronnes, trois chapeaux, deux anneaux, deux affiches, le tout d'une valeur de sept cent vingt-quatre livres parisis. Alors, seulement, Orson consentit, et je suis revenue en toute hâte à Paris.

— C'est bien, fit Jeanne en jetant une bourse sur la table, voici de quoi racheter votre dépôt. Est-ce tout ce que vous avez fait?

— Non, madame, et voici un sceau de l'évêque Thierry que j'ai pris à une de ses lettres et qui vous servira pour celles que nous écrirons.

— Ce n'est pas tout. Il faut s'informer à Saint-Denis quels étaient les pairs à l'époque où auraient été faits les actes que nous allons faire.

— Demain même je le saurai.

— En outre, vous savez que le roi Philippe n'écrivait jamais ses lettres qu'en latin, il faudra donc que la lettre de confirmation dont nous aurons besoin soit écrite en cette langue.

— Je connais un chapelain de Meaux nommé Thibaulx, qui avait de grandes obligations à monseigneur l'évêque d'Arras, et qui nous fera cette lettre en latin.

— Ainsi tout est prévu.

— Tout, madame, excepté ce qu'il plaira à Dieu nous envoyer.

— Priez Dieu qu'il conserve couronne et santé à mon-

seigneur le roi Philippe I et si Dieu exauce votre prière, vous n'aurez rien à craindre des hommes.

La Divion se mit aussitôt à l'œuvre et alla vite en besogne.

A mesure que les fausses pièces étaient faites, elle les faisait passer à Robert d'Artois. Elle avait même été jusqu'à demander qu'elles fussent vérifiées par des experts en écriture.

Cependant la Divion ne pouvait faire elle-même ces lettres, et son mari ne le pouvait pas davantage. Il avait donc fallu trouver un homme habile, pauvre et discret.

Ce chapelain de Meaux, qui, en reconnaissance des services que lui avait rendus l'évêque d'Arras, avait donné le texte latin d'une lettre à sa presque veuve, enseigna à la dame Divion certain clerc, nommé Prot, lequel mourait quelque peu de faim et était homme à faire habilement tout ce qui lui serait demandé, moyennant qu'aux heures où il aurait faim, il fût sûr d'avoir à manger.

On fit venir ledit clerc et on commença par lui mettre entre les mains une bourse comme depuis longtemps il n'en avait rêvé une, en échange de quoi il consentit à tout ce que l'on voulut.

On commença par lui faire écrire une lettre signée de l'évêque Thierry, et dans laquelle il demandait pardon à Robert de lui avoir soustrait, en faveur de la comtesse Mahaut, ses titres à la propriété de l'Artois. On faisait dire dans cette lettre au digne évêque que tous ces titres avaient été jetés au feu par un des grands seigneurs de France, ce qui désignait sans doute Philippe le Long, mais qu'il avait heureusement conservé une lettre qui à elle seule confirmait cette possession.

Quand cette première lettre fut écrite, la Divion chargea Prot de l'aller montrer au comte Robert d'Artois et d'en recevoir ses félicitations, si elle était bien faite, et ses reproches si elle était mal imitée.

Robert répondit au clerc, tremblant à la fois d'avoir fait un faux et de se trouver en présence et complice d'un si haut personnage, que si toutes les pièces étaient ainsi bien imitées, le résultat était certain, ce qui rendit un peu de courage au pauvre diable, qui, depuis qu'il avait entrepris cette besogne, ne dormait ni ne mangeait plus, de sorte que l'argent qu'on lui donnait ne changeait rien à sa position, car autrefois il avait l'appétit sans l'argent, et maintenant il avait l'argent sans l'appétit.

Prot revint donc apporter à la Divion la réponse du comte, espérant qu'il en serait quitte pour cette première épreuve; mais quand la Divion eut appris que Robert avait été content de lui, elle lui dit qu'il fallait immédiatement se remettre au travail et écrire la lettre la plus importante, c'est-à-dire celle dans laquelle la comtesse Mahaut avouait à l'évêque ses craintes sur l'issue des prétentions de Robert, ces prétentions étant reconnues par elle légitimes et justement fondées.

Une sueur froide coula sur le front du pauvre clerc, et remettant sur la table la somme à peu près intacte qu'il avait reçue, il demanda, il supplia même qu'on ne le contraignît pas à écrire cette lettre. Mais la Divion n'était pas femme à se laisser émouvoir par ses prières, et comme il eût été difficile de retrouver un copiste aussi intelligent, elle refusa à Prost la liberté qu'il implorait en commençant par les raisonnemens et en finissant par les menaces.

Le pauvre garçon se rassit, prit une plume d'airain pour déguiser son écriture, et fit la seconde lettre de telle façon qu'une bourse pareille à la première lui fut donnée par Jeanne, et que de grands complimens lui furent de nouveau adressés par le comte.

Mais ce jour-là ce n'était pas Prot qui était allé porter au comte la nouvelle pièce, c'était le mari de la Divion, et lorsque le soir le clerc s'était apprêté à rentrer chez

lui, il avait trouvé la porte de la chambre dans laquelle il travaillait hermétiquement fermée, et il lui avait été répondu que comme on pouvait avoir besoin de lui à toute heure du jour et de la nuit, il avait été décidé qu'il coucherait dans une chambre voisine et attenant à l'appartement de la Divion.

Ce fut le dernier coup.

Aux soins qu'on prenait de le garder, le clerc comprit la gravité de ce qu'on lui faisait faire. Il se jeta aux pieds de la dame Divion, espérant trouver plus de compassion dans le cœur d'une femme que dans celui d'un homme; mais celle-ci fut inflexible. Une fois ses premiers scrupules levés, elle ne voyait plus dans ce qu'elle faisait que la source de sa fortune, et peu lui importait que ce clerc fût compromis, comme peu importait à Jeanne que la Divion fût brûlée.

Il fallut bien se résigner. Prot se résigna et entra dans la chambre qu'on lui avait préparée.

Mais toute la nuit il vit, quoique éveillé, des sergens qui venaient l'arrêter, des bûchers flamboyans qu'on dressait pour lui, des tortures incroyables dont on faisait l'essai sur son pauvre corps, de sorte qu'à chaque minute il s'exclamait :

— Hélas! hélas! voici les sergens qui me viennent querir! Grâce! grâce!

Et comme rien ne répondait à ses cris, il s'en vint, pâle et pleurant, heurter à la porte de la chambre de la Divion en s'écriant :

— Laissez-moi partir! J'ai trop grand'peur, et, je vous en préviens, si l'on m'arrête, je dirai tout et n'épargnerai personne.

Ce fut à un tel point que, le lendemain, le mari de la Divion s'en alla querir le comte Robert, lui disant de venir prier ou menacer le clerc, sans quoi il était capable par ses cris de révéler ce qui se passait.

Le comte vint et promit à Prot que dès que sa dernière lettre serait écrite, sa liberté lui serait rendue, et qu'il lui serait donné assez d'argent pour fuir au bout du monde, si tel était son loisir.

Prot reprit courage sur cette promesse, et les autres preuves furent écrites, entre autres une charte de Robert qui assurait l'Artois à son petit-fils.

Lorsque tout fut terminé, Prot réclama la promesse du comte, qui lui donna de l'argent et qui lui facilita les moyens de quitter Paris.

On n'a jamais su ce qu'il était devenu.

La Divion sembla hériter des terreurs de son clerc quand il fut parti. Tant qu'elle avait pu commander à quelqu'un, elle avait oublié les craintes, mais quand à son tour elle fut aux mains de Robert ce que Prot avait été aux siennes, elle eut peur. Elle comprit qu'au jour de l'accusation et de la vérité elle n'aurait personne sur qui rejeter son crime, et qu'au contraire ceux à qui elle obéissait le rejetteraient entièrement sur elle. Alors elle voulut revenir sur ses pas, mais il était trop tard. Une quatrième fois, Robert, appuyé sur ses preuves, avait invoqué la justice du roi.

Philippe VI, averti de ce qui se passait, fit appeler Robert, et lui demanda s'il comptait réellement faire usage des pièces qu'il avait offertes et qu'il savait être fausses.

Robert crut en imposer au roi, et lui dit qu'il soutiendrait encore ses droits comme il les avait toujours soutenus, et cela avec tant de fierté, que lorsque Robert sortit de sa chambre, le roi non-seulement ne voyait plus en lui un de ceux qui l'avaient le plus soutenu, mais devinait déjà un ennemi dans cet homme.

Néanmoins cinquante-cinq témoins se présentèrent, qui vinrent déposer en faveur de Robert. Il y en eut même qui affirmèrent qu'Enguerrand de Marigny, allant àla

mort, avait avoué sa complicité avec l'évêque d'Arras pour la soustraction des titres.

Mais il y en eut un qui avoua tout, ce fut la Divion, qui, épouvantée des résultats de toute cette affaire, crut obtenir l'indulgence en révélant les mensonges auxquels elle avait pris si grande part.

Après que la Divion eut avoué, tous les témoins avouèrent. Jacques Rondelle, un des principaux, se leva et s'écria qu'il n'avait déposé ainsi que sur la promesse que cette déposition lui vaudrait un voyage en Galice.

Gérard de Juvigny, se levant à son tour, raconta qu'il avait été tellement ennuyé des visites de monseigneur Robert, qui venait le prier de déposer de la sorte, qu'il s'y était engagé pour se soustraire à ses visites.

Robert prit la parole à son tour, et, levant les mains vers le ciel, il jura qu'un homme vêtu de noir, comme l'archevêque de Rouen, lui avait donné toutes ces lettres de confirmation.

Et en cela même Robert avait raison. Seulement il oubliait de dire que la veille du jour où il avait reçu ces lettres de la main de son confesseur, il les lui avait remises en lui disant de les lui rendre le lendemain, subtilité dont personne ne fut dupe, puisque malgré ses aveux et la protection que lui avait promise Robert d'Artois, la Divion fut brûlée au marché aux Pourceaux, près la porte Saint-Honoré, et les principaux témoins attachés au pilori, vêtus de chemises toutes parsemées de langues rouges.

III

Robert d'Artois n'attendit pas qu'on rendît un jugement pour ou contre lui : il partit pour Bruxelles, ou du moins le bruit de ce départ se répandit.

Cependant, de loin comme de près, Robert, dont les prétentions repoussées s'étaient changées en haine, eut recours aux moyens les plus violens pour en arriver à la concession de ce qu'il désirait. Des hommes tentèrent d'assassiner le duc de Bourgogne, le chancelier, le grand trésorier et d'autres encore que Robert avait reconnus pour ses ennemis. Ces hommes furent arrêtés et avouèrent qu'ils ne faisaient qu'obéir à messire Robert d'Artois.

Cet homme devenait donc un antagoniste dangereux pour Philippe VI, puisque ne pouvant frapper en plein jour, il combattait dans l'ombre, et, comme un larron, employait le poison et le poignard. Philippe, qui ne pouvait atteindre le comte, sévit contre ceux qui lui étaient chers, et la comtesse de Foix, accusée d'impudicité, fut enfermée au château d'Orthez, sous la garde de Gaston son fils. Jeanne, qui avait été, comme nous l'avons vu, complice de la fabrication des fausses lettres, fut reléguée en Normandie, et le comte se trouva à la fois sans patrie et sans famille.

Mais le comte n'était pas homme à perdre ainsi courage.

Tout le monde le croyait déjà loin quand il revint, non pas avec éclat, mais la nuit, seul et inconnu.

Sa première visite fut pour sa femme, qui arriva à le convaincre que tout Paris serait pour lui, s'il pouvait tuer le roi.

Il n'en fallait pas plus pour rendre l'énergie à Robert. Il continua donc sa route vers Paris, où il arriva la nuit.

Cependant il avait reconnu que le fer ou le poison étaient désormais moyens inutiles et même dangereux pour celui qui s'en servirait. Il fallait donc une mort qui ne laissât pas de traces, et qui semblât une colère de Dieu et non une vengeance des hommes.

En conséquence, vers la Saint-Remy de l'année 1333, un frère nommé Henry fut nuitamment mandé par Robert.

Il suivit l'homme qui l'était venu querir, lequel le fit entrer dans une maison obscure d'un quartier éloigné. Au premier aspect, cette maison semblait complétement inhabitée ; mais le guide ayant poussé une porte, longé une ruelle, monté un étage, frère Henry se trouva dans une chambre dont les larges volets de bois intérieurs cachaient au dehors la lumière qui l'éclairait.

Dans cette chambre se trouvait le comte d'Artois.

— Vous ici, monseigneur ? fit le frère Henry.

— Oui, frère, mais vous seul le savez, répondit Robert, et c'est pour chose si importante que je n'en pouvais supporter le retard.

— Et je puis vous servir dans cette chose ?

— Oui.

— Parlez, monseigneur.

Robert d'Artois se leva et s'assura lui-même que personne ne pouvait l'entendre ; puis, quand il s'en fut assuré, il se dirigea vers une armoire qu'il ouvrit, et de laquelle il tira une sorte d'écrin qui y était précieusement renfermé et qu'il déposa sur la table à côté de la lumière.

Cet écrin pouvait être de la longueur d'un pied et demi.

— Qu'est ceci? demanda le moine.

— Ceci, répondit Robert en examinant le frère comme pour voir quelle impression produiraient sur son visage

les paroles qu'il allait lui dire, ceci est un vœu que l'on a fait contre moi.

— Qu'est-ce qu'un vœu ? ajouta le moine.

— C'est une figure de cire que l'on fait baptiser pour tuer ceux à qui l'on veut du mal.

— Et ce vœu a été fait contre vous, messire ?

— Oui.

— Par qui ?

— Par la reine de France.

Frère Henry sourit comme un homme qui ne croit pas.

— Vous en doutez? fit Robert.

— Non-seulement j'en doute, répondit le moine, mais je sais notre reine trop fidèle servante de Dieu pour l'invoquer autrement que pour le bien. C'est un ennemi de la reine qui vous a fait ce mensonge, ou peut-être un ennemi de vous-même.

Le comte ne répondit rien et parut hésiter quelque temps s'il continuerait à parler ou s'il congédierait le moine.

— Vous aviez raison, dit-il tout à coup, cette figure ne vient pas de la reine ; mais j'ai un secret important à vous révéler, que je ne vous confierai que lorsque vous m'aurez juré de le recevoir comme confession et de n'en rien conter à personne.

— Je le jure, messire.

— En outre, j'aurai sans doute quelque chose à vous demander, et, que vous fassiez ou ne fassiez pas cette chose, vous me jurez encore de n'en point parler?

— Je le jure de nouveau.

C'est bien. Ecoutez-moi donc. Vous savez ce que j'ai eu à souffrir de la part de monseigneur le roi, à propos de cette comté qui est bien mienne.

— Je le sais, messire.

— Mais ce que vous ne savez pas, c'est que monseigneur le roi est innocent de tout cela, et m'eût fait pleine

et entière justice si la reine n'eût été là pour lui conseiller le contraire et le faire agir ainsi à force de fausses insinuations.

Le moine ne répondit rien.

Robert le regarda, mais le frère Henry avait cette figure impassible de l'homme qui reçoit une confession.

— Or, continua Robert, je ne puis supporter un aussi grand dommage sans désirer m'en venger, et j'ai compté sur vous pour cela.

— Sur moi? demanda le moine étonné.

— Oui.

— Continuez votre confession, monseigneur.

Robert d'Artois, au lieu de continuer, ouvrit l'écrin qu'il avait déposé sur la table, et en tira une figure de cire, représentant un jeune homme magnifiquement vêtu et le front couvert d'une couronne.

— Connaissez-vous cette figure? demanda-t-il au moine.

— Oui. C'est celle du prince Jean, répondit celui-ci en avançant la main pour prendre cette image et la voir de plus près.

— Prenez garde d'y toucher, fit Robert, car elle est baptisée et toute prête ; mais voilà ce que je vous dis en confession, j'en voudrais une pareille.

— Et contre qui?

— Contre la reine, car le roi ne fera rien de bon tant que cette maudite vivra. Une fois la reine et son fils morts, je fais du roi tout ce que je veux, et je me souviens alors, mon frère, de ceux qui m'ont aidé. Votre ministère, ajouta le comte en voyant le mouvement du moine, votre ministère se borne à bien peu de chose, et ne peut vous compromettre en rien. Une fois la figure faite à l'image de la reine, et je me charge de ce faire, il vous reste à la baptiser en prononçant ses noms, tout comme vous baptiseriez un enfant. Tout est prêt, le par-

rain et la marraine. Le baptême fait, nous remettons la figure dans son écrin, comme y est celle-ci, vous oubliez ce qui s'est passé, et le reste me regarde. Qu'en dites-vous ?

— Je dis, monseigneur, qu'il vous faut chercher pour cela un serviteur moins fidèle de Dieu et du roi, ou un homme plus ambitieux. Ce baptême est une malédiction, et de cœur ni de pensée je ne saurais maudire notre dame la reine. Or, non-seulement je vous refuserai mon ministère, monseigneur, mais encore j'essaierai de vous dissuader de l'œuvre que vous voulez, et j'invoquerai pour cela votre propre intérêt, cette religion des grands. Il ne convient pas à un si haut personnage que vous êtes de tenter pareille œuvre sur votre roi et votre reine, qui sont les personnes du monde que vous devez le plus respecter.

— C'est bien, mon frère, fit Robert en refermant l'écrin; voilà votre dernière parole ?

— Oui, monseigneur.

— Alors nous chercherons un moins scrupuleux que vous.

— Et je prierai Dieu, monseigneur, que, pour votre bonheur et le repos de la France, il vous le refuse.

— Mais vous n'oublierez pas, j'espère, le secret que vous avez juré à cette confession.

— Quand j'aurai franchi le seuil de cette porte, monseigneur, ce secret dormira dans mon cœur comme le cadavre dans son tombeau.

— C'est bien, mon frère; allez et que Dieu vous fasse paix!

Le moine s'achemina vers la porte. Au moment où il la touchait, Robert se retourna vers lui.

— Une dernière fois, lui dit-il, mon frère, c'est le bien sous l'apparence du mal que je vous demande.

— J'ai déjà oublié, monseigneur, fit le moine, et il sortit.

Cette nuit-là, Robert quitta Paris sans avoir pu accomplir la dernière vengeance qui lui restât.

Alors, depuis ce moment jusqu'à son arrivée à la cour d'Edouard III, commença pour Robert une vie qui sembla être le commencement du châtiment que Dieu lui réservait.

Il se réfugia d'abord en Brabant, dont le duc son cousin était assez puissant pour le soutenir; en effet, le duc le reçut à merveille et le réconforta de tous ses ennuis. Mais Philippe VI, qui avait conçu contre Robert une haine qui ne devait finir qu'avec sa vie, et qui s'exerçait déjà sur ses deux fils, Jacques et Robert, qui furent enfermés au château de Nemours, puis au château Gaillard d'Andelys; le roi, disons-nous, ayant appris l'asile que le duc de Brabant donnait à son cousin, lui envoya menaces sur menaces, lui annonçant que, s'il souffrait Robert dans ses Etats, il n'aurait pire ennemi que lui et lui nuirait dans toutes les occasions qu'il trouverait. Le duc n'osa donc garder le comte et le fit secrètement acheminer au château d'Argenteau, où il devait rester jusqu'à ce qu'on vît ce que ferait le roi.

Mais le roi, quand il sut cette nouvelle, fit tant que son cousin germain le roi de Bohême, l'évêque de Liége, l'archevêque de Cologne, le duc de Guerle, le marquis de Juliers, le comte de Bar, le comte de Las, le sire de Faulquemont et d'autres seigneurs, s'allièrent contre le duc de Brabant et le défièrent, à la requête et sur l'insistance de Philippe VI, ravageant, pillant et incendiant son pays.

Pour que le duc ne se trompât pas à la cause de cette attaque, Philippe envoya contre lui le comte d'Eu, son connétable, avec une grande compagnie de gens d'armes. Le comte Guillaume de Hainaut promit de s'occuper de cette affaire, et il envoya sa femme, sœur du roi Philippe,

et le seigneur de Beaumont, son frère, pardevant le roi de France, afin d'obtenir une trêve entre lui et le duc de Brabant. Philippe était fort irrité, cependant il accorda cette trêve, à la condition toutefois qu'à un jour fixé par lui-même, le comte d'Artois serait hors des terres du duc de Brabant. Il fallut bien que le duc y consentît, et une seconde fois Robert se remit en route, cherchant un asile et un protecteur.

Il se rendit alors chez le comte de Namur qui l'accueillit comme avait fait le duc. Mais Philippe était opiniâtre dans sa haine, si bien qu'il envoya dire aussitôt à Adolphe de Lamark, évêque de Liége, qu'il eût à défier et à combattre le comte s'il ne mettait au plus vite Robert hors de sa compagnie.

« Cet évêque, dit Froissard, qui aimait moult le roi de France et qui petit aimait ses voisins, manda au jeune comte de Namur qu'il mît son oncle, messire Robert d'Artois, hors de son pays et de sa terre. »

Alors, traqué comme une bête fauve, convaincu qu'il ne trouverait pas en France un coin où ne pût l'atteindre Philippe, Robert d'Artois, à qui toutes ces persécutions n'avaient fait que souder plus fortement au cœur un désir de vengeance, se déguisa en marchand, passa en Angleterre, et s'en vint demander à Édouard III une protection, que non-seulement il était bien sûr que ce roi ne lui refuserait pas, mais qu'il lui accorderait de grand cœur.

Nous avons vu que Robert ne s'était pas trompé, et qu'en échange de l'hospitalité qu'il en avait reçu, il avait fait faire au roi d'Angleterre ce terrible vœu du héron, qui devait le venger d'abord et faire à la France une de ces blessures qui mettent des siècles à se cicatriser.

Maintenant que nous avons donné, un peu trop développée peut-être, la cause première de cette longue

guerre, voyons en quel état était la France pour la supporter, et s'il n'eût pas été politique à Philippe VI de faire une injustice pour son beau-frère.

IV

Le roi Edouard III avait donc renouvelé ses prétentions à la couronne de France, et nous retrouvons dans les chroniques de Saint-Denis la lettre qu'il écrivit à Philippe VI, et qui ne sera pas sans intérêt pour le lecteur. La voici :

« De par Edouard, roi de France et d'Angleterre, seigneur d'Irlande.

» Sire Philippe de Valois, par longtemps vous avons poursuivi par des messagers, et en plusieurs autres manières, afin que vous nous fissiez raison et que vous nous rendissiez notre droit héritage du royaume de France, lequel vous avez de longtemps occupé à force. Et parce que nous voyons bien que c'est à grand tort, et que vous entendez persévérer sans nous faire raison de notre droiturière demande, nous sommes entrés en la terre de Flandre, comme souverain seigneur d'icelle terre, et vous signifions que pris avons avec l'aide de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Edouard finissait par défier Philippe à un combat singulier.

Voici ce que Philippe répondit, réponse pleine de noblesse et de dignité, mais dans laquelle malheureusement le roi de France prouvait qu'il se trompait sur le compte de ses alliés.

« Philippe, par la grâce de Dieu, à Edouard, roi d'Angleterre.

» Nous avons vu une lettre envoyée à Philipe de Valois, apportée à notre cour, à laquelle lettre étaient quelques requêtes ; mais comme ladite lettre ne venait pas à nous, et comme les requêtes n'étaient pas non plus faites à nous, comme il appert par la teneur de ladite lettre, nous ne vous en faisons nulle réponse.

« Toutefois, par ce que nous avons entendu par ladite lettre que vous étiez venu combattre dans notre royaume, au grand dommage de notre peuple et de nous, sans raison et sans regarder que vous êtes notre homme lige, comme l'annoncent vos lettres patentes signées de votre grand scel que nous avons par devers nous, notre entente est telle que quand bon nous semblera de vous chasser de notre royaume, au profit de notre peuple, à l'honneur de nous et de notre majesté royale ; et de ce faire avons ferme espérance en Jésus-Christ dont tous biens nous viennent ; car par votre emprise, qui est de volonté non raisonnable, a été empêché le saint voyage d'outre mer, et grande quantité de chrétiens mis à mort, le service de Dieu apetissé, et sainte Eglise ornée de moins de révérence. Et de ce que vous pensez avoir les Flamands en votre aide, nous pensons être certains que les bonnes villes et les communes reporteront en telle manière par devers et envers notre cousin le comte de Flandre, qu'elles garderont leur honneur et leur loyauté. Ce que les Flamands ont fait jusqu'ici a été conseillé par des gens qui ne regardaient pas au profit du commun peuple, mais au profit d'eux seulement.

» Donné sur les champs au prieuré de Saint-Andry, emprès Aire, sous le scel de notre secret, en l'absence de notre grand scel, le trentième jour de juillet, l'an 1340. »

Nous n'avons transcrit cette lettre que parce qu'il y

avait dedans trois choses que nous avions remarquées et sur lesquelles nous voulions revenir, qui sont la confiance que Philippe avait dans sa chevalerie, le regret qu'il avait de n'avoir pas fait sa croisade et sa foi dans l'alliance flamande.

Pour ce qui était de sa chevalerie, Philippe avait raison d'avoir confiance en elle, car c'était une des meilleures du monde, et le désastre de Crécy devait en donner la preuve.

Quant à la croisade qu'il regrettait tant de ne pouvoir accomplir, c'était moins un acte de chrétien qu'un marché de commerçant qu'il avait voulu faire. En effet, il avait imposé à son départ pour la Terre-Sainte vingt-sept conditions : il voulait le royaume d'Arles pour son fils, la couronne d'Italie pour son frère, la libre disposition du trésor de Jean XXII qu'il avait menacé de faire poursuivre comme hérétique par l'Université de Paris. Il voulait, en outre, que le pape lui donnât pour trois ans la disposition de tous les bénéfices de France, et pour dix le droit de lever les décimes de la croisade pour toute la chrétienté.

Comme on le voit, si cette croisade devait être agréable à Dieu, elle n'était pas inutile au roi.

Le pape Benoît XII était un de ceux que persécutait le plus Philippe. Il avouait en pleurant que le roi de France l'avait menacé de le traiter plus mal encore que n'avait été traité Boniface VIII s'il absolvait l'empereur. Lui-même voulait arriver à l'empire, car, tout en traitant avec l'empereur, il contraignait le pape à lancer des bulles contre lui.

Voilà donc tous les avantages que faisait perdre à Philippe le défi d'Edouard. Il est vrai que Philippe s'était réservé trois ans avant son départ pour la croisade, et que le cas échéant où dans cet intervalle surviendrait quelque obstacle qui le forçât à renoncer à son expédition, le

droit d'en juger la validité serait remis à deux prélats de son royaume.

Or le cas présent était plein de validité.

Restait la confiance de Philippe dans la fidélité des Flamands.

Nous avons vu de quelle façon Edouard avait miné les bases de cette fidélité dans son entrevue avec d'Artevelle, et comment il avait appelé à lui le commerce que repoussait la France, comme un des moyens les plus sûrs de tuer les pays qu'il attaquerait.

A la fin du treizième siècle, la croisade commerciale avait succédé à la croisade chrétienne, les caravanes aux pèlerinages. Un livre paraît, écrit par le Vénitien Sanuto, dans lequel il recommande aux bons chrétiens la conquête de Jérusalem et aux commerçans les épices de la Terre-Sainte.

Gênes et Venise sont les courtières de ces nouvelles croisades ; on retourne l'autel et l'on en fait un comptoir.

Le commerce n'est pas autre chose que deux grandes routes : par l'une le Nord envoie au Midi ce qu'il produit, par l'autre le Midi envoie ses productions au Nord ; mais ce qu'il faut avant tout, c'est que les routes soient sûres, et à cette époque elles ne l'étaient pas toujours. D'Alexandrie à Venise, le marchand n'avait à craindre que l'inconstance des élémens ; mais de Venise au Nord, il avait à redouter le pillage des hommes. Alors il s'enfonçait dans le Tyrol, suivait le Danube, traversait les forêts et les châteaux du Rhin, et ne s'arrêtait qu'à Cologne. Il pouvait encore pénétrer en France par la Champagne et exposer ses marchandises aux foires de Troyes, de Bar-sur-Aube, de Lagny et de Provins, lesquelles étaient plus anciennes que le comté même.

Il en avait été ainsi du reste jusqu'à ce que Philippe le Bel, maître de la Champagne par sa femme, portât ses or-

donnances contre les Lombards, brouillât les monnaies et voulût régler l'intérêt qu'on payait aux foires.

Sous Louis le Hutin ce fut pis encore. Il mit des droits sur tout ce qui pouvait s'acheter ou se vendre, et défendit tout commerce avec les Flamands, les Génois, les Italiens et les Provençaux, c'est-à-dire avec le monde entier dont ces quatre peuples étaient les commissionnaires.

Voilà donc la France qui se ferme au commerce, et qui va par conséquent s'appauvrir de plus en plus. Les seigneurs ne pillent plus, il est vrai, mais ils sont remplacés par les agens du roi, plus cupide à lui tout seul que tous les seigneurs réunis.

L'Angleterre, qui semble avoir compris la faute de sa rivale, non-seulement l'évite, mais attire à elle ce que nos rois repoussent. En France, les monnaies varient selon la cupidité du roi; là-bas, elles sont invariables. Ici l'on pille les marchands qui dès lors nous désertent, là-bas les ports leur sont ouverts et des lois sont faites en leur faveur.

Edouard publie une charte dans laquelle, au lieu d'interdire tout commmerce, comme Louis le Hutin, avec les quatre grands peuples que nous avons nommés tout à l'heure, il déclare qu'il porte le plus grand intérêt à tous les peuples commerçans, Allemands, Français, Espagnols, Portugais, Lombards, Toscans, Provençaux, Flamands et autres. La protection, la justice, bon poids et bonne mesure, ces quatre sentinelles du commerce, sont posées aux portes de l'Angleterre avec une sévère consigne. Les étrangers ont pour les juger, dans le cas où ils sont forcés d'en référer à la justice, moitié de juges anglais, moitié de juges de leur nation.

Le commerce prend donc en Angleterre une telle proportion que d'Artevelle devient l'ami et le compère du roi Edouard III, et que, comme nous l'avons vu, ils traitent de puissance à puissance.

Et cependant nous voyons Edouard III commencer son règne par une soumission à Philippe ; il est vrai qu'il ne tardera pas à prendre sa revanche, et que les premières dents qui vont pousser au jeune léopard vont faire de terribles morsures.

Dans le commencement de son règne, Philippe est un grand roi, et l'on croirait volontiers que *le roi trouvé* est un bonheur pour la France. Il bat les Flamands à Cassel, et remet le comte de Flandre en possession de ses Etats, et ses Etats sous sa dépendance. Il a reçu l'hommage d'Edouard. Ses cousins ont, l'un la couronne de Naples, l'autre le trône de Hongrie. Il protége le roi d'Ecosse. Jean de Bohême, que nous allons retrouver à Crécy, dit que Paris est le séjour le plus chevaleresque du monde.

Mais toutes ces espérances ne furent qu'un rêve. En 1336, Philippe avait trouvé moyen de se brouiller avec tout le monde : avec les seigneurs, par le bannissement de Robert d'Artois ; avec les marchands, par ses impôts; avec l'empereur, par la guerre de bulles qu'il lui faisait faire par le pape ; avec le pape, par la servitude à laquelle il l'avait réduit ; avec la chrétienté , enfin , par cette condition que nous avons dite de lever sur elle les décimes de la croisade.

Nous avons vu dans le commencement de cette histoire ce qui résulta de la mauvaise position qu'avait prise Philippe. Un danger plus grand se préparait encore contre lui, puisque, si on se le rappelle , en échange de leur liberté, Olivier de Clisson et Godefroy de Harcourt avaient promis par écrit, et scellé de leurs sceaux, leur assistance au roi d'Angleterre dans son expédition contre la France; car, on s'en souvient aussi , Edouard III n'avait pas encore vu les clochers de Saint-Denis , et, par conséquent, n'avait pas encore accompli son vœu.

Il avait donc confié les sceaux des deux prisonniers

français à Salisbury, qui, en attendant les ordres de son roi, s'était retiré au château de Wark.

Nous savons dans quel deuil il y avait trouvé la comtesse.

V

Le comte eut une longue entrevue avec sa femme. Ce qui se passa pendant cette entrevue, nul ne le sait. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que lorsque Salisbury quitta la chambre d'Alix, on eût dit un spectre et non un homme, tant il était pâle.

Il redescendit dans la cour du château, ordonna qu'on ressellât son cheval, et, sans ajouter une parole, sans prendre de repos ni de nourriture, il se remit en selle et sortit du château.

Le coup qui venait de frapper le comte était rude.

Après tant de loyaux services rendus à son roi, cette trahison était une infâme lâcheté ; après l'amour qu'il avait eu pour Alix, cette révélation était un horrible malheur. Croire que sa femme fût complice du roi était chose impossible pour le comte, car, au lieu de prendre le deuil de son honneur, elle eût caché sa honte sous le sourire et les fleurs. Alix n'avait donc succombé, comme la Lucrèce antique, qu'à la ruse et à la force, et elle revenait à son mari vierge de cœur et de pensée. Mais Salisbury, l'homme loyal, le chevalier ardent, n'était pas de ceux qui accordent ces sursis à leur honneur. Le roi l'avait trompé dans ce qu'il aimait le plus ; il fallait qu'il le punît dans ce qu'il avait de plus cher, et la vengeance grondait au cœur du comte d'autant plus terrible qu'elle ne pouvait s'accomplir aussitôt.

Qui eût vu Salisbury en ce moment ne l'eût pas re-

connu. Il descendait lentement la colline, le cœur plein de la réalisation des inquiétudes qu'il avait en la montant, et, comme Loth fuyant le feu de Sodome, il n'osait regarder en arrière. Le soleil se couchait derrière l'horizon. la nuit venait, et le chevalier, pâle, dont le visage s'éclairait de temps en temps d'un des derniers rayons du crépuscule, semblait un chevalier fantastique des ballades allemandes, quelque Wilhem à la recherche de sa Léonor.

De temps à autre un paysan passait, qui s'arrêtait inquiet devant ce voyageur sombre, qui le saluait tant qu'il l'avait en face de lui, qui se signait quand il était passé.

C'est que les douleurs comme celle qu'éprouvait Salisbury marquent au front celui qui les souffre, et en font pour la foule un sujet d'admiration quand il est résigné, et d'épouvante quand il ne l'est pas.

Or, le comte était loin d'être résigné à ce qui lui arrivait. Nous avons vu quel amour il avait pour la belle Alix, et comment il s'était hâté d'accomplir le vœu qu'il avait fait pour elle. Alix était l'unique repos de ses batailles, l'unique espérance de ses retours. Pendant sa captivité en France, il avait eu foi dans sa délivrance, parce qu'il savait que, du fond de son château, en Angleterre, Alix priait Dieu pour lui, et que Dieu devait l'exaucer comme un ange. Et voilà que ce court passé de bonheur, qui n'était que la source d'un avenir heureux, s'envolait au souffle d'un roi débauché; voilà que, pendant qu'il combattait pour lui, Edouard lui volait lâchement l'honneur de son nom et le repos de sa vie; quand toutes ces pensées revenaient à l'esprit du comte, il pâlissait encore de honte et de colère, et portait avidement la main à son épée; puis, l'air du soir lui fouettait le visage, il jetait ses regards autour de lui, retrouvant dans la nature la nuit et la solitude de son cœur, et il se disait : « Plus tard. »

Il arriva ainsi à une espèce de chaumière isolée, et comme il n'était pas sûr d'en rencontrer une pareille de toute la nuit, il résolut de s'y arrêter pour faire reposer son cheval, car lui sentait bien qu'il ne prendrait ni repos ni sommeil avant la fin de son voyage et l'accomplissement du second vœu qu'il venait de faire, que, dans la crainte d'être trahi encore, il avait renfermé dans le fond de son cœur et n'avait même pas confié à la brise du soir.

Salisbury descendit de cheval et frappa à la porte mal jointe de la maisonnette devant laquelle il s'était arrêté.

Une vieille femme, étonnée qu'on frappât chez elle à cette heure, vint ouvrir et recula devant l'apparition de cet homme pâle et vêtu de noir.

Le comte lui demanda l'hospitalité pour lui jusqu'au matin et de la paille pour son cheval.

La vieille revint de ses terreurs et laissa entrer le visiteur inattendu. Le comte, pendant que l'hôtesse mena son cheval à l'écurie, s'approcha d'une lampe fumeuse qui éclairait à peine la salle, et qui laissait plutôt faire cette besogne au feu qui brûlait dans l'âtre, et, tirant de son sein des parchemins revêtus de sceaux, il les examina attentivement.

— Ménélas ! Ménélas ! murmura-t-il, dix ans Troie s'est vue assiégée parce qu'un berger t'avait volé ta femme ; un roi m'a pris mon Hélène, et, Dieu aidant, il y aura une seconde guerre de Troie.

En ce moment, la vieille femme rentrait, et Salisbury, tout rêveur, se rasseyait auprès du feu.

C'est ainsi qu'il passa la première nuit après son départ du château de Wark.

Le lendemain, dès le point du jour, il se remit en route sans avoir dit d'autres paroles à celle qui l'avait reçu que des paroles de remercîmens quand il était entré, et de reconnaissance quand il était parti, laissant sur la table de

quoi payer pendant un an une hospitalité comme celle qu'il avait reçue pendant douze heures.

Les horizons s'effacèrent derrière lui les uns après les autres sans que le souvenir s'effaçât de son esprit.

Deux ou trois fois, pendant la chaleur du jour, il s'arrêta, descendit de cheval, et, laissant sa monture brouter l'herbe environnante, il s'asseyait au pied d'un arbre et contemplait d'un œil triste la vie heureuse des autres au milieu desquels il passait, sans leur donner de sa tristesse et sans pouvoir prendre de leur joie. Deux ou trois fois aussi, au souvenir des jours heureux qu'il avait vécus et des jours désolés qu'il allait vivre, des larmes silencieuses tombèrent des yeux de cet homme, qui avait vu au milieu des batailles la mort ravager autour de lui, sans plus s'en émouvoir que le rocher qui voit la mer en furie battre ses flancs impassibles ; tant il est vrai que, si fort que soit un homme, il garde dans un des plis de son cœur une jeunesse craintive dont la femme seule a le secret, et qu'elle emplit à son gré d'espérance, de joie ou de terreurs, qui le font plus facile à conduire et à épouvanter que l'enfant qui appelle en vain sa mère.

Il arriva ainsi jusque sur la côte, et il reconnut l'endroit où il avait débarqué lorsqu'Edouard avait obtenu du roi de France sa liberté contre celle du prisonnier écossais. Que de choses s'étaient passées depuis cette époque, qui semblaient ne devoir jamais arriver, et quelle étrange ironie cachait cette amitié royale!

— Oh ! mer ! dit le comte en plongeant ses regards sur l'océan, qui, calme à cette heure, venait jouer jusqu'à ses pieds et reflétait dans ses flots les nuages sans tempêtes dont le vent du sud voilait de temps en temps l'azur du ciel ; oh ! mer ! combien sont préférables tes orages immenses qui font monter tes vagues jusqu'au ciel, comme une armée de Titans, aux passions mystérieuses des hom-

mes qui les abaissent au-dessous des animaux les plus vils, et qui tuent plus souvent que tes vagues.

Salisbury resta ainsi quelques instans plongé dans sa rêverie, puis il passa la main sur son front, et ayant rencontré un paysan, il lui demanda de lui indiquer où il trouverait le patron d'un bateau qui pût le mener sur les côtes de France.

Le paysan lui montra du doigt une maison et continua son chemin.

Le lendemain au soir, le comte disait adieu aux rives d'Angleterre, qu'il croyait quitter pour jamais, et le matin il arrivait à Boulogne.

Là, il reprit son voyage à cheval, toujours seul et toujours sombre, s'arrêtant le soir dans quelque auberge, et recommençant sa route avec l'aube.

Quand il arriva à Paris, Paris était en fête, comme cela lui arrivait souvent, surtout depuis que la trève avait été signée. Salisbury traversa cette foule de bourgeois, de baladins et de chevaliers, et, le soir, lorsque le bruit de la ville eut cessé, il se rendit au Louvre.

Le Louvre était loin d'avoir à cette époque l'aspect qu'il a maintenant. A la grosse tour et à son enceinte construites en 1204 par Philippe-Auguste, rien n'avait été encore ajouté, ou peu de chose du moins. La résidence royale était si simple qu'on eût dit quatre pans de murailles percés à l'aventure de petites croisées les unes sur les autres.

Salisbury traversa la grande cour qui était au centre de ce carré, et se dirigea vers la grosse tour qui en formait le milieu. Il passa le pont de pierre jeté sur le large fossé qui baignait la tour, et arriva à la porte de fer qui fermait l'escalier à vis par lequel on montait dans les appartemens.

Arrivé là, un capitaine se présenta qui lui demanda où il allait.

— Je veux parler au roi Philippe, répondit le comte.

— Au nom de qui ? demanda le capitaine.

— Dites à monseigneur le roi que le comte de Salisbury, sujet et envoyé du roi Edouard III, demande à être admis en sa présence.

Le capitaine ouvrit la porte de fer, fit monter le comte et le laissa attendre quelques instans, puis il reparut et fit signe à Salisbury en s'inclinant que le roi l'attendait.

Il passa donc devant lui, et, soulevant une tapisserie, le fit entrer dans la chambre où se trouvait Philippe.

Le roi était seul, assis devant une grande table, et paraissait rêver. La chambre n'était que faiblement éclairée.

— C'est vous, comte, fit le roi en fixant des yeux étonnés sur celui qui venait de paraître.

— Oui, monseigneur, moi-même, le comte de Salisbury, qui se souviendra toujours qu'étant prisonnier du roi de France, il a été traité par lui comme un hôte royal, à ce point qu'aujourd'hui il regrette sa captivité.

Et le comte passa sa main sur son front comme pour en chasser les douloureuses images qui l'assiégeaient.

— Séyez-vous donc près de moi, comte, et me veuillez dire à quoi je dois votre gracieuse présence ici.

— Monseigneur, je vous disais à l'instant que j'avais gardé le souvenir de vos bontés pour moi, j'aurais dû ajouter que je venais pour vous en prouver ma reconnaissance de façon à vous faire voir que je disais vrai.

— Vous venez envoyé par le roi d'Angleterre.

— Non, monseigneur. Nul ne sait que je suis en France, fit le comte d'une voix sombre, et j'espère que nul ne saura jamais que j'y suis venu. Permettez-moi, monseigneur, de vous faire quelques questions.

— Faites.

— Vous avez signé une trève avec le roi Édouard ?

— Oui.

— Et sur la foi de cette trève, vous êtes tranquille ?

— Vous le voyez. Non-seulement nous sommes tranquilles, mais encore le plus souvent nous sommes en fête. Notre bon peuple français est un grand enfant qu'il faut amuser jusqu'à ce qu'il se batte.

— Mais, monseigneur, vous avez là-bas des prisonniers comme le roi Edouard en avait ici.

— Je me le rappelle, messire : ce sont le sire de Clisson, le sire Godefroy de Harcourt et le sire Hervey de Léon, trois braves capitaines dont l'un m'est déjà rendu, puisque je l'ai échangé contre le duc de Stanfort. Et celui-là est messire Olivier de Clisson.

— Oh ! monseigneur, la France est malheureuse depuis quelque temps, car ceux-là même qui devraient la défendre l'abandonnent.

— Je ne comprends pas, fit le roi en se levant.

— Je disais, monseigneur, que le roi Edouard a rendu la liberté à Olivier de Clisson en échange du duc de Stanfort, et qu'il l'a refusée à Hervey de Léon.

— C'est vrai.

— Savez-vous, monseigneur, d'où vient cette préférence du roi d'Angleterre pour l'un de vos sujets?

— Je l'ignore.

— C'est qu'il y a eu à cet échange une condition que vous ne connaissez pas, monseigneur, que messire Olivier de Clisson a acceptée, et qui met à cette heure le royaume de France en un des plus grands périls qu'il ait jamais courus.

Philippe VI pâlit.

— Et c'est vous, comte, dit-il, vous, un des fidèles sujets du roi Edouard, qui venez m'avertir du danger; vous qui avez quitté l'Angleterre pour venir m'annoncer cette nouvelle, en échange, dites-vous, de la douce captivité que je vous ai faite. Depuis quand les sujets loyaux d'un

roi viennent-ils si gracieusement prévenir les rois ennemis des dangers qu'ils courent ?

— Depuis, reprit le comte d'une voix grave, depuis que pendant leur absence les rois déshonorent les sujets loyaux qui combattaient pour eux.

Philippe fixa ses regards sur le comte, car malgré l'accent de la voix de Salisbury, il craignait une trahison.

— Vous dites donc, reprit le roi, qu'il y avait à la délivrance d'Olivier de Clisson une condition secrète.

— Connue d'Olivier seul et du roi d'Angleterre.

— Et cette condition ?

— Est tout simplement une trahison, monseigneur.

— Une trahison !

— Oui.

— C'est impossible. Olivier de Clisson est un brave capitaine.

— Je le sais, monseigneur, puisque je l'ai eu à combattre devant Rennes. Mais Olivier de Clisson est un traître, puisque j'en ai les preuves, et ces preuves, les voici.

Et en disant cela, Salisbury montrait au roi Philippe les sceaux d'Olivier de Clisson et de Godefroy de Harcourt.

Philippe lut les engagemens des deux prisonniers, et, regardant Salisbury, il lui dit d'une voix tremblante :

— Ainsi, à la fin de la trève, la France était ouverte à votre roi par ces traités.

— Oui, monseigneur.

— Ah ! Edouard III est un homme habile. Ainsi, continua Philippe, mes meilleurs chevaliers m'abandonnent et me trahissent, Olivier de Clisson, Godefroy de Harcourt, Laval, Jean de Montauban, Alain de Quedillac, Guillaume, Jean et Olivier des Brieux, Denis du Plessis, Jean Mallart, Jean de Senidavi, Denis de Callac, Henry de Malestroit. Ah ! je me vengerai cruellement. Savez-vous bien ce que vous avez fait là, comte ?

— Oui, monseigneur.

— Vous avez détruit ma confiance la plus chère.

— Edouard a brisé mes espérances les plus saintes.

— Vous ferez couler le plus noble sang de France.

— Que m'importe, monseigneur, pourvu que je sois vengé !

— Et d'où vient qu'à votre tour vous abandonnez votre roi.

— Je vous l'ai déjà dit, monseigneur, cela vient de ce que mon roi m'a lâchement volé mon bien le plus cher, l'honneur de mon nom, le sang de mon cœur, l'espoir unique de ma vie. Oh ! monseigneur, punissez et répandez le sang, faites dresser des échafauds, inventez des tortures; mais si haut que monte votre vengeance, elle ne sera jamais au niveau de ma douleur et de ma haine.

— Et qu'allez-vous faire ?

— Le sais-je, monseigneur ; que voulez-vous que fasse un homme dont le cœur est brisé?

— Restez quelque temps en France, comte, et vous verrez comment le roi punit la trahison.

— Maintenant, monseigneur, dit Salisbury, il ne me reste plus qu'à vous demander la permission de me retirer, en vous priant de me rendre ces parchemins.

— Vous les rendre, et pourquoi?

— Parce que, monseigneur, cette dénonciation, excusable aujourd'hui en raison de ce que j'ai souffert, ne le serait peut-être pas pour l'avenir.

— Je vous jure, comte, dit le roi, que nul ne saura que j'ai ces papiers, que nul ne saura que vous me les avez remis, et que je frapperai en prenant sur moi seul la responsabilité de la punition. Mais laissez-moi ces preuves, car, vous parti, le crime de ces hommes est si affreux que j'en douterais et que je n'oserais peut-être plus punir, si je ne l'avais toujours devant les yeux.

— C'est bien, monseigneur, fit le comte, je garde votre parole.

— Adieu, messire, et n'oubliez jamais l'hospitalité de la maison de France.

Salisbury se retira.

La nuit était noire. Il quitta le Louvre qui découpait sur le ciel la silhouette sombre de sa tour, où veillaient çà et là quelques lumières.

— Maintenant, dit-il en franchissant l'enceinte du palais, je suis sûr, roi Edouard d'Angleterre, que tu n'accompliras pas ton vœu.

Et il disparut dans les ombres de la nuit.

VI

Le lendemain même le roi fit publier que des fêtes auraient lieu dans le commencement du mois de janvier 1343.

En effet, pour le quinzième jour de ce mois, un tournoi fut annoncé dans lequel devaient jouter tous les nobles chevaliers du royaume, et auquel le roi Philippe VI lui-même devait prendre part.

En conséquence, des hérauts furent envoyés dans les provinces voisines, lesquels étaient chargés de requérir les combattans.

De grands préparatifs se firent sans que nul pût deviner quel sanglant dénoûment ils devaient avoir.

Deux ou trois jours avant le tournoi, le roi fit appeler le prévôt de Paris.

— Tous ceux dont je vous ai remis la liste sont-ils à Paris? demanda-t-il.

— Oui, monseigneur.

— Messire Olivier de Clisson ?

— Est arrivé ce matin.

— Et messire Godefroy de Harcourt ?

— Est le seul qui ne soit pas venu à Paris.

— Se douterait-il de quelque chose ? murmura le roi en se promenant à grands pas dans la chambre. Mais en tous cas, sa femme est ici ?

— Oui, monseigneur.

— Oh ! mon frère d'Artois, il paraît que vous n'êtes pas le seul traître de notre royaume, et voilà que vos alliés se montrent. Mais, Dieu aidant, je vous anéantirai tous, dussé-je pour cela raser vos châteaux jusqu'au sol, et faire pendre jusqu'à vos derniers rejetons.

— Monseigneur n'a pas d'autres ordres à me donner ? demanda le prévôt.

— Non, allez.

Trois jours après Paris était en rumeur.

Le soleil s'était levé plus radieux qu'on n'eût osé l'espérer, comme si le ciel eût voulu protéger la fête qui devait avoir lieu.

Dès le matin, comme à la fête que le roi Philippe le Bel avait donnée à Edouard II et à Isabeau, lors de leur voyage en France, les rues de Paris furent encourtinées, c'est-à-dire que les maisons étaient tendues de rideaux. Des processions eurent lieu, qui se composaient des bourgeois et de tous les corps de métiers, les uns à pied, les autres à cheval, accompagnés d'instrumens qui faisaient grand tapage.

Puis venaient des ménestrels et des baladins de toutes sortes, vêtus de costumes bariolés, et s'accompagnant d'une musique de trompes et de tambourins.

Le roi et sa suite regardaient toute cette chevauchée se dirigeant à grands cris vers l'île de Notre-Dame.

Puis venaient encore les chevaliers du tournoi, tous

montés sur des chevaux magnifiquement caparaçonnés, et vêtus de leurs plus riches armures, chacun accompagné de son écuyer, qui déployait au vent la bannière de son maître sur laquelle se lisait quelque noble légende.

Puis enfin le peuple, avec les mêmes cris qu'il retrouve toujours chaque fois qu'on lui donne une fête nouvelle.

Le soir il y eut festins et spectacles, et le lendemain à midi devait commencer, à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, le tournoi pour lequel tant de chevaliers s'étaient inscrits.

Ce tournoi avait été retardé d'un jour par ordre du roi, qui voulait sans doute attendre vingt-quatre heures de plus dans l'espérance que Godefroy de Harcourt arriverait, mais, malgré ce sursis, Godefroy n'arriva pas.

A midi donc on entrait en lice.

Nous retrouvons à ce tournoi Eustache de Ribeaumont, avec qui nous avons déjà fait connaissance, et que nous reverrons encore reparaître dans le courant de cette histoire.

Ce jour-là il fit merveille, et après plusieurs passes qui lui firent grand honneur, le roi l'appela et le fit asseoir à côté du vieux roi de Bohême, Jean de Luxembourg, qui, quoiqu'aveugle, avait voulu assister à cette scène, et dont le cœur tressaillait de joie chaque fois qu'un beau coup était donné et qu'au milieu des applaudissemens on lui en faisait le récit.

Quant à Philippe, il était pâle. Une grande inquiétude l'agitait, et il paraissait attendre impatiemment une chose qui n'arrivait pas assez vite.

Enfin, un chevalier armé de toutes pièces parut dans la lice, et le roi le reconnut sans doute, car sa figure s'illumina à la fois d'un rayon de haine et de joie.

Ce chevalier, qui n'était autre qu'Olivier de Clisson, alla frapper de sa lance l'écu d'un chevalier, et revint prendre sa position à l'autre bout du camp; mais, au mo-

ment où il allait mettre sa lance en arrêt, quatre hommes s'avancèrent accompagnés du prévôt de Paris, qui lui dit :

— Messire Olivier de Clisson, au nom du roi, je vous arrête comme traître et allié du roi d'Angleterre, et nous déclarons pareillement traîtres le sire de Laval, Jean de Montauban, Alain de Quedillac, Guillaume de Brieux, Jean et Olivier ses frères, Denis du Plessis, Jean Mallart, Jean de Senidavi, Denis de Callac, ici présens, et Godefroy de Harcourt, qui n'est pas en notre royaume, les sommant de nous remettre leurs épées.

Tous les yeux se fixèrent sur la loge du roi, mais Philippe était déjà parti.

Une grande consternation se répandit dans toute cette foule. Les chevaliers que nous venons de nommer remirent leurs épées, et une compagnie de la prévôté les conduisit au Châtelet, qui se referma sur eux.

Le peuple se retira en silence, tout étourdi encore de la scène qui venait de se passer sous ses yeux.

Pendant ce temps, Henri de Malestroit, ancien maître des requêtes de l'hôtel de Philippe de Valois, accusé de trahison, avait été arrêté et emprisonné comme les autres.

A compter de ce jour, Philippe parut plus tranquille et plus joyeux.

Il n'y eut ni procès, ni jugement, ni preuves. Ces accusés furent condamnés à mort. Ils savaient qu'ils le méritaient, c'était tout ce qu'il fallait.

Quant au peuple, on n'avait pas de raisons à lui donner. Il était libre d'assister à l'exécution dont on lui donnait le spectacle en échange de la fête du tournoi qu'il n'avait pas vue.

A la nouvelle de cette arrestation, l'évêque de Paris réclama Henry de Malestroit, comme clerc et comme relevant uniquement de la justice papale. Henry de Males-

troit fut donc élargi, mais sa punition, pour être plus lente, ne devait pas être moins terrible.

Les exécutions furent fixées au 29 novembre 1343.

Jusque-là on n'avait pu obtenir aucun aveu de la part de ceux qui avaient été arrêtés.

Le 28 au soir, Philippe VI lui-même descendit dans le cachot d'Olivier de Clisson, qui crut presque à une grâce en voyant le roi le visiter.

Olivier voulut nier d'abord, mais Philippe lui montra la lettre revêtue de son sceau, par laquelle il s'engageait au roi d'Angleterre, lui et ses compagnons.

Olivier baissa la tête et ne répondit rien. Le roi retourna au Louvre, et le lendemain, à onze heures du matin, les prisonniers furent transférés du Châtelet aux Halles, au milieu d'une populace immense, accourue sur leurs pas.

L'échafaud était dressé aux Halles de Paris.

Le roi avait voulu assister à ce spectacle, et, derrière une fenêtre, la seule qui fût fermée sur toute la place, se tenait l'ombre royale, qui gardait les yeux ardemment fixés sur l'échafaud.

Au moment de mourir, Olivier de Clisson avoua publiquement son crime, disant qu'avant de paraître devant Dieu il voulait gagner sa clémence par cet aveu.

Quatorze têtes tombèrent encore ce jour-là, comme si Philippe eût voulu entourer le trône d'un fossé de sang pour le rendre inattaquable.

Quand la justice du roi fut accomplie, chacun, épouvanté de la scène dont il venait d'être témoin, regagna lentement sa demeure. Un homme était mêlé à ceux qu'avait attirés ce spectacle, et lorsqu'il fut fini, il s'éloigna comme tout le monde. Seulement, au lieu de rentrer dans le sein de la ville, il franchit l'enceinte de Paris, et, à une centaine de pas des murs, il trouva un écuyer qui l'attendait avec deux chevaux. Il en prit un,

l'écuyer prit l'autre, et tous deux s'éloignèrent rapidement.

Cet homme était le vicomte de Salisbury, qui n'avait plus rien à voir à Paris.

Cependant cette première exécution n'avait pas encore assouvi Philippe, à qui, on se le rappelle, l'évêque avait arraché une victime.

Dès qu'il avait été forcé de rendre Henry de Malestroit, le roi avait écrit au pape, lui racontant le crime dont le clerc s'était rendu coupable, et lui demandant la permission, sinon de le punir par la peine de mort, du moins de le flétrir par un châtiment quelconque.

Nous avons vu que le pape était un des sujets les plus soumis du roi de France, il envoya donc à Philippe l'autorisation que celui-ci lui demandait, et le roi s'empressa de faire arrêter Henry de Malestroit.

Il tint sa parole et ne le condamna pas à mort.

Il fut seulement dégradé, et comme cette punition ne paraissait pas suffisante, Philippe le fit élever sur une échelle, où il fut lapidé par la populace.

— *Vox populi, vox Dei*, dit le soir Philippe VI quand on vint lui annoncer la mort de Henry de Malestroit.

La nouvelle de la mort de Clisson et des autres chevaliers ne tarda pas à arriver en Angleterre, et le roi Edouard en fut si courroucé, qu'il s'écria aussitôt qu'il vengerait cruellement la mort de ceux qui s'étaient alliés à lui, et puisque tel avait été le bon plaisir du roi de France, son bon plaisir, à lui, était de rompre la trêve signée.

Puis il fit appeler le comte Derby, auquel il fit part de ce qui venait d'arriver, et de la résolution qu'il venait de prendre de faire subir à Hervey de Léon le sort que Philippe avait fait subir aux chevaliers bretons et normands.

— Sire, lui dit le comte, vous allez à jamais ternir vo-

tre gloire par cette mort. Laissez votre voisin de France être déloyal, mais ne le soyez pas, et, au lieu de mettre à mort Hervey de Léon parce qu'il est resté fidèle à son roi, rendez-lui au contraire la liberté, moyennant une faible rançon, afin qu'il puisse proclamer partout la justice et la générosité du roi d'Angleterre.

— Vous avez raison, mon cousin, dit le roi en tendant sa main au comte, et il faudrait toujours que les rois, dans leurs momens de colère, eussent un homme comme vous auprès d'eux.

— Rompre la trève, c'est justice, répondit Derby en s'inclinant; faites la guerre, c'est votre droit, et s'il vous faut de braves et loyaux chevaliers, sire, vous savez sur qui vous pouvez compter.

— Oui, je sais ce que vous voulez dire, comte. Aussi jetterai-je en France une armée telle que Philippe se repentira éternellement de la mort de ces braves chevaliers, dont Dieu veuille avoir l'âme ! Une dernière fois, merci de votre conseil, mon cousin.

Alors le roi ordonna qu'on lui amenât Hervey de Léon, et, quand celui-ci fut arrivé, il lui dit :

— Ah ! messire Hervey, mon adversaire Philippe de Valois a fait mourir lâchement de braves chevaliers, ce dont la nouvelle m'a causé grand'peine. Aussi voulais-je faire de vous comme il a fait d'eux, car vous êtes un de ceux qui m'ont le plus nui en Bretagne ; mais j'aime mieux que mon honneur domine ma colère, et je vous laisserai partir pour rançon légère. Remerciez de cette grâce le comte Derby, aux conseils duquel vous la devez.

Les deux chevaliers s'inclinèrent l'un devant l'autre, et messire Hervey reprit :

— Cher sire, si vous avez quelque chose à me commander, dites-le, et tout ce que je pourrai faire loyalement pour vous, je le ferai.

— Eh bien ! reprit le roi, je sais, messire, que vous êtes

un des plus riches chevaliers de Bretagne, et je pourrais par conséquent vous demander trente ou quarante mille écus que vous me donneriez; mais, je vous le répète, une rançon légère me suffira, à la condition qu'à votre arrivée en France vous irez trouver mon adversaire Philippe, et lui direz, de par moi, qu'en faisant mourir tant de braves chevaliers, il a rompu la trève conclue, qu'en conséquence je le défie et lui déclare de nouveau la guerre. Moyennant ce message accompli, votre rançon, messire, ne sera que de dix mille écus, que vous enverrez à Bruges trois mois après que vous aurez repassé la mer.

— Monseigneur, dit alors messire Hervey de Léon, pénétré de reconnaissance à cette grâce du roi, je ferai ainsi que vous le désirez, et puisse Dieu vous rendre un jour la courtoisie que vous me faites aujourd'hui!

Hervey de Léon ne demeura pas longtemps après en Angleterre; il arriva promptement à Hennebon, où il s'embarqua pour Harfleur. Mais le mauvais temps le prit, et il fut si malade qu'il faillit en mourir.

Cependant il arriva à Paris, où il put accomplir le message que lui avait confié Edouard III.

VII

Pendant ce temps, les hostilités avaient continué en Bretagne. Robert d'Artois, que nous avons laissé à Hennebon, avait pris la cité de Rennes, d'où s'étaient enfuis Hervey de Léon et Olivier de Clisson, et où ils furent pris à un second assaut.

Nous avons vu ce qui était résulté de cette capture, mais les affaires de France n'avaient pas empêché les af-

faires de la comtesse de Montfort et de Charles de Blois de se continuer.

Edouard III avait donc assiégé la ville de Dinan, pendant que Salisbury retournait au château de Wark et apprenait son déshonneur de la bouche même d'Alix.

Edouard avait vu tout de suite que la ville était prenable, car elle n'était fermée que de palissades.

En conséquence, il fit monter ses archers dans des nacelles et les fit approcher de la ville, à une portée de flèche, d'où ils assaillirent ceux qui défendaient les palissades, si adroitement qu'à peine s'ils osaient se montrer.

En même temps d'autres nacelles se détachaient de celles des archers. Celles-là portaient des hommes armés de grandes cognées tranchantes et protégés par les flèches des archers, qui passaient sur leurs têtes et les couvraient comme un toit de fer ; ils se mirent à entamer ces palissades, et cela si rapidement, qu'en un espace très court ils en abattirent un grand pan et entrèrent dans la ville.

« Quiconque voulut y entrer y entra, dit Froissard, et quand ceux de la ville virent déborder chez eux les Anglais comme une marée de mort, ils s'enfuirent en désordre vers le marché, laissant aux mains des assiégeans messire Pierre Portebœuf qui était leur capitaine. »

Cependant cette première victoire devait être suivie d'un échec. Après la prise de Dinan, Edouard, satisfait de la capture qu'il y avait faite, car la ville était fort riche, s'en alla sans même y laisser de garnison, et il s'achemina du côté de Rennes, ville devant laquelle il s'établit.

Or, il y avait en mer pendant ce temps-là, entre la Bretagne et l'Angleterre, des vaisseaux que commandait messire Louis d'Espagne, messire Charles Aimant, messire Othon Doréo, vaisseaux chargés de Gênois et d'Espagnols, lesquels causaient de grands dommages aux Anglais cha-

que fois que ceux-ci venaient chercher des provisions devant Rennes.

Ils profitèrent donc d'un moment où le vaisseau du roi, qui était à l'ancre près de Rennes, était assez mal gardé pour l'attaquer. Ils tuèrent une grande partie de l'équipage, et eussent sans doute tué le reste, si ceux qui étaient devant la ville n'étaient venus au secours du vaisseau anglais, ce qui n'empêcha pas messire Louis d'Espagne et ses compagnons d'emmener quatre nefs anglaises chargées de provisions. Pour être sûrs qu'on ne les leur reprendrait pas, ils en détruisirent trois et n'en gardèrent qu'une chargée de leur butin.

Ce fut à partir de ce moment qu'Edouard fit rester une partie de sa flotte au port du Havre, et l'autre au port de Hennebon.

Cependant le siége se continuait devant Vannes, devant Nantes et devant Rennes sans que l'on entendît parler de Charles de Blois.

C'est alors que le duc de Normandie fit une chevauchée en Bretagne pour le secourir. Il quitta la ville d'Angers avec trente-quatre mille hommes commandés par le sire de Montmorency et le sire de Saint-Venant. Puis venaient le duc de Normandie, le comte d'Alençon, son oncle, et le comte de Blois, son cousin. Il y avait encore les plus nobles noms de France, le duc de Bourbon, le comte de Ponthieu, le comte de Boulogne, le comte de Vendôme, le comte de Dampmartin, le sire de Craon, le sire de Coucy, le sire de Sully, le sire de Piennes, le sire de Roge et autres barons et chevaliers de Normandie, d'Auvergne, de Berry, d'Anjou, du Maine, du Poitou et de la Saintonge, en si grand nombre qu'on ne les pourrait tous nommer.

Ces nouvelles arrivèrent aux seigneurs anglais qui assiégeaient Nantes. Ils en informèrent aussitôt Edouard.

lui faisant demander ce qu'ils devaient faire et s'il fallait qu'ils se retirassent ou qu'ils l'attendissent.

Quand le roi d'Angleterre apprit ce secours qui arrivait à Charles de Blois, il devint tout rêveur, se demandant s'il ne ferait pas mieux de quitter le siége de Vannes et de Rennes et de se porter avec toutes ses forces à celui de Nantes.

Alors il demanda conseil à ses chevaliers, et il fut résolu que comme il était assez près de Nantes pour y aller dès que besoin serait, il continuerait à rester devant Vannes. En conséquence, ceux qui étaient devant Nantes furent rappelés et reportés sur Vannes.

Le duc de Normandie s'installa donc à Nantes avec toute sa troupe, ou du moins avec une partie de sa troupe, car elle était si nombreuse qu'elle n'eût pu tenir tout entière dans la ville.

Pendant que le duc de Normandie était à Nantes, les Anglais en profitèrent pour assiéger Rennes.

Ce fut un des plus beaux assauts qui se soient donnés dans toute cette campagne, car il dura tout un jour, et il y avait à Rennes de bons chevaliers et écuyers de Bretagne, tels que le baron d'Ancenis, le baron du Tout, messire Jean de Malestroit, Yvain Charruel et Bertrand Duguesclin.

Voyant cela, le duc de Normandie partit de Nantes avec toute son armée, et s'en vint devant Vannes afin d'y rencontrer plus tôt ses ennemis.

Les Français se logèrent dans la campagne, faisant creuser un fossé autour de leur camp pour protéger les tentes qu'ils avaient établies. Alors commencèrent des escarmouches entre ceux d'Edouard et ceux du duc de Normandie, car les Anglais venaient attaquer les Français, et tourner autour de leur camp comme un essaim d'abeilles autour de la ruche.

Voyant cela, le roi d'Angleterre fit dire à ceux qui te-

naient le siége de Rennes de le venir rejoindre afin qu'il fût plus fort. Il attendait surtout le comte de Salisbury, auquel il avait envoyé, au château de Wark, l'ordre de le venir retrouver.

Les deux armées anglaise et française étaient fort belles, car deux rois les commandaient. En effet, Philippe lui-même était venu en Bretagne, et voici comment Edouard l'apprit.

Un matin, un héraut envoyé de l'armée française se présenta à la tente du roi.

— Sire, dit-il à Edouard, je viens de la part de mon maître, le roi de France, vous dire qu'il vient d'arriver au camp du duc de Normandie, et que, lassé de ces hostilités sans fin, il vous défie à un combat singulier, afin que Dieu mette un terme à ces guerres inutiles.

— Répondez à votre maître, dit Edouard, que je lui sais gré de l'honneur qu'il me fait, mais que ce que le chevalier eût accepté, le roi le refuse. Trop de grandes destinées reposent dans mes mains pour que je les abandonne aux chances d'un combat singulier.

Et en disant cela, le roi d'Angleterre remit au héraut une bague d'un grand prix, pour qu'il la gardât en souvenir de sa mission.

Les escarmouches continuèrent, mais un peu plus sanglantes qu'auparavant. Robert d'Artois, qui s'était réuni au roi d'Angleterre, n'était pas de ceux qui combattaient le moins. Chaque jour, avec quelques autres vaillans chevaliers comme lui, il trouvait moyen de faire quelque belle entreprise qu'il racontait après au roi, et qui lui valait grande estime de la part d'Edouard.

— Je ne puis rester en repos, disait-il au roi, quand je vois des gens de cet ingrat pays de France, et mon cœur n'est satisfait que lorsque j'en ai tué quelques-uns.

Mais il arriva qu'un jour Robert d'Artois, qui n'était accompagné que de quelques chevaliers, tomba dans une

embuscade, et que lui et sa petite troupe se trouvèrent aussitôt entourés d'ennemis.

Ils se défendirent vaillamment, mais les Français étaient en nombre, le cheval de Robert fut tué, et le comte blessé mortellement. Les Anglais, qui voyaient de loin ce qui se passait, vinrent à leur secours, mais trop tard, et rapportèrent au camp d'Edouard Robert, vivant encore, mais perdant son sang par trois ou quatre larges blessures, tant à la tête qu'à la poitrine et au bras.

Quand Edouard eut appris cette nouvelle, il se rendit aussitôt auprès du comte, qu'il trouva gisant sur son lit sous sa tente, et qui lui dit en lui tendant la main :

— Noble sire, je vais mourir bientôt, et sans avoir pu accomplir le vœu que j'ai fait de me venger moi-même, mais je remets ma vengeance entre vos mains, et vous prie en mourant de ne faire grâce ni merci au roi de France qui m'a si injustement dépouillé.

— Mais peut-être ne mourrez-vous pas de cette fois, fit Edouard, et pourrez-vous accomplir votre vœu.

— Hélas ! hélas ! fit le comte, Dieu sait que je ne regrette la vie que parce qu'en la quittant j'abandonne le service du gracieux roi qui m'a reçu et protégé, mais je sais que je n'aurai plus longue vie maintenant, et que je n'ai autre chose à faire qu'à recommander mon âme à celui qui à son tour va me recevoir en son royaume éternel.

Et le roi Edouard ne pouvait retenir ses larmes et ses plaintes devant la mort de ce vaillant chevalier qu'il aimait fort.

Le comte sentant qu'il s'affaiblissait de plus en plus, prit une dernière fois la main du roi, et la portant à ses lèvres, il lui dit :

— Sire, souvenez-vous de la promesse que vous avez faite à celui qui va mourir.

— Je jure, fit le roi, de venger par tous les moyens le

dommage que le roi Philippe vous a fait, comte, et votre mort, qui me navre à ce point que je donnerais tout ce qu'il pourrait souhaiter à qui vous rendrait la vie, tant je vous ai en estime et amitié.

— Merci, sire, murmura le comte d'une voix affaiblie, et je mourrai complétement satisfait si mon corps repose en votre pays qui me fut si hospitalier.

— Il sera fait ainsi que vous le voulez.

Le comte, comme s'il n'eût attendu que cette dernière promesse pour mourir, entra en agonie et trépassa peu de temps après.

Edouard renouvela sur le cadavre le serment qu'il avait fait au mourant, et nous verrons plus tard comment il l'accomplit.

Le corps du comte fut transporté à Londres, et fut enterré à Saint-Paul, où le roi lui fit faire des obsèques comme il en eût fait à son fils.

Les deux armées étaient toujours en présence et attendant un moment favorable pour s'attaquer, lorsque l'évêque de Preneste, Pierre des Prés, et Etienne Aubert, évêque de Clermont, arrivèrent devant Rennes, envoyés par Clément VI, qui occupait alors le trône pontifical. Ces deux évêques allaient de l'une à l'autre armée pour les accorder, mais elles ne voulaient entendre à rien. Edouard, que la mort de Robert d'Artois venait d'irriter encore davantage, ne voulait pas accorder de trève, quelles que fussent les conditions. Il disait qu'il ne s'en irait que vainqueur ou vaincu.

Les choses en étaient là quand revint le messager qu'Edouard avait envoyé chercher le comte de Salisbury.

Dès son arrivée, il vint trouver le roi.

— J'ai rempli votre message, monseigneur, lui dit-il.

— Et le comte? demanda le roi.

— Le comte n'est pas au château de Wark.

— Et où est-il ?

— Nul ne le sait, sire. Il est venu un jour, et dans la même journée il est reparti seul et sans dire ni où il allait, ni s'il reviendrait.

A cette nouvelle, Edouard devina un malheur.

— Et la comtesse, fit-il, l'avez-vous vue ?

— Non, monseigneur. Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est que la comtesse avait sans doute perdu un parent qui lui était bien cher, car elle ne sortait pas de son oratoire et menait un grand deuil.

— C'est bien, fit le roi.

Et il s'éloigna pensif.

VIII

A partir de ce moment, Edouard fut plus accessible aux propositions de trêve que lui firent les deux évêques, car il avait hâte de revenir en Angleterre et d'approfondir les causes du départ mystérieux de Salisbury et du grand deuil de la comtesse.

En conséqnence, il fut convenu que les deux armée se retireraient, et que des ambassadeurs seraient envoyés par les deux rois, le 19 janvier de l'année suivante, à Malestroit, où le traité serait conclu.

La France chargea de cette mission Eudes, duc de Bourgogne, et Pierre, duc de Bourbon.

L'Angleterre confia ses pouvoirs à Henri comte de Lancastre et à Guillaume de Bohun.

Quant à Edouard, il revint à Londres, et ce fut alors. qu'il apprit l'exécution des seigneurs bretons et normands. Cette exécution coïncidait si parfaitement avec le départ

de Salisbury, qu'il ne douta plus qu'il n'eût été trahi par le comte.

La position était grave pour Edouard.

Robert d'Artois venait de mourir, Salisbury l'abandonnait, la Bretagne et la Normandie, sur lesquelles il avait tant compté, lui étaient fermées par la mort de leurs chevaliers et la connaissance que Philippe avait prise du traité de Clisson avec l'Angleterre.

Alix, qu'il aimait toujours et qu'il aimait même plus encore qu'autrefois, le maudissait sans doute du fond de son deuil. Il fallait donc qu'Edouard rejetât sur quelqu'un la colère que ces circonstances amassaient dans son cœur.

Ce fut comme toujours la France qui en hérita.

Nous avons vu qu'Edouard avait déjà envoyé faire une déclaration de guerre à Philippe par Hervey de Léon.

Ce n'était pas tout.

Comme on se le rappelle, d'Artevelle était venu lui offrir les Flandres pour son fils. Edouard s'en souvint, et, avant de se rendre à Gand, il donna au comte Derby le commandement de l'armée qui devait aller attaquer la Guienne.

Nous allons d'abord suivre le comte, et nous irons ensuite accompagner le roi et voir quels événemens il trouva à son arrivée chez son compère d'Artevelle.

Lorsque tous les préparatifs furent faits, les gens venus, les vaisseaux frêtés et appareillés, le comte prit congé du roi et s'en vint à Hantonne où était toute sa flotte; là, il s'embarqua et cingla vers Bayonne, où ils prirent terre et déchargèrent toutes leurs provisions. Puis ils s'acheminèrent vers Bordeaux, où ils furent reçus avec grande joie, tant ceux de Bordeaux les aimaient.

Le comte fut logé à l'abbaye de Saint-Andrieu, et tous ses gens demeurèrent dans la ville.

La nouvelle de l'arrivée du comte Derby parvint vite

au comte de Lille, qui tenait Bergerac pour je roi de France. Il fit donc aussitôt avertir ceux qui voulaient se rallier à lui de l'y venir rejoindre, et tous les seigneurs qui se tenaient en l'obéissance de Philippe accoururent.

C'étaient le comte de Comminges, le comte de Pierregord, le vicomte de Carmaing, le vicomte de Villemur, le comte de Valentinois, le comte de Mirande, le seigneur de Duras, le seigneur de Taride, le seigneur de la Barde, le seigneur de Pincornet, le vicomte de Castelbon, le seigneur de Châteauneuf, le seigneur de Lescun et l'abbé de Saint-Siloier.

Quand ils furent tous réunis, le comte de Lille, en leur faisant part du danger, leur demanda ce qu'il y avait à faire pour le parer. Ils répondirent qu'ils étaient assez forts pour tenir le passage de la Dordogne à Bergerac contre les Anglais.

Au bout de quinze jours que le comte Derby séjournait en la cité de Bordeaux, il apprit que les chevaliers gascons se tenaient à Bergerac, et il fit tous ses préparatifs pour partir le matin.

Conséquemment il fit maréchaux de son armée messire Franque de Halle et messire Gautier de Mauny, que nous avons perdu de vue depuis le moment où le chevalier aventureux qu'il avait mortellement blessé lui avait raconté comment son père avait été tué par Jean de Levis, et comme quoi le tombeau de Le Borgne de Mauny se trouvait dans la ville de La Réole.

Messire Gautier, tout au service du roi d'Angleterre, n'avait pas encore eu le temps d'accomplir la fin de son vœu, qui consistait à aller rechercher les restes paternels pour les faire transporter en Hainaut, puisque la moitié de ce vœu était déjà accomplie par la mort du chevalier Aventureux, fils du meurtrier de son père.

Quand l'armée fut ordonnée ainsi, elle se mit en marche, et après avoir cheminé trois lieues, elle s'arrêta au

châtel de Montlucq, distant d'une petite lieue de Bergerac.

Les Anglais restèrent là tout le jour et toute la nuit en attendant les coureurs qu'ils avaient envoyés jusqu'aux barrières de Bergerac, et qui devaient venir leur dire dans quelles dispositions était l'armée du comte de Lille.

Dès le matin ils se mirent à table, car ils voulaient avoir dîné de bonne heure dans le cas où il leur faudrait livrer la bataille ce jour-là même.

Ils étaient encore à table lorsque les coureurs reparurent et annoncèrent qu'ils avaient trouvé à l'armée du comte de Lille une assez mince apparence.

Alors Gautier de Mauny regarda le comte Derby en disant :

— Monseigneur, il me vient une envie ?

— Laquelle ?

— Mais il faudrait pour cela que nous fussions tous gens résolus et experts.

— Parlez alors.

— Ce serait de boire à notre souper des vins de ces seigneurs de France qui se tiennent en garnison à Bergerac.

— C'est une excellente envie, messire, que je comprends parfaitement et que j'exécuterai volontiers.

Les compagnons, qui entendirent Gautier de Mauny et le comte parler ainsi, délibérèrent ensemble et se dirent :

— Allons nous armer, car il paraît que nous chevaucherons prochainement devant Bergerac.

En un instant ils furent armés et les chevaux sellés.

Quand le comte Derby vit les gens en si bonnes dispositions, il fut tout joyeux, et s'écria :

— Or, marchons, au nom de Dieu et de Saint-Georges ! au devant de nos ennemis.

De grands cris répondirent à cette exhortation, et tous,

malgré la chaleur du jour, armes en mains et bannières déployées, coururent sur Bergerac.

La tactique de l'armée anglaise fut simple comme elle l'était toujours. Quand elle fut à une portée de flèche de l'ennemi, le comte fit avancer ses archers, qui commencèrent à tirer avec tant d'adresse et d'ensemble que la confusion se mit dans les rangs des Français. Au bout de peu de temps on combattait corps à corps, et de part et d'autre on attaquait et l'on se défendait vaillamment. Cependant les Français furent repoussés jusque dans les faubourgs, et le sire de Mauny, qui fit ce jour-là de belles appertises d'armes, s'avançait si avant dans les ennemis qu'on le rappelait en vain. Le vicomte de Bosquentin, le sire de Châteauneuf, le vicomte de Châteaubon, le sire de l'Escure, restèrent prisonniers aux mains des Anglais, qui ne se retirèrent que lorsque, lassés de combattre et de tuer, ils virent ceux qui avaient survécu se réfugier dans le fort, en fermer la porte, et, gagnant les guérites d'en haut, assaillir les assiégeans de pierres et de traits.

Ce qui n'empêcha pas Gautier de Mauny de satisfaire l'envie qu'il avait eue de boire du vin de France, car les Anglais en trouvèrent, ainsi que des viandes, de quoi vivre largement pendant deux mois si besoin était.

Le comte Derby, qui n'était pas venu là pour y séjourner, fit sonner ses trompettes dès le lendemain matin, et donner l'ordre de commencer l'assaut, qui se fit et dura jusqu'à none. Mais si fortement qu'ils combattissent, les Anglais ne gagnèrent rien à cette attaque, car il y avait dans la ville de vaillans gens d'armes qui se défendaient de tout cœur.

Les Anglais abandonnèrent donc l'attaque par terre, et, après avoir tenu conseil, décidèrent que le lendemain ils attaqueraient Bergerac par eau, car la ville n'était fermée que de palissades. Le maire de Bordeaux mit donc à leur disposition plus de quarante nefs qui station-

naient inutilement au havre de Bordeaux, et dont l'arrivée, le lendemain au soir, fit pousser des cris de joie aux assiégeans.

La nuit se passa à faire les préparatifs de l'assaut qui devait avoir lieu le lendemain.

Le siége ne fut pas long.

Comme devant Vannes, les archers criblèrent les assiégés pendant que les autres détruisaient les palissades, et cela si promptement que ceux de Bergerac, voyant qu'ils ne pouvaient durer longtemps contre un pareil assaut, allèrent trouver le comte de Lille et lui dirent :

— Seigneur, regardez ce que vous voulez faire, nous sommes au moment d'être perdus, il vaudrait peut-être mieux que nous nous rendissions au comte Derby avant d'avoir essuyé de plus grands dommages.

— Allons où il y a du danger, répondit le comte de Lille, car nous ne sommes pas de ceux qui doivent se rendre ainsi.

Et tous les chevaliers s'en vinrent aux palissades, qu'ils défendirent de leur mieux, accompagnés de leurs arbalétriers génois, qui, bien et dûment armés contre les traits des Anglais, tiraient sûrement et firent tout ce jour grand dégâts parmi les ennemis.

Mais les Anglais parvinrent enfin à abattre un pan de palissade, et, à partir de ce moment, il n'y eut plus d'espoir pour les assiégés.

Alors ils demandèrent que le combat cessât, et qu'il leur fût accordé jusqu'au surlendemain, pour qu'ils délibérassent s'ils devaient continuer ou se rendre.

Ce sursis leur fut concédé, mais à la condition que, pendant ce temps, ils ne répareraient pas leurs palissades, ce à quoi ceux de Bergerac consentirent d'autant plus volontiers qu'ils ne pouvaient faire autrement.

Les barons de Gascogne se réunirent donc en grand conseil, et le résultat de leur délibération fut qu'ils

n'avaient rien de mieux à faire qu'à se charger de tout ce qu'ils possédaient et à partir au plus vite.

En effet, à minuit ils montèrent à cheval, et chevauchèrent vers La Réole, qui était peu éloignée de Bergerac.

Le lendemain, les Anglais, qui désiraient entrer dans la ville, soit qu'elle se rendît, soit autrement, montèrent en leurs nacelles et s'en vinrent là où ils avaient commencé de détruire la palissade. A ce moment ils aperçurent les assiégés qui leur criaient qu'ils étaient prêts à se rendre, à condition qu'on leur laisserait la vie et les biens saufs.

Le comte de Penebroch et le comte de Kenfort retournèrent porter ces nouvelles au comte Derby, qui, noble de cœur, répondit aussitôt :

— Qui merci demande merci doit avoir : dites-leur qu'ils ouvrent leur ville et nous laissent entrer dedans; nous les assurons de nous et des autres.

Les deux chevaliers allèrent donc reporter à ceux de Bergerac la réponse du comte; et ce jour, qui était le 26 août 1345, les Anglais prirent possession de la ville de Bergerac.

Hommes et femmes s'assemblèrent sur la place, on sonna les cloches, et après avoir mené le comte Derby en la grande église, ils lui jurèrent féauté et hommage au nom du roi d'Angleterre, en vertu du pouvoir dont il était revêtu.

Maintenant nous allons voir ce qu'étaient devenus les seigneurs de Gascogne qui s'étaient retirés à La Réole.

IX

Quand le comte de Lille et les chevaliers gascons se furent retirés à La Réole, ils tinrent conseil et prirent avis qu'ils devaient se séparer pour faire des garnisons aux différentes places que les Anglais devaient successivement attaquer.

Les chefs de ces garnisons furent, à Montauban, le sénéchal de Toulouse ; à Auberoche, le comte de Villemur; à Pillagrue, messire Bertrand des Prez ; à Montagrie, messire Philippe de Dijon; à Maudurant, le sire de Montbrandon ; à Lamougies, Ernoult de Dijon ; à Beaumont en Laillois, Robert de Malmort ; à Rennes en Agenois, messire Charles de Poitiers ; et ainsi les autres chevaliers, de garnison en garnison.

Ils se séparèrent donc tous les uns des autres, et le comte de Lille demeura à La Réole, et fit tellement et si bien réparer la ville et la forteresse qu'il n'y avait garde qu'on l'attaquât avant un mois ou deux.

Après la prise de Bergerac et deux jours de repos dans cette ville, le comte Derby prit à son tour de nouvelles dispositions. Il s'informa donc du sénéchal de Bordeaux de quel côté il devait marcher; celui-ci lui conseilla d'aller devant Pierregord, et de gagner la haute Gascogne, ce que fit le comte, après avoir laissé à Bergerac un capitaine nommé messire Jean de La Zouenne.

Voilà donc de nouveau les Anglais en campagne et peu disposés à laisser sur leur passage le moindre château sans le prendre. C'est ainsi qu'ils rencontrèrent celui de Langon, et qu'ils s'y arrêtèrent en disant qu'ils ne passeraient pas avant de l'avoir pris. L'assaut commença immédiate-

ment. Le premier jour ils ne firent rien ; mais le second, ayant comblé les fossés avec du bois et des fagots, ils arrivaient sans danger jusqu'aux murs, si bien que le château demanda le temps de se consulter, et que le résultat de la délibération fut qu'il serait rendu aux Anglais.

Le comte Derby prit donc possession du château de Langon, dont il confia la garde à un capitaine du nom d'Aymon Lyon et à trente archers, puis ils reprirent leur route et s'acheminèrent vers le château du Lac, comme s'ils n'avaient eu, ainsi qu'une marée, que le but d'envahir.

Quand ceux du Lac virent avec quelle rapidité l'ennemi s'emparait des places et des châteaux, ils apportèrent au comte Derby les clefs de la ville, et le reconnurent seigneur, au nom du roi anglais. Peu de temps après il était devant le château de Lamougie, après avoir laissé garnison à la forteresse du Lac.

Puis les Anglais prirent Prisart, La Liène, Fossat, assez facilement, et Beaumont en Laillois devant lequel ils restèrent trois jours, après quoi, ils s'acheminèrent sur Montagrie, dont ils firent le gouverneur prisonnier et l'envoyèrent à Bordeaux. Enfin, ils arrivèrent devant Lille, la ville souveraine du comte que messire Philippe de Dyon et messire Arnoult de Dyon, dont la captivité avait été de courte durée, gardaient comme capitaines.

Le siége commença par les archers, et, le second jour, les bourgeois de la ville qui craignaient pour leurs femmes et leurs enfans, virent bien qu'ils ne pourraient tenir longtemps. Ils prièrent donc deux chevaliers de traiter avec les Anglais et d'obtenir leurs vies sauves.

Les chevaliers se chargèrent d'autant plus volontiers de cette mission que, comme les bourgeois, ils prévoyaient parfaitement l'issue qu'aurait une plus longue résistance, Ils envoyèrent donc un héraut au comte Derby, lui faisant demander un jour de répit. Le comte voulait qu'ils

se rendissent sur-le-champ, et il ne consentit à accorder ce qu'on lui demandait qu'à la condition qu'on lui donnerait des otages, moyennant quoi ceux de la ville seraient libres d'aller où bon leur semblerait. Les conditions furent accordées, et les gens d'armes de Lille s'en allèrent rejoindre ceux de La Réole.

S'il nous fallait suivre cette expédition dans tous ses détails, il nous faudrait élargir considérablement le cadre de ce livre. Disons seulement qu'après avoir pris Bonneval, les Anglais entrèrent en la comté de Pierregord ; mais ils ne l'assaillirent point, car elle était défendue de telle façon qu'ils virent tout de suite qu'ils y perdraient leur peine. Cependant ils s'étaient assez avancés en reconnaissant le pays pour que ceux de Pierregord les eussent vus.

— Puisqu'ils sont venus jusqu'ici sans nous attaquer, c'est qu'ils ne sont pas en force suffisante. A notre tour d'aller les visiter cette nuit. Seulement nous, nous les réveillerons.

Les Français sortirent donc de Pierregord et s'avancèrent jusqu'à la forteresse de Pillagrue, où s'étaient retirés les Anglais. A leur tour ils donnèrent l'assaut, et l'on se battit vaillamment de part et d'autre.

Le comte de Kenfort fut pris par les Gascons au moment où il s'armait pour aller combattre, et ceux-ci, satisfaits de leur prise, se retirèrent avant que le reste de l'armée, informé de ce qui se passait, vînt au secours de son chef.

On se rappelle que les Anglais avaient pris aux Gascons, dans le commencement de l'expédition, quatre chevaliers, le vicomte de Bosquentin, le vicomte de Châteaubon, le sire de l'Escun et le sire de Châteauneuf. Après avoir assailli le château de Pillagrue pendant six jours, et sans aucun résultat, car il était défendu par messire Bertrand des Prés, un vaillant capitaine, les Anglais proposè-

rent de rendre les quatre prisonniers qu'ils avaient fait en échange du comte de Kenfort, et l'échange fut accepté. Une fois le comte de Kenfort revenu, le comte de Lille abandonna Pillagrue, et, reprenant sa route sans se laisser décourager par cet échec, il arriva devant Auberoche, qui se rendit presque aussitôt, ainsi que la ville de Libourne, que le comte de Derby quitta après y avoir laissé une garnison commandée par messire Richard de Stanfort, messire Etienne de Tornby et messire Alexandre Auriel, puis il retourna à Bordeaux avec le comte de Kenfort et Gautier de Mauny, et ils y furent reçus en grand triomphe. Le comte s'arrêta quelque temps dans cette ville, et son retour y fut fêté par de nombreuses fêtes, où s'ébattaient joyeusement les dames et les bourgeois de la ville.

Le comte de Lille, qui avait été informé des conquêtes du comte, et qui n'avait pu s'y opposer, crut qu'à cause des différentes garnisons que ce dernier avait mises dans les différentes villes qu'il venait de prendre, son armée devait être épuisée et incapable de résister à une vigoureuse attaque. En outre, il le voyait séjourner à Bordeaux et restait bien convaincu qu'il ne se remettrait pas de sitôt en expédition. En conséquenee, il mit le siége devant Auberoche, faisant donner l'ordre à tous ceux qui se tenaient Français de l'y venir rejoindre.

Les comtees de Carmaing, de Comminges, Brumckel et tous les barons de Gascogne se rendirent à cet ordre, et, après avoir assemblé et équipé leurs gens, retournèrent devant Auberoche au jour indiqué par le comte.

Alors commença un siége terrible.

Les Français se logèrent autour d'Auberoche et firent enir quatre machines d'où ils lançaient continuellement des pierres et des traits sur la ville assiégée, tellement que les toits des maisons étaient effondrés et que les haL bitans ne trouvaient de refuges que dans les caves. e-

bruit de cette attaque était bien parvenu jusqu'au comte Derby, mais il ne se doutait pas qu'elle fût aussi sérieuse, et sachant ceux qu'il avait laissés en garnison de bons et vaillans chevaliers, il ne s'en inquiétait aucunement et continuait de séjourner à Bordeaux.

Cependant, quand messire Franque de Halle, messire Alain de Finefroide et messire Jean de Lindehalle, capitaines de la garnison d'Auberoche, se virent en cette position, ils délibérèrent entre eux afin de savoir quel parti ils avaient à prendre. Ils demeurèrent d'accord que si le comte Derby savait à quel point ils en étaient, il viendrait évidemment à leur secours, et qu'il n'y avait autre chose à faire qu'à l'en avertir.

Mais l'ambassade était périlleuse, et aucun d'eux ne pouvait s'en charger; car, en cas de mort, il retirait un puissant soutien aux assiégés. Ils demandèrent donc à leurs valets quel était celui d'entre eux qui voulait gagner une forte somme en se chargeant de ce message dangereux.

Il s'en présenta un qui dit qu'il s'en chargerait, moins pour gagner de l'argent que pour sauver les assiégés du péril où ils étaient.

On attendit la nuit.

La nuit venue, les trois chevaliers remirent à cet homme une lettre pour le comte Derby, scellée de leurs trois sceaux, et que, pour plus de sûreté, ils cousirent dans le drap de son habit, puis ils le firent descendre dans le fossé qui environnait la ville.

Quand il fut là, il escalada le talus opposé et commença de s'avancer au milieu du camp ennemi, puisqu'il ne pouvait faire autrement, les Français entourant la ville, comme nous l'avons dit tout à l'heure.

Il n'avait pas fait cent pas qu'il rencontra un guet.

— Où allez-vous? lui demanda-t-on.

Heureusement le messager parlait gascon, de sorte qu'il répondit :

— Je rentre au camp ; je suis un homme au vicomte de Carmaing.

Le guet passa, et le valet continua sa route.

Cinquante pas plus loin, il fut rencontré par d'autres valets à qui il voulut donner les mêmes explications ; mais il ne fut pas aussi heureux cette fois, et on le conduisit devant le chevalier du guet, qui le fit garder, en attendant que les seigneurs du camp fussent levés.

Dès que le jour parut, on les informa de la prise qui avait été faite.

Le valet fut amené devant le comte de Lille.

— D'où venez vous ? lui dit le comte.

— De la ville, répondit le valet.

— Et pourquoi l'avez-vous quittée ?

— Parce que j'étais las d'y être assiégé, et que j'aimais mieux me sauver que d'attendre que la ville capitulât ou qu'on la prît.

— Et dans quel état sont les assiégés ? demanda le comte.

— En assez mauvais état, messire, et s'ils tiennent huit jours encore, c'est tout ce qu'ils pourront faire.

Le messager espérait tromper ainsi la surveillance du comte, mais celui-ci se défiait encore, car il ajouta :

— Pourquoi avez-vous répondu hier que vous appartenez au vicomte de Carmaing, qui ne vous connaît pas ?

— Parce que, fit le valet avec un certain embarras, je voulais traverser le camp au plus vite, et que j'avais plus court de dire cela que de donner au guet, qui ne les eût pas comprises, les raisons que je vous donne.

— C'est bien, vous serez libre, fit le comte, mais quand on vous aura fouillé et que l'on sera sûr que vous n'êtes ni un espion ni un messager.

Malgré lui, le valet porta la main à l'endroit de son

habit où était cousue la lettre. C'était se dénoncer lui-même.

On s'empara de lui, on le fouilla, on trouva la lettre, qui fut lue au milieu des acclamations de joie des seigneurs français, à qui elle apprenait dans quel triste état se trouvait la ville, et, la lecture faite, le messager fut emmené au sommet d'une des machines d'où l'on assiégeait la ville.

Là, il fut mis dans une de ces immenses frondes qui lançaient les plus lourds projectiles. On lui pendit les lettres au col, et on le jeta dans Auberoche, où vint tomber son cadavre, au milieu des chevaliers consternés à la fois de la mort de ce vaillant homme et de la non réussite du dernier moyen qui leur restât.

Pendant ce temps-là, le comte de Pierregord, messire Charles de Poitiers, le vicomte de Carmaing et le sire de Duras étaient montés à cheval, et passant le plus près qu'ils pouvaient des murs de la forteresse, ils criaient à ceux de dedans et pour les railler :

— Seigneurs, seigneurs anglais, demandez donc à votre messager où il a trouvé le comte Derby, et comment il se fait qu'il soit déjà revenu de son voyage.

— C'est bien, c'est bien, répondit Franque de Halle, nous sommes enfermés ici, mais nous en sortirons quand il plaira à Dieu et au comte Derby ; et plût à Dieu que le comte sût en quel état nous sommes, car alors il n'y aurait nul d'entre vous assez avisé pour tenir la bataille, et si vous voulez l'en avertir, l'un de nous se mettra en prison chez vous et vous le rançonnerez après comme le plus riche gentilhomme.

— Non pas, répondit le sire de Duras, le comte Derby les aura quand nos engins auront rasé votre ville jusqu'au sol, et que pour avoir vos vies sauves vous nous demanderez merci.

— Ceux dont nous tenons ici la place, vos compatriotes,

s'écria messire Alain de Finefroide, nous ont demandé merci à nous, mais nous qui sommes en plus mauvais état qu'eux, nous ne demandons merci à personne, et quand la ville se rendra, c'est que nous serons tous morts et qu'elle n'aura plus personne pour la défendre.

Voyant cela, les chevaliers français revinrent au camp, et les trois chevaliers anglais, qui ne savaient plus d'où leur pouvait venir le secours, restèrent à Auberoche, regardant cette pluie de pierres qui fondaient sur leur ville et qui semblaient plutôt tomber du ciel qu'être lancées par la main des hommes.

Cependant il y avait dans le camp français un espion que l'on n'avait pas pris comme le messager d'Auberoche, et qui revint dire à Gautier de Mauny et au comte Derby la position où se trouvait la ville.

— Par ma foi ! s'écria le comte, ce sont trop braves chevaliers ceux qui se tiennent si franchement dans une ville assiégée de la sorte, pour que nous les y laissions périr. Qu'en pensez-vous, messire Gautier?

— Je pense, répondit Gautier qui était toujours prêt quand il s'agissait de bravoure et de bataille, que mon père attendra encore un peu dans son tombeau de La Réole, et que je vous suivrai à Auberoche, messire.

X

Aussitôt, car il n'y avait pas de temps à perdre, le comte Derby fit dire au comte de Pennebroch qui se tenait en Bergerac, et à messire Richard de Staffort et Etienne de Tornby de le venir joindre.

Les messages faits et envoyés, le comte Derby partit secrètement de Bordeaux et se dirigea sur Auberoche.

Il arriva à Libourne, où il attendit tout un jour que le comte de Pennebroch arrivât, mais le jour se passa sans qu'on eût de nouvelles du comte, et Derby se remit en route, tant il était pressé de porter secours à ses compagnons.

Toute la nuit, Gautier de Mauny, messire Richard de Stanfort, le comte Derby, le comte Deslendorf, messire Hue de Hartingues, messire Etienne de Tornby, le sire de Ferrières, et beaucoup d'autres encore, chevauchèrent sans s'arrêter une minute, et se trouvèrent le lendemain à deux petites lieues d'Auberoche.

Arrivés là, ils se cachèrent dans un bois, descendirent de leurs chevaux, les lièrent aux arbres, les laissant brouter et attendirent le comte de Pennebroch.

Mais le comte n'arriva pas plus que la veille, ce dont s'inquiétaient fort Derby et les autres chevaliers.

Ils montèrent sur une hauteur, et, ne voyant rien venir :

— Qu'allons-nous faire? dit le comte à Gautier de Mauny.

— Décidez, messire, répondit celui-ci.

— Nous avons trois cents lances et six cents archers, et les Français sont dix ou onze mille hommes.

— Il est vrai, répondit Gautier, mais ils ne se doutent pas que nous sommes là. Puis, si nous nous retirons, nous perdrons le château d'Auberoche, qui est une bonne place, sans compter les trois capitaines, qui sont de braves chevaliers.

— Allons donc, fit le comte Derby. Mais maintenant, comment attaquerons-nous le camp?

— Voulez-vous mon avis? demanda Gautier.

— Parlez, messire, vos avis sont toujours bons.

— Eh bien! seigneurs, dit de Mauny en se tournant

vers les autres chevaliers, mon opinion est qu'il faut côtoyer ce bois en restant à couvert jusqu'à ce que nous soyons de l'autre côté et près du camp français. Une fois là, nous enfoncerons nos éperons dans le ventre de nos chevaux, et nous crierons de toutes nos forces pour nous faire croire plus en nombre que nous ne sommes effectivement. Nous arriverons sur le camp vers l'heure du souper, et vous verrez les Français si surpris et si ébahis qu'ils se tueront eux-mêmes.

— Qu'il soit fait comme vous le dites ! s'écrièrent tous les seigneurs.

Chacun reprit son cheval, le sangla étroitement, fit resserrer son armure, et ordonnant aux pages et valets de rester là, ils se mirent à chevaucher tout doucement jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés de l'autre côté du bois.

Alors ils virent le camp français établi en un grand val auprès d'une petite rivière.

Arrivés là, ils déployèrent leurs bannières, lancèrent leurs chevaux au galop et tombèrent sur tous ces seigneurs français, qui étaient loin de s'attendre à cette attaque, et dont la plupart même étaient déjà assis pour souper.

Il y eut donc grande confusion dans l'armée gasconne, et les Anglais ne cessaient de frapper en criant :

— Derby, Derby au comte! Mauny, Mauny au seigneur !

Puis ils se mirent à briser les tentes et les pavillons, à battre, à tuer, au point que l'on eût dit une boucherie plutôt qu'une bataille.

Les Français ne savaient que faire. Ces impassibles archers anglais, espèce de muraille d'airain, fortification vivante, meurtrière et invincible, étaient toujours là et les tuaient sans grâce ni merci.

A peine s'ils eurent le temps de s'armer. Le comte de Lille fut pris dans sa tente, ainsi que le comte de Pierre-

gord. Le sire de Duras et messire Louis de Poitiers furent tués, et le comte de Valentinois fut pris. Bref, on ne vit jamais tant de vaillans chevaliers être vaincus ou tués aussi vite, et chacun fuyait. Il est vrai de dire que le comte de Comminges, les vicomtes de Carmaing, de Villeneuve, de Bruniques, le sire de La Barde et le sire de Taride, qui etaient logés de l'autre côté du château, arrivèrent leurs bannières déployées, et se battirent bravement. Mais messires Franque de Halle et Jean de Lindehalle qui étaient au château d'Auberoche, quand ils virent cette grande mêlée et reconnurent leurs bannières, s'armèrent et firent armer tous ceux qui étaient avec eux. Puis ils montèrent à cheval, sortirent de la forteresse et se jetèrent au plus fort de la bataille, ce qui ne fut pas d'un mince secours aux Anglais. Enfin la nuit seule sauva le reste de l'armée française, car lorsqu'elle survint il y avait déjà trois comtes, sept vicomtes, trois barons, quatorze bannerets et un grand nombre de chevaliers au pouvoir des Anglais.

Le lendemain, le comte de Pennebroch arriva et trouva la besogne faite.

— Certes, cousin, dit-il au comte Derby, il me semble que vous ne m'avez point fait honneur en ne m'attendan pas et en combattant sans moi, moi que vous aviez mandé si instamment; vous deviez bien savoir cependant que je n'aurais pas de hâte que je ne fusse venu.

Le comte se mit à rire en voyant le visage vraiment courroucé de Pennebroch.

— Par ma foi! consin, répondit-il, nous désirions autant vous voir arriver que vous pouviez désirer venir, et la preuve c'est que nous vous avons attendu à Libourne depuis le matin jusqu'à vêpres. Quand nous vîmes que vous ne veniez pas, nous en fûmes étonnés. Alors, comme nous craignions que l'ennemi ne sût notre venue, nous nous sommes dépêchés, et tout est venu à bien,

comme vous le voyez. Vous n'avez plus rien à faire qu'à nous aider à garder nos prisonniers et à les mener à Bordeaux. Et sur ce, messire, donnez-moi la main, et ne parlons plus de cela, car voici l'heure du souper, et nous avons ce soir des hôtes nouveaux et avec lesquels vous allez faire connaissance.

En effet, ils se mirent bientôt à table, et à cette table étaient assis les prisonniers français, que les chevaliers anglais traitaient courtoisement, avec les provisions il est vrai, que ceux-là avaient apportées pour le temps que durerait le siége, et dont ceux du comte Derby s'étaient emparés.

Après le souper, plusieurs prisonniers semblaient regretter, non pas la rançon à laquelle ils étaient mis, mais la liberté qu'on leur prenait jusqu'à ce qu'ils eussent payé cette rançon.

— Seigneurs, leur dit alors le comte Derby, donnez-moi votre parole de vous retrouver dans huit jours à Bergerac, et dès ce soir vous pouvez quitter Auberoche.

Les seigneurs français s'y engagèrent, et comme pas un d'eux n'était homme à manquer à sa parole, le comte les laissa libres de se retirer, ce qu'ils ne firent pas sans lui avoir manifesté toute leur reconnaissance pour cette générosité. Mais il y en eut parmi eux qui, se trouvant bien de l'hospitalité que les Anglais leur donnaient, ou qui, ne pouvant payer leur rançon au jour indiqué, préférèrent attendre les circonstances, et jusque-là rester avec ceux qui les avaient pris.

Le lendemain, les Anglais se mirent en route et arrivèrent à Bordeaux, où, comme toujours, ils furent reçus avec de grandes acclamations, et où, suspendant toute expédition, ils restèrent tout l'hiver, après avoir envoyé à Edouard le récit de ce qui s'était passé.

XI

A Pâques l'armée se remit en mouvement. Le comte Derby fit une réunion de gens d'armes et d'archers pour marcher sur La Réole, ce que Gautier de Mauny attendait, comme on se le rappelle, avec une grande impatience.

Après avoir séjourné trois ou quatre jours à Bergerac, les Anglais, au nombre de mille combattans et de deux mille archers, mirent le siége devant le château de Saint-Basile, sur la Garonne.

Ceux du château, qui auraient dû être défendus par les seigneurs de Gascogne, restés prisonniers du comte, ne firent aucune résistance et se rendirent immédiatement.

Le comte se remit en chemin et marcha sur l'Aiguillon.

Mais il y avait sur la route un autre château, appelé la Roche-Milon, que les Anglais voulurent prendre.

Malheureusement, la Roche-Milon était pourvu de vaillans soldats, qui ne se rendirent pas comme ceux de Saint-Basile, et qui repoussèrent vigoureusement la première attaque. Pour cela, ils étaient montés sur le sommet de l'édifice, et de là jetaient aux assaillans des pierres, du bois, des barres de fer et de la chaux.

Toute la première journée se passa ainsi, et le soir les Anglais avaient perdu beaucoup de leurs hommes qui s'étaient trop bravement exposés dans l'attaque, et qui avaient voulu lutter contre ce nouveau genre de défense.

Quand il vit cela, le comte Derby fit retirer son armée et fit apporter par les paysans force bûches et fagots que

l'on jeta dans les fossés, et même de la terre dont on les recouvrit.

Quand une partie des fossés fut comblée, et quand on put aller sûrement jusqu'au pied des murs, le comte fit avancer trois cents archers et deux cents brigands, soldats de pied, qui tiraient leur nom de la cotte de maille qu'ils portaient et que l'on appelait brigandine. Ces hommes étaient armés de pieux et de pioches, et pendant qu'ils abattaient la muraille, les archers tiraient avec cette régularité et cette adresse que nous leur connaissons, si bien que nul des assiégés n'osait se montrer à la défense.

Une grande partie du jour se passa de la sorte, et le soir les brigands avaient pratiqué un trou assez grand pour que dix hommes y passassent de front.

Ceux du dedans commencèrent alors à s'épouvanter et à s'enfuir vers l'église. Il y en eut même qui se sauvèrent de la ville par derrière.

La forteresse ne pouvait plus tenir longtemps.

Elle fut prise et pillée, et tous ceux qui furent trouvés dedans passés au fil de l'épée, à l'exception de ceux qui s'étaient réfugiés dans l'église. Mais le comte Derby leur permit de sortir, leur promettant la vie sauve.

Le comte rafraîchit la garnison de nouvelles gens, et y établit deux capitaines qui étaient Wille et Robert l'Escot, après quoi il alla mettre le siége devant Mont-Ségur, qui était défendue par un chevalier nommé Battefol, dans lequel les habitans avaient la plus grande confiance, car il avait été placé là par le comte de Lille, qui le regardait comme un de ses plus vaillans capitaines.

Aussi le comte Derby comprit-il tout de suite que cette ville se défendrait plus longtemps que les autres.

En conséquence, il fit établir son armée devant la ville, et resta quinze jours ainsi.

Pas un jour ne se passa sans qu'il n'y eût assaut.

Mais ces assauts n'amenaient aucun résultat.

Il fallut donc faire venir de Bordeaux et de Bergerac des machines de siége semblables à celles dont s'étaient servis les Gascons pour attaquer Auberoche, et qui avaient été si fatales au messager des sires Franque de Halle et Alain de Finefroide.

Le siége commença alors plus sérieusement.

Les machines faisaient pleuvoir sur la ville une grêle de pierres qui ne laissaient debout ni murs, ni toits, ni maisons.

Et cependant le comte Derby envoyait tous les jours dire aux assiégés que s'ils se rendaient il les tiendrait pour amis ; mais qu'ils ne devaient attendre ni grâce ni merci, s'ils ne se remettaient pas en l'obéissance du roi d'Angleterre.

Ceux de Mont-Ségur, qui prévoyaient bien la fin de ce siége, se consultèrent souvent et finirent par demander avis à leur capitaine de ce qu'il leur restait à faire, lui avouant franchement qu'ils croyaient que la capitulation seule pouvait les sauver.

Hugue de Battefol les blâma durement d'une pareille pensée, et leur dit qu'ils s'effrayaient à plaisir, ajoutant que la ville était encore assez bien pourvue pour tenir le siége pendant six mois.

Ceux à qui il disait cela ne répondirent rien et s'éloignèrent.

Quant à Hugue, il rentra chez lui.

Le soir, comme il sortait pour visiter les remparts, six hommes se présentèrent, et, le saisissant par les bras et les jambes, l'emportèrent après avoir eu soin de lui bâillonner la bouche.

Hugue essaya de se défendre, mais ce fut en vain.

On le transporta ainsi dans un couvent, on l'enferma dans une cellule, et il entendit les verrous extérieurs se

refermer sur lui, sans pouvoir rien comprendre à cette incarcération violente.

Une heure après environ, il entendit des pas s'arrêter devant sa porte, qui s'ouvrit bientôt, donnant passage à douze bourgeois de la ville.

— Nous venons vous faire une proposition, messire, dit l'un de ces hommes.

— Dites.

— Savez-vous pourquoi nous vous avons fait enlever?

— Parce que j'ai refusé de rendre la ville.

— Oui, et que nous qui avons nos femmes, nos pères et nos enfans en péril de perdre la vie, si la ville est prise, nous aimons mieux la rendre que de les perdre.

Hugue ne répondit rien.

— Alors, reprit celui qui avait pris la parole, comme nous vous savons brave et vaillant chevalier, nous avons pensé que vous ne rendriez la place que par force, et nous avons voulu vous y contraindre.

— Et vous avez eu tort.

— Ainsi, vous refusez?

— Je refuse. Je suis ici au nom du comte de Lille, et le comte de Lille m'y a mis au nom du roi de France. Rendez la ville si bon vous semble, puisque je ne puis me défendre, mais moi je ne la rendrai pas.

— Demain nous viendrons vous consulter une dernière fois, reprit le bourgeois; et avec les onze autres il se retira.

Le lendemain, en effet, les douze bourgeois revinrent.

— Avez-vous réfléchi, messire? dit celui qui avait parlé la veille.

— Oui.

— Et vous avez décidé?...

— Ce que j'avais décidé hier.

Les douze hommes se regardèrent.

— Mais la ville est assiégée de telle façon qu'elle sera prise avant huit jours.

— Mon devoir est de me faire tuer ici.

— Votre devoir est de sauver la vie ceux qui vous sont confiés.

— Alors, laissez-moi ici et rendez la ville.

— Et si nous trouvions un moyen de tout concilier ?

— Voyons ce moyen.

— Vous relevez du comte de Lille ?

— Oui.

— Eh bien ! envoyons demander au comte Derby de suspendre le siége pendant un mois, en lui promettant de nous rendre à lui si dans ce mois nous n'avons pas reçu de secours.

— Il refusera.

— On peut essayer.

— Faites.

— Pendant ce temps nous ferons demander des secours au comte de Lille, et si nous n'en recevons pas, vous serez alors libre de faire ce à quoi les circonstances vous contraindront.

— Je consens à ce moyen, dit messire de Battefol.

— Alors venez avec nous, messire.

— Et pourquoi?

— Parce qu'il faut que ce soit vous qui traitiez de ces conditions.

Le chevalier se leva.

— Je vous suis, messieurs.

Ils se rendirent aux remparts, et le sire de Battefol envoya dire à Gautier de Mauny qu'il désirait lui parler.

Gautier était là et se rendit immédiatement aux désirs du chevalier.

— Messire, lui dit ce dernier, vous ne vous devez pas étonner si nous tenons si longtemps contre vous, puisque nous avons juré fidélité au roi de France; mais puis-

que personne ne vient de sa part nous aider à vous combattre, nous vous demandons de ne nous plus faire la guerre pendant un mois ni nous à vous. D'ici là, ou le roi de France, ou le duc de Normandie nous porteront secours, sinon dans un mois, jour par jour, nous nous rendrons à vous. Acceptez-vous ces conditions ?

— Je ne puis rien faire sans l'aveu du comte Derby, répondit Gautier ; mais je vais le consulter aussitôt, et faire tout mon possible pour qu'il accepte ce que vous me proposez.

A ces mots, Gautier quitta les barrières de la ville et retourna auprès du comte Derby, auquel il raconta ce qui venait de se passer.

Le comte réfléchit quelques instans, puis il dit :

— J'accepte ce que messire de Battefol propose, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est qu'en garantie de ces conditions, il nous donnera comme otages douze des principaux de la ville. Mais ayez bien soin, ajouta le comte, de prendre de bons otages, et faites-leur promettre qu'ils ne répareront pas pendant ce mois les traces de notre attaque, et que si nous avons besoin de vivres, nous les pourrons avoir dans la ville moyennant nos deniers.

— Telle était mon intention, dit messire Gautier de Mauny.

Et il quitta le comte pour se rendre auprès du chevalier qui l'attendait toujours aux barrières de la ville.

— Le comte Derby consent à ce que vous demandez, dit Gautier de Mauny, mais à la condition que vous lui remettrez en otage douze des bourgeois de la ville.

— Nous voilà, dirent ceux qui étaient venus demander à Hugue de rendre Mont-Ségur.

Les conditions furent donc acceptées, et le soir les douze otages partaient pour Bordeaux.

Quant au comte Derby, il n'entra pas dans la ville, il continua ses courses dans le pays, pillant et faisant grand butin, car ce pays était fort riche.

Ce fut ainsi qu'il arriva assez près de l'Aiguillon.

Or, il y avait à ce château de l'Aiguillon un châtelain qui était loin d'être un vaillant chevalier, car dès qu'il apprit l'arrivée du comte Derby, et avant même que celui-ci n'eût mis le siége devant sa ville, il courut au-devant de lui et lui en remit les clefs, demandant seulement que lui et les biens de la ville et du château fussent saufs, ce que le comte lui accorda aisément, comme on le pense bien.

Mais le bruit de cette capitulation volontaire se répandit vite, et il en rejaillit une grande honte sur le châtelain, dont heureusement l'histoire n'a pas conservé le nom.

Ceux de la ville de Toulouse furent surtout courroucés de cette lâcheté, et ils firent demander le châtelain de l'Aiguillon, sans dire pourquoi ils le demandaient ; mais quand il y fut, ils l'accusèrent de trahison, lui firent son procès, et le pendirent, à la grande joie des Toulousains.

Cette ville de l'Aiguillon, située au confluent du Lot et de la Garonne, deux rivières portant navires, était une si bonne prise pour le comte Derby, qu'après l'avoir rafraîchie et réparée de tout ce dont elle avait besoin, il en fit son garde-corps, dit Froissard, et la confia au vaillant Jean de Gomory, lorsqu'il se remit en route pour assiéger La Réole, après avoir, comme toujours, assiégé et pris sur son chemin un château que l'on appelait Segrat et dont toute la garnison fut tuée.

XII

Le comte Derby s'en alla donc mettre le siége devant La Réole.

— Voilà une ville qu'il nous faut prendre, dit Gautier de Mauny, en arrivant devant les barrières, car il faut que j'y aille conquérir le tombeau de mon père, et ce m'est une croisade aussi sacrée que celle du saint roi Louis de France.

— Nous la prendrons tout comme les autres, fit le comte Derby, que la réussite de son expédition encourageait de plus en plus. Vous retrouverez le tombeau de votre père, messire; mais, avant cela, il faut que vous rendiez encore un service à notre gracieux roi Edouard.

— Lequel ?

— Celui d'aller rappeler au chevalier Hugue de Battefol que la trève qu'il nous a demandée est expirée, et que la ville nous appartient, à moins qu'il n'ait reçu du renfort du roi de France ou du duc de Normandie.

— C'est bien, messire, fit Gautier de Mauny.

Et il partit pour la ville de Mont-Ségur.

Le renfort attendu n'était pas arrivé.

Conséquemment, Hugue de Battefol, esclave de la parole qu'il avait donnée au comte Derby. comme il avait été esclave de celle donnée au comte de Lille, rendit à Gautier de Mauny la ville dont il était le capitaine, et devint sujet du roi d'Angleterre,

Pendant ce temps-là le siége de La Réole continuait.

Les Anglais, qui séjournèrent deux mois entiers devant cette ville, avaient fait charpenter deux tours colossales, et chacune de ces tours était placée sur quatre roues.

Ces tours étaient toutes couvertes de cuir bouilli du côté qui regardait la ville, et se trouvaient ainsi défendues du feu et des flèches.

A force d'hommes, les Anglais amenèrent ces deux tours jusqu'aux murs de la ville, car ils avaient préalablement fait combler les fossés de façon à conduire leurs tours plus à leur aise et plus près.

Chaque tour avait trois étages, et chaque étage cent archers qui, dès que leur citadelle mouvante fut en place, commencèrent à tirer sans obstacle, sans interruption et sans danger.

A peine s'il apparaissait de temps en temps sur les remparts quelque soldat. Encore fallait-il qu'il fût bien cuirassé pour pouvoir résister à cette grêle de flèches.

Entre ces tours étaient placés ces mêmes hommes qui, avec des pioches et des pieux, avaient percé une brèche dans les murailles de Mont-Ségur, et qui, là comme toujours, faisaient merveille; car, protégés par le tir incessant des archers, non-seulement ils travaillaient à leur aise, mais, comme Épaminondas, ils auraient pu dire qu'ils travaillaient à l'ombre.

Évidemment la ville allait être prise quand les bourgeois, épouvantés, acoururent à l'une des portes, demandant à parler soit au seigneur de Mauny soit à quelque autre seigneur de l'armée.

Mauny et Stanfort se rendirent dans la ville, dont ils trouvèrent les habitans prêts à capituler si on leur laissait la vie et les biens saufs.

Les deux seigneurs, après avoir entendu ces propositions, rejoignirent le comte Derby à qui ils les communiquèrent.

Mais il y avait un capitaine de la ville qui ne la voulait pas plus rendre que Hugue de Battefol ne voulait rendre Mont-Ségur. Ce capitaine se nommait Agnos-de-Baux.

Quand il sut quelle était l'intention des habitans de La

Réole, il ne voulut pas y souscrire; et, se renfermant dans la forteresse, il appela à lui tous ses compagnons, puis, pendant que ces pourparlers avaient lieu, Agnos-de-Baux faisait apporter et renfermer dans son château une grande quantité de vivres et de vins, après quoi il en fit fermer les portes en jurant qu'il ne se rendrait pas.

Gautier de Mauny et le sire de Stanfort revinrent dire au comte Derby que ceux de La Réole voulaient se rendre, sauf le capitaine qui s'était renfermé dans le château.

— Retournez donc auprès d'eux, dtt le comte, et voyez s'ils continuent à vouloir se rendre malgré le refus du sire de Baux.

Les deux chevaliers retournèrent à La Réole, et il leur fut de nouveau répondu que le capitaine était libre de faire ce qu'il voulait, comme les habitants étaient libres de se rendre si tel était leur plaisir; qu'en conséquence, ils persistaient, et que le comte n'avait plus qu'à venir recevoir leur soumission.

— Prenons toujours la ville, dit le comte Derby, ensuite nous prendrons le château.

Les Anglais se rendirent donc à La Réole et reçurent l'hommage des habitans, qui s'engagèrent sur leurs têtes à ne porter aucun secours à ceux de la forteresse qui, d'ailleurs, pouvait bien se défendre toute seule, car elle était de construction sarrasine et réputée imprenable.

Le comte, après avoir pris possession de la ville, cerna le château qu'il fit assaillir de pierres, mais inutilement, car les murs étaient solides et il était pourvu de bonnes gens et de grande artillerie.

Quand messire Gautier de Mauny et le comte virent qu'ils perdaient leur temps à attaquer ainsi, ils demandèrent à des mineurs s'il était possible de miner le château de La Réole. Sur la réponse affirmative de ceux-ci, on se mit à l'œuvre.

Cette façon d'attaquer devait évidemment prendre plusieurs jours. Gautier de Mauny s'approcha donc du comte, et lui dit :

— Messire, vous savez que j'ai un pieux devoir à remplir ici, et je vais, puisque je suis momentanément inutile, tâcher de découvrir enfin le tombeau de mon père.

—Allez, dit le comte et que Dieu vous aide ! messire.

Gautier de Mauny fit alors savoir par la ville qu'il donnerait cent écus de récompense à celui qui lui indiquerait le tombeau de son père.

Le soir, un homme fit demander à Gautier de Mauny s'il pouvait lui parler.

Gautier le fit entrer.

C'était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans environ.

— Messire, dit-il, en regardant avec attention Gautier, vous avez voulu connaître la tombe de votre père ?

— Oui.

— Et vous n'aviez aucun indice?

— Au contraire, le fils de son meurtrier m'avait indiqué le cimetière du couvent des Frères-Mineurs, en me disant que la tombe sur laquelle il y avait le mot : *Orate*, était celle de mon père. Mais j'ai cherché en vain, et n'ai point trouvé cette tombe.

— Elle existe cependant.

— Et vous allez me l'indiquer ?

— Oui.

— Merci, ami; vous savez quelle récompense j'ai promise?

— Oui, mais je n'en veux rien.

— Pourquoi?

— Parce que c'est un devoir que je remplis et non un marché que je fais.

— Quel intérêt avez vous donc à me rendre service?

— Il y a un an que mon frère est mort. Il avait été longtemps au service de Jean de Levis, et...

Le vieillard hésita.

— Continuez fit Gautier de Mauny.

— Et le soir où messire Jean de Levis attendit messire Lebocque de Mauny, il était accompagné de mon frère.

— De sorte que..... dit d'un ton ému messire Gautier.

— De sorte que mon frère embrassa trop chaudement la vengeance de son maître, et qu'avant de mourir, c'est-à-dire vingt-trois ans après cet événement, ce crime torturait encore sa conscience. Il mourut en me disant de prier pour lui, et je crois que la meilleure prière que je puisse faire à Dieu c'est de rendre au fils de la victime le cadavre de son père.

— C'est bien, murmura Gautier, mais comment ce mot latin qui devait me servir à reconnaître la tombe a-t-il été effacé?

—Parce que, messire, la vue de ce mot me faisait souffrir, et j'ai cru en l'effaçant du marbre sur lequel il était écrit, effacer en même temps le souvenir de ce crime. Mais le souvenir était gravé en lettres ineffaçables, et quoique je fusse innocent du meurtre, les remords de mon pauvre frère étaient si obstinés qu'on eût dit qu'ils n'avaient pas assez d'une conscience à tourmenter, et que lui mort j'en devais hériter. Voilà pourquoi, messire, je ne veux rien recevoir de vous, car j'espère que ce que je fais aujourd'hui apaisera un peu la colère du ciel.

— C'est bien, allons, mon ami, dit le comte en tendant la main au frère du meurtrier de son père, et que Dieu te pardonne comme je le fais.

Les deux hommes s'acheminèrent alors vers le cimetière des Frères-Mineurs, complétement désert à ce moment.

Gautier était pris d'un recueillement profond. Son compagnon marchait devant lui.

Après quelques détours, l'homme s'arrêta devant une

tombe dont la pierre était couverte d'herbes grimpantes.

— Cest ici, messire, dit-il. Vous avez à prier sans doute. Moi, je vais attendre à la porte du cimetière les ordres que vous avez peut-être encore à me donner.

Et il s'éloigna laissant Gautier de Mauuy seul.

Alors Gautier s'inclina, fit une longue prière, et revint auprès de celui qui l'avait guidé.

— Maintenant, lui dit-il, un dernier service.

— Parlez, messire.

— Amenez moi quatre fossoyeurs, car j'ai fait vœu de transporter le cadavre de mon père en un autre pays.

L'homme amena les quatre fossoyeurs, et deux jours après, messire Gautier de Mauny, après avoir mis les restes de son père dans un cerceuil de chêne, les envoyait à Valenciennes, dans le comté de Hainaut, où ils devaient être enterrés avec tous les honneurs dus à un vaillant capitaine père d'un brave chevalier.

Pendant ce temps-là, les mineurs avaient continué leur besogne tant et si bien, qu'ils arrivèrent sous le château, et qu'ils abattirent une basse tour des enceintes du donjon. Mais ils ne pouvaient rien contre la grande tour, car elle était bâtie sur une roche impossible à creuser.

Messire Agnos de Baux s'était bien aperçu que l'on minait sa forteresse, et la chose était assez grave pour lui donner à réfléchir.

Il réunit donc ses compagnons et leur fit part de cette découverte, leur demandant ce qu'il y avait à faire pour se maintenir dans le château.

Ceux-ci, tous braves, n'étaient cependant pas de ceux qui se laissent inutilement mourir qnand ils peuvent sortir d'embarras autrement.

Ils répondirent donc à leur capitaine :

— Messire, vous êtes notre maître, et nous vous devons obéir. Mais nous est avis que nous nous sommes bien conduits jusqu'à cette heure, et qu'il vaudrait peut-être

mieux, puisque c'est notre dernier moyen de salut, nous rendre honorablement au comte de Derby, à la condition qu'il nous laissât nos biens.

—C'est mon avis ainsi, répondit Agnos. Et mettant la tête à une des basses fenêtres, il fit un signe qu'il voulait parler à quelqu'un de l'armée ennemie, quel qu'il fût.

Un homme vint qui lui demanda ce qu'il voulait :

—Je veux parler au comte Derby, dit le sire de Baux.

Le comte était curieux de savoir ce que le capitaine voulait lui dire. Il monta aussitôt à cheval, et, accompagné de Gautier de Mauny et de messire Stanfort, il se rendit auprès du chevalier, qui lui fit aussitôt les propositions qu'il venait de résoudre avec ses compagnons.

— Messire Agnos, dit le comte, nous ne vous laisserons pas en aller ainsi. Nous savons bien que nous vous avons si durement assiégé que nous vous aurons quand nous voudrons, car votre forteresse ne repose que sur étais. Rendez-vous donc à notre discrétion, c'est seulement ainsi que nous vous recevrons.

— Certes, répondit le chevalier de Baux, si nous prenons ce parti, je vous connais assez généreux, messire, pour savoir que nous n'aurions rien à redouter de vous, et que vous nous traiteriez comme vous traiteraient dans le même cas le duc de Normandie ou le roi de France. Mais ce serait peut-être exposer quelques soudoyers que nous avons ici, que j'ai ramenés de Provence, de Savoie et du Dauphiné, et que vous ne traiteriez peut-être pas aussi bien que nous. Et sachez bien que si le plus petit d'entre nous ne devait pas être reçu à merci comme le plus grand, nous préférerions nous renfermer de nouveau et vendre chèrement notre vie. Veuillez donc y réfléchir, messire, et traitez-nous avec la loyauté dont les guerriers usent entre eux.

Les trois chevaliers se retirèrent alors pour consulter, et le résultat de leurs réflexions fut, comme toujours,

qu'on prendrait les assiégés aux conditions qu'ils demandaient.

Ajoutons bien vite que la crainte que la grosse tour ne résistât longtemps encore aux mineurs, ne fut pas d'un petit poids dans la générosité des assiégeans.

— Nous vous accordons ce que vous nous demandez, dit le comte au chevalier, mais à la condition toutefois que vous n'emporterez d'ici que vos armures.

— Ainsi soit fait, dit messire Agnos de Baux.

Et tous se préparèrent immédiatement à partir.

Mais ils s'aperçurent qu'il n'y avait que six chevaux dans la forteresse, et que ce nombre était loin d'être suffisant.

Ils firent donc demander aux Anglais de leur en vendre, et ceux-ci les leur vendirent un tel prix, qu'ils regagnèrent par ce commerce les rançons qu'ils avaient perdues par la générosité de leur chef.

Messire Agnos de Baux partit du château de La Réole, et les Anglais, après en avoir pris possession, se rendirent à Toulouse.

Le lendemain de leur départ, l'homme qui avait indiqué à Gautier de Mauny le tombeau de son père, reçut de celui-ci, non pas la somme qu'il avait promise, mais le triple de cette somme.

XII

Maintenant laissons le comte Derby continuer sa conquête que nous avons jusqu'ici suivie pas à pas, laissons-le prendre Mont-Férat, Villefranche et Angoulême, et voyons ce que faisait Édouard III pendant ce temps-là.

On se rappelle que Jacques d'Artevelle avait offert au roi d'Angleterre de faire son fils, le prince de Galles, seigneur de Flandre, et de faire de la Flandre un duché.

En conséquence, Édouard III réunit autour de lui barons et chevaliers, et leur fit part de la résolution qu'il avait prise de mener son fils à l'Écluse, pour y être investi du titre promis par d'Artevelle, les priant de l'accompagner, ce que chevaliers et barons s'empressèrent de faire.

Le roi avec toute sa troupe se rendit au port de Sandwich, et, le 8 juillet 1345, s'y embarqua.

Il arriva bientôt au havre de l'Écluse, où il resta et où venaient constamment le visiter ses amis de Flandre.

Mais de toutes ces visites, il résulta bientôt pour le roi d'Angleterre une chose certaine, c'est que son compère d'Artevelle ne jouissait plus d'une aussi grande faveur qu'autrefois, et qu'il s'était bien hardiment avancé en promettant de dépouiller le comte Louis, son seigneur naturel, en faveur du prince de Galles.

Cependant d'Artevelle venait souvent visiter Édouard III, et le rassurait autant qu'il le pouvait sur les suites de la négociation, ce qui n'empêcha pas un soir le roi de s'en ouvrir franchement avec son compère.

— Il me semble, maître, disait Édouard à d'Artevelle, tout en se promenant sur le pont de la *Catherine*, vaisseau si grand et si gros, qu'au dire de Froissard, c'était merveille à voir ; il me semble, maître, que notre engagement ne s'exécute pas aussi promptement que vous l'aviez promis. Et cependant vous êtes homme de conseil et d'expérience ; car je me souviens de votre première entrevue, et je me rappellerai toujours les sages avis que vous m'avez donnés. Aujourd'hui j'ai eu une entrevue avec les conseillers de vos bonnes villes de Flandre, et ils m'ont paru fort embarrassés de me donner une réponse définitive qu'ils m'ont cependant promise pour demain.

D'où vient cela, maître? A mesure que vous avez grandi en renommée, avez-vous donc perdu en puissance?

— Monseigneur, répondit d'Artevelle, que le roi n'avait jamais vu si soucieux, je me suis engagé à donner la Flandre à votre fils, votre fils l'aura. Mais vous comprenez qu'un tel royaume ne passe pas sans secousse d'une main dans une autre, et qu'il y a entre celui qui donne et celui qui reçoit bien des gens qui le tiraillent à eux. Je n'ai rien perdu de mon influence, je l'espère du moins, mais tout homme, quand il grandit, jette une ombre plus grande et cache d'autant plus de gens jaloux de lui. On sait mon dévoûment à Votre Seigneurie, et l'on craint que ce dévoûment ne m'entraîne un peu loin. Tout ce qu'il faut, c'est faire comprendre à ces bonnes gens qui vous êtes et le bien que je leur veux en les donnant à vous. Et, ajouta d'Artevelle, s'ils ne comprennent pas de bon gré, il faudra bien qu'ils comprennent de force.

— Vous vous fâcheriez, maître d'Artevelle, et pour moi! fit Édouard.

— Je ne pourrais, à vrai dire, me fâcher pour une plus noble cause, monseigneur; oh! vous ne me connaissez encore que comme homme de conseil, vous me connaîtrez peut-être un jour comme homme d'action, et alors celui que le roi d'Angleterre appelle en riant son compère deviendra peut-être sérieusement l'ami de son auguste allié.

— Je vois déjà, maître, que vous êtes un homme de précaution, et qu'il y a peu de souverains aussi bien gardés que vous.

— Et qui vous a dit cela, monseigneur?

— Un ambassadeur que vous avez envoyé autrefois au roi d'Angleterre, et qui est revenu à Gand avec Walter, l'ambassadeur du roi Édouard.

— Gérard Denis, fit d'Artevelle en pâlissant malgré lui.

— Lui même. Un chef de tisserands, je crois. Et qu'est

devenu cet homme? demanda le roi d'un air indifférent.

— Ce qu'il est devenu, monseigneur? rien encore! mais Dieu sait ce qu'il deviendra.

— Le commerce l'a-t-il enrichi?

— Malheureusement, monseigneur, il s'occupait d'autre chose que de commerce.

— Et de quoi donc?

— De politique.

— C'est de votre faute, maître. Pourquoi en avez-vous fait un ambassadeur? Il vous était attaché cependant.

—Comme le chien à sa chaîne, monseigneur, et parce-qu'il ne pouvait faire autrement; mais s'il doit m'arriver malheur un jour ce sera par cet homme.

— Mais, si je me rappelle bien la conversation que j'eus avec lui peu avant le voyage que nous fîmes ensemble, il me dit que vous étiez entouré d'hommes si dévoués que vous n'aviez qu'à faire un signe pour que vos ennemis disparussent. Il se trompait donc?

— Il ne se trompait pas pour les autres, mais, malheureusement, il se trompait pour lui. Aujourd'hui Gérard Denis a un parti, Gérard Denis est presque dangereux, et essayer de se débarasser de lui ce serait presque reconnaître sa force, et en tous cas ce serait s'exposer. Si nous trouvons maintenant de l'opposition à nos projets, c'est de cet homme qu'elle nous vient. Aussi...

D'Artevelle sembla hésiter s'il continuerait sa phrase.

— Aussi? reprit le roi comme pour inviter Jacques à compléter son idée.

— Aussi voulais-je vous engager, monseigneur, à ne le point recevoir dans le cas où il se présenterait ici. Il ne peut y venir que dans de mauvais desseins.

A peine Jacquemart avait-il achevé ce dernier mot, que Robert, celui-là même qui avait accompagné le roi lors de son premier voyage à Gand, s'approcha d'Édouard et lui dit :

— Monseigneur, un homme vient d'aborder qui demande à parler à Votre Seigneurie.

Pendant ce temps, d'Artevelle s'était éloigné et attendait au bout du pont qu'Édouard revînt à lui.

— Et que veut cet homme? demanda le roi.

— Il veut vous parler, monseigneur.

— S'est-il nommé?

— Non, monseigneur; mais je l'ai reconnu.

— Et c'est?

— Celui avec qui voyageait monseigneur quand j'eus l'honneur de l'accompagner à Gand.

— Gérard Denis! murmura Edouard, maître Jacques l'avait prévu. C'est bien. Robert, continua le roi en s'adressant au valet, fais entrer cet homme dans mon appartement et dis-lui de m'attendre.

Robert s'éloigna, et Édouard se rapprocha de d'Artevelle.

— Eh bien! maître, dit le roi, demain nous saurons à quoi nous en tenir, n'est-ce pas?

— Oui, monseigneur.

— Car vous comprenez que je ne puis rester toute ma vie dans ce port de l'Ecluse. J'ai un vœu à accomplir, et vous seul me retardez.

— Comptez sur moi, sire, fit d'Artevelle, qui, au ton dont le roi avait dit les dernières paroles, avait compris qu'il devait s'éloigner, comptez sur moi et défiez-vous des autres.

Jacquemart s'inclina, et, quittant le pont du vaisseau, il descendit dans sa barque qui le reconduisit à terre.

Le roi descendit dans l'entrepont, et trouva Gérard Denis qui l'attendait.

Le chef des tisserands n'était plus tout à fait le même qu'autrefois : son costume était aussi simple, mais son visage avait changé; une certaine fierté était le caractère dominant de sa physionomie, et Édouard comprit tout de suite, en le revoyant, qu'il employait à des commerces

plus graves que les achats de laines la finesse dont la nature l'avait doué et qui éclairait ses petits yeux, dont le regard était plus assuré et plus pénétrant qu'autrefois.

Cet homme avait sur le visage un air de fausse loyauté auquel un politique moins fin qu'Édouard se fût laissé prendre, mais qui ne pouvait tromper le royal compère de d'Artevelle. Il était facile de voir que Gérard Denis avait toutes les mauvaises passions de Jacquemart, mais qu'il n'avait pas tout l'esprit de son rival pour les déguiser. Il avait la ruse qui conçoit, mais il devait manquer de l'adresse qui exécute. Il était fin, mais il devait arriver un moment où la brutalité dominerait la finesse. Cela venait sans doute de ce qu'il n'était pas ambitieux par intérêt, mais par imitation. C'était un de ces hommes qui, en voyant s'élever un de leurs semblables, le prennent en haine et veulent s'élever non pas à côté de lui, mais à sa place. Ils n'ont l'idée de grandir que parce qu'ils voient grandir les autres, et au lieu d'appliquer leurs facultés au triomphe de leur ambition, ils l'appliquent à la destruction de l'homme qui les gêne, si bien que le jour où ils ont pris la place de leur rival, leur haine étant assouvie, ils ne savent plus que faire, et ne sont que les obscurs plagiaires de leurs prédécesseurs.

Gérard Denis était envieux. Nous avons vu au commencement de cette histoire qu'il détestait personnellement d'Artevelle. Si Jacquemart fût resté simple brasseur, Gérard fût resté un simple tisserand. Quand un homme du peuple s'élève tout à coup, comme d'Artevelle, il fait éclore aussitôt parmi ceux-là même qui devraient le soutenir, puisqu'il sort de leur classe, des haines mystérieuses et continues qui ébranlent sourdement la position qu'il s'est faite.

Gérard enviait la fortune de d'Artevelle comme un enfant envie le jouet d'un autre enfant, sans raison, et pour le briser quand à son tour il le possédera.

Du reste Gérard consentait volontiers à ne pas être ruthwaert, mais à la condition que d'Artevelle ne le serait plus.

Quoi qu'il en soit, pendant que Jacques était devenu quelqu'un, Gérard était devenu quelque chose, et tel qu'il était, il venait visiter le roi Édouard III.

Quand le roi se trouva en face de Gérard, celui-ci le regarda fixement et lui dit après s'être incliné :

— Maître Walter, je suis heureux de vous revoir, car j'ai gardé bon souvenir de notre voyage; aussi implorai-je de vous la faveur de parler le plus tôt possible à votre gracieux souverain.

—Suivez-moi donc, maître Gérard, fit le roi en souriant, car j'ai gardé un aussi bon souvenir que vous du voyage que j'ai eu le plaisir de faire avec vous.

Et ce disant, le roi fit entrer Gérard dans une chambre, dont il ferma lui-même la porte, après avoir fait asseoir son visiteur.

— Vous vouliez parler au roi d'Angleterre, maître, lui dit-il, eh bien! parlez, le roi d'Angleterre vous écoute.

XIV

Gérard se leva malgré lui.

— Ainsi, dit-il, Walter et le roi Edouard III...

— Ne faisaient qu'un, maître; ce qui ne doit pas vous empêcher de vous asseoir, car le roi se souvient aussi bien que Walter de son compagnon de voyage Gérard Denis.

» Eh bien! maître, continua le roi, la spéculation dont j'ai été le confident a-t-elle réussi?

— Oui, sire, et je dois même dire que je crois que votre gracieuse compagnie m'a porté bonheur, car tout ce que j'ai entrepris depuis m'a aussi bien réussi que cette contrebande...

— Ainsi, le commerce va bien ?

— Oui, monseigneur ; mais Votre Altesse doit penser que ce n'est pas une affaire de commerce qui m'amène ici.

— Mais, en tout cas, c'est une affaire ?

— Oui, monseigneur ; et si je viens, c'est dans l'intérêt de Votre Altesse, et pour lui rendre un service.

— Je suis heureux, maître Gérard, que, tout, depuis mon premier voyage, vous ait réussi à ce point, que vous puissiez aujourd'hui rendre un service au roi d'Angleterre.

Gérard comprit, à la réponse du roi, que celui-ci ne traiterait pas de puissance à puissance avec lui, comme avec d'Artevelle, et qui sait de combien cette différence que le roi faisait entre les deux hommes augmenta la haine de Gérard contre le ruthwaert.

— Quoi qu'il en soit, monseigneur, répliqua le tisserand, et si loin de vous que je sois, par cela même que je n'habite pas les mêmes sphères que vous, il est des choses que je vois et qui échappent à vos regards, cachées qu'elles sont par les intérêts de ceux qui ont l'honneur de vous approcher. C'est sur ces choses-là que je voulais vous éclairer, sire, et personne ne le pouvait faire mieux que moi ; voilà pourquoi je me suis permis de venir à vous, non plus en ambassadeur de d'Artevelle, mais comme mon propre ambassadeur.

— Parlez, maître Gérard, parlez.

— Puisque vous voulez bien vous rappeler, sire, le voyage que j'ai eu l'honneur de faire avec vous, peut-être vous rappelez-vous aussi ce qu'à cette époque même je vous dis de d'Artevelle : que sa puissance ne durerait

pas longtemps, et qu'il y avait à Gand des gens qui feraient, aussi bien et mieux que lui, avec Edouard d'Angleterre, tous les traités de politique et de commérce qui seraient à la convenance d'un aussi grand roi.

— C'est vrai, je m'en souviens.

— Je me rappelle même, monseigneur, continua Gérard, comme s'il eût voulu bien faire voir au roi qu'il n'avait oublié aucun des détails de la route qu'il avait faite en sa compagnie, je me rappelle même qu'au moment où je vous disais cela, vos yeux se fixèrent sur un faucon qui chassait un héron vaincu : vous prîtes l'oiseau chasseur au bec duquel vous passâtes une bague d'émeraudes d'un grand prix; vous gardâtes même le faucon, ce qui étonna fort celui qui venait le réclamer, et ce qui m'étonna beaucoup aussi.

— C'est vrai encore, murmura Edouard à qui ce souvenir rappelait Alix de Grafton et l'inquiétude où le laissait la disparition du comte de Salisbury, c'est vrai encore; continuez, maître.

Et le roi se leva et se promena à grands pas en passant de temps à autre la main sur son front.

— Eh bien ! sire, ajouta le tisserand en se levant à son tour, ces hommes que je vous prédisais alors existent réellement aujourd'hui, et la puissance du brasseur est si violemment ébranlée, que demain peut-être il sera forcé de fuir comme un criminel, si quelque bon coup d'arbalète ne l'arrête en chemin.

— Et sans doute à la tête de ces hommes se trouve maître Gérard Denis.

— Oui, sire.

— Et le nouveau chef vient, sinon imposer, du moins offrir ses conditions au roi d'Angleterre.

— Non, sire, il vient seulement avertir le roi Edouard que d'Artevelle a pris un engagement qu'il ne pourra tenir, et que ceux à la tête desquels se trouve Gérard Denis

ne veulent d'autre souverain que leur souverain légitime, à moins...

— A moins?...

— A moins que celui qui les commande ne veuille autre chose, ou ne trouve un moyen de tout concilier.

— Et ce moyen?

— Je l'ai, sire.

— Et puis-je le savoir?

—Certainement, sire, mais vous me permettrez de vous le taire jusqu'au moment où, au lieu d'être une probabilité, il pourra devenir une certitude.

— Ainsi, la conclusion de cette entrevue...

— Est, monseigneur, que, quoi qu'il arrive, la Flandre tiendra à grand honneur l'alliance de l'Angleterre, et que, si jamais elle dépend de moi, cette alliance est certaine.

— Si toutefois l'Angleterre l'accepte.

— Et quel intérêt l'Angleterre aurait-elle à la refuser?

— L'Angleterre n'a pas seulement des intérêts, maître Gérard, elle a des amitiés. Jacques d'Artevelle a été jusqu'ici l'allié fidèle et l'ami dévoué du roi Edouard III, et il se peut que, s'il arrive malheur au ruthwaert, le roi d'Angleterre embrasse sa cause et essaie de le venger comme il commence déjà à venger en France ceux que Philippe VI a fait mourir parce qu'ils étaient ses alliés. Cependant nous prendrons conseil des circonstances, maître Gérard. En attendant, je suis ici sur l'invitation de Jacques d'Artevelle, que je quitte à l'instant, et jusqu'à ce qu'il ait manqué à ses promesses, je ne manquerai pas aux miennes, et encore saurais-je, le cas échéant, faire la part des événemens dont il aura pu être la victime.

— Sire, vous attendez demain une députation des conseillers?

— Oui.

— Cette députation vous répétera ce que je viens de vous dire : que rien ne se peut faire sans l'assentiment de la communauté.

— Nous attendrons, maître. La patience est l'éternité des rois.

Il était clair qu'Edouard III accepterait le secours de Gérard Denis, dans le cas où ce secours lui deviendrait utile, mais il était trop bon politique pour s'engager à rien tant que le brasseur était encore le chef de la Flandre.

Le lendemain, les conseillers arrivèrent à bord de la *Catherine*. Depuis quelques instans d'Artevelle était auprès du roi.

— Cher sire, dit l'un des conseillers qui prit la parole au nom des autres, vous nous requérez d'une chose bien difficile, et dont plus tard le pays de Flandre pourrait nous demander compte. Certes, il n'y a pas aujourd'hui seigneur que nous voudrions autant avoir pour maître que votre fils, le prince de Galles ; mais cette chose que nous désirons, nous ne pouvons l'accomplir seuls, et il nous faut le consentement de toute la communauté de Flandre. Chacun se retirera donc dans sa ville, réunira les suffrages, et ce que la plus saine partie des Flamands voudra, nous le voudrons. Dans un mois nous serons ici, et nous vous répondons, sire, que notre retour vous causera grande joie.

— Qu'il en soit ainsi ! répliqua le roi. Un mois encore je vous attendrai.

La députation se retira, et Jacques d'Artevelle resta avec le roi. Jacques était de plus en plus soucieux.

— Eh bien ! que dites-vous de cela, compère, demanda Edouard à l'ancien brasseur ; et ne craignez-vous pas maintenant de m'avoir fait venir pour rien ?

— Ah ! ah ! sire, j'ignore ce que vous aurez à regretter pour vous, mais je sais qu'outre beaucoup d'autres rai-

sons encore, j'aimerais mieux, surtout maintenant, être dans les habits du roi d'Angleterre que dans les miens.

— Vous n'êtes pas ambitieux, maître, répondit en souriant Edouard III. Ce que l'on dit est-il donc vrai ?

— Et que dit-on, sire ?

— On dit que Jacques d'Artevelle n'est ni aussi aimé ni aussi influent, aujourd'hui, qu'il l'était autrefois.

— Et pourquoi? mon Dieu !

— On accuse maître d'Artevelle de déposséder peu à peu son seigneur légitime, le comte Louis ; ce qui ne serait peut-être rien, si maître Jacquemart n'avait mis la main sur certain trésor de Flandre, et ne l'avait employé sans en rendre compte, ce qui ferait croire qu'il n'a pas eu tout à fait la destination qu'il devait avoir. Il en résulte qu'à l'heure qu'il est on conspire peut-être contre Jacques d'Artevelle, comme si d'Artevelle était un souverain naturel.

— On conspire ? fit Jacques en pâlissant malgré lui.

— On le dit.

— Et qui dit cela, sire ?

— Le vent qui vient de Gand.

— Monseigneur, vous avez vu le tisserand Denis.

— Peut-être.

— Cet homme vous trahira, sire.

— Qui vous dit que je l'aie vu, maître, et même, l'ayant vu, qui vous dit que je me sois fié à lui ?

— Alors, sire, il faut que vous m'aidiez à déjouer ses complots, et à faire triompher le prince de Galles.

— Je ne suis venu que pour cela, et, à dire vrai, je crains bien de m'être dérangé inutilement.

— Non, sire ; vous réussirez si vous voulez me venir en aide.

— Que faut-il faire ?

— Il faudrait, sire, me donner quatre cents hommes

pour faciliter l'exécution de vos projets et faire main-basse sur nos ennemis, car nous en avons.

— Et augmenter d'autant la garde qui doit défendre Jacques d'Artevelle.

— Ah ! sire, qui conserve d'Artevelle conserve votre allié et défend vos prétentions.

— C'est juste. Eh bien ! je vous donnerai quatre cents hommes.

— Je les ferai entrer de nuit à Gand, et, au retour des conseillers, si les événemens sont contre nous, nous forcerons les événemens.

— Puissamment raisonné, maître, et c'est alors que l'homme de conseil fera place à l'homme d'action, fit le roi qui ne semblait pas avoir grande confiance dans le courage de son compère.

— Oui, sire.

— Eh bien ! dès ce soir, les quatre cents hommes seront à votre disposition.

— Et dès ce soir, sire, ils entreront à Gand.

— Quoi qu'il arrive, ajouta Edouard, je suis là pour vous protéger, maître, et, si l'on vous tue, je vous vengerai, je vous le promets.

Et, en disant cela, le roi tendait cordialement la main au ruthwaert.

Mais à ce mot que venait de prononcer Edouard, d'Artevelle avait pâli de nouveau, et sa main tremblait dans la main royale.

— Allons, je ne m'étais pas trompé, pensa Edouard, cet homme a peur.

— Il me vient une idée, dit le roi tout haut.

— Laquelle, sire ?

— C'est d'ajouter cent hommes encore aux quatre cents autres, car je crois que vous ne serez jamais trop bien gardé.

D'Artevelle ne put s'empêcher de baiser la main du roi.

— Ah ! mon pauvre fils, murmura Edouard en s'éloignant du brasseur, si vous êtes jamais seigneur de Flandre par le secours de maître Jacquemart, cela m'étonnera bien!

Le soir même, d'Artevelle aborda avec la troupe que lui avait promise Edouard, et pendant la nuit il la fit entrer à Gand.

Mais au moment où il franchissait la porte de la ville, un homme qui venait de le reconnaître s'éloignait dans l'ombre.

Cet homme était Gérard Denis, qui, sachant que d'Artevelle n'était pas revenu à terre avec les conseillers, s'était douté de quelque surprise et guettait depuis longtemps déjà le retour du brasseur.

XV

Les cinq cents hommes d'Edouard entrèrent dans la ville, et d'Artevelle, ramené par ce dernier, regagna son hôtel.

Cependant la ville se réveilla le lendemain avec une certaine agitation.

Dès le matin, grands et petits furent convoqués sur la place du Marché, et celui des conseillers qui la veille avait pris la parole à bord de la *Catherine*, et avait fait part à Edouard des moyens à employer pour la réussite de ses projets, harangua le peuple dans le même sens, et lui annonça que le roi d'Angleterre amenait avec lui le prince de Galles, auquel d'Artevelle avait promis la Flandre.

Alors ce fut une réprobation générale, et le peuple s'écria en masse qu'il ne déshériterait pas son seigneur naturel pour le fils d'Edouard III.

C'était ce que Gérard Denis était venu dire la veille au roi.

Aussi ne serons-nous pas étonnés de retrouver là le tisserand alimentant de son mieux la discorde naissante et haranguant le peuple à son tour.

— Résignez-vous tout de suite, mes amis, disait Gérard, car il faudrait vous résigner plus tard.

— Que voulez-vous dire ? s'écria-t-on.

— Je veux dire que d'Artevelle est le plus fort, et que cette fois, comme toujours, il vous imposera sa volonté.

— Non, non.

— Il a prévu le cas de rébellion, et ses précautions sont prises.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il a demandé au roi d'Angleterre un renfort de mille hommes, excellens archers, qui sont entrés cette nuit dans la ville, et qui appuieront par tous les moyens les prétentions du roi et de Jacquemart.

Comme on le voit, Gérard mentait de cinq cents hommes ; mais c'est bien peu de chose quand il s'agit de faire triompher ses opinions.

Une sorte de stupeur s'empara des assistans.

— Et ce n'est pas tout, continua Gérard, d'Artevelle n'a pas pris pour rien le trésor de la Flandre, et il l'a gardé comme un roi.

— Mort au traître ! cria-t-on de toutes parts !

Gérard voulut continuer sa harangue, mais sa voix fut bientôt couverte par les cris de toute la populace qui demandait la tête du brasseur.

—A son hôtel ! crièrent tous ces furieux, qui se ruèrent comme une marée vers l'hôtel de Jacquemart.

Quand d'Artevelle entendit ces rumeurs, sourdes d'a-

bord comme un ouragan lointain, puis précipitées et violentes comme le bruit du tonnerre qui se rapproche, il eut peur.

Puis il fit fermer et barricader les portes et les fenêtres.

Il était temps.

A peine les valets avaient-ils obéi à cet ordre de leur maître, que la populace environna l'hôtel.

Cependant la maison était bien gardée.

Cent quarante ou cent cinquante hommes l'occupaient et la défendaient vaillamment; mais ils ressemblaient à ces Gaulois qui croisaient leurs flèches avec la foudre, et quoique à chacun de leurs traits un ennemi tombât, le flot se resserrait et les vagues humaines semblaient s'augmenter encore.

D'Artevelle comprit qu'il n'y avait pas de résistance à opposer, et que si cette foule entrait dans son hôtel, il serait massacré sans pitié ni merci.

Alors il appela à son aide son habileté d'autrefois; mais en ce moment la peur le dominait, et, au lieu d'être adroit, il ne fut que lâche.

Il ouvrit donc une fenêtre et se montra au peuple.

Ce furent d'abord des cris de rage et de mort, devant lesquels le pauvre Jacquemart tremblait de tous ses membres; mais quelques voix se firent entendre disant :

— Il veut parler, écoutons-le; et peu à peu le silence se rétablit, tout prêt à s'interrompre par des menaces et des huées.

— Bonnes gens, que vous faut-il? demanda d'Artevelle. Qui vous agite ainsi? pourquoi m'en vouloir tant, comment puis-je vous avoir courroucés? Dites-le moi, et je m'en amenderai pleinement à votre volonté.

Un rire universel et des pierres accueillirent cette première partie du lamentable discours de d'Artevelle; mais

comme quelques secondes auparavant, le silence se rétablit de nouveau.

— Nous voulons avoir compte du trésor de Flandre, que vous avez volé, s'écria Gérard Denis.

Jacquemart reconnut la voix de son ancien ambassadeur, et il crut qu'en s'adressant à lui isolément il avait plus de chance d'obtenir quartier qu'en implorant cette foule irritée et inintelligente.

— Comment, mon bon Gérard, te voici parmi ceux qui me veulent mal ; toi qui me connais, dis leur donc que je n'ai rien fait pour les irriter.

— Tu as dilapidé le trésor.

— Oui, oui, jurèrent tous ces hommes.

— Mes amis, mes bons amis, cria d'Artevelle d'une voix étranglée par la peur, rentrez en vos maisons. et revenez demain au matin, d'aussi grand matin que vous voudrez, et je vous rendrai tous les comptes que vous tiendrez à avoir.

— Tout de suite, tout de suite, fut le cri général.

— Tu te sauveras d'ici à demain, dit une voix.

— Ou tu nous feras tuer par les mille hommes du roi Edouard.

— Le roi Edouard ne m'a pas donné mille hommes.

— Tu mens, cria Gérard.

— Il ne m'en a donné que cinq cents, dit Jacques avec des larmes dans les yeux.

— Il l'avoue, il l'avoue, hurlèrent les assaillans.

— Je les congédierai, dit Jacquemart.

Mais nul ne put l'entendre, car de nouveau le flot battait les portes de l'hôtel et les pierres brisaient les fenêtres.

Alors l'ex-brasseur tomba à genoux, et tout en sanglotant, il s'écria :

— Seigneurs, c'est vous qui m'avez fait ce que je suis. Vous me jurâtes jadis que contre tous les hommes vous me garderiez et me défendriez, et voilà qu'aujourd'hui

vous me voulez tuer sans raison. Vous le pouvez faire puisque je suis seul contre vous tous et n'ai point de défense, mais considérez un peu le bien que je vous ai fait et que je puis vous faire encore.

Peu à peu le silence s'était rétabli.

— Descendez, descendez, criait-on, car vous ne nous pouvez parler de si haut, et nous voulons vous entendre. Nous voulons savoir ce qu'est devenu le grand trésor de Flandre que vous avez gouverné trop longtemps sans en rendre compte. Descendez, descendez.

— Je descends, dit d'Artevelle, et il ferma la fenêtre.

Mais il paraît que les comptes qu'il avait à rendre étaient embrouillés, et qu'il aimait mieux ne pas se confier aux chances de la discussion, car il songea à se sauver par derrière et à se réfugier en une église attenant à son hôtel.

Mais ceux d'en bas, ne le voyant pas venir, se doutèrent de quelque couardise, et se portèrent en foule de l'autre côté de l'hôtel.

Ils virent en effet que Jacques voulait fuir, et comme cette fuite était pour eux la preuve de ce dont ils l'accusaient, ils se précipitèrent sur lui, et le frappèrent malgré ses cris et ses larmes.

Le malheureux ruthwaert roula à leurs pieds, et il respirait encore lorsque Gérard Denis s'approcha de lui.

En voyant venir celui qu'il avait longtemps regardé comme son ami, le brasseur réunit toutes ses forces, et lui dit :

— Gérard, mon bon Gérard, sauve-moi.

Alors le tisserand s'approchant du moribond, lui planta jusqu'au manche son couteau dans la gorge, et Jacques mourut sans avoir poussé un cri.

« Ainsi finit d'Artevelle, dit Froissard, qui en son temps fut un grand maître en Flandre. Povres gens l'amon-

tèrent premièrement, et méchans gens le tuèrent en la parfin. »

Edouard apprit aussitôt ce qui venait de se passer à Gand, et le soir même il fit voile pour l'Angleterre, fort irrité de ce qui venait d'avoir lieu, et jurant qu'il vengerait d'une façon exemplaire la mort de son compère d'Artevelle.

Lorsque Gérard Denis apprit le départ du roi et les menaces qu'il avait faites en partant, il demanda qu'une ambassade fût envoyée à Edouard, afin de détourner de la Flandre la colère d'un roi si puissant et qui s'était montré son allié sincère.

En conséquence, les conseillers qui étaient venus trouver Edouard au port de l'Ecluse partirent pour Londres.

Le roi était à Westminster lorsqu'on vint lui annoncer que les députés d'Ypres, de Bruges, de Courtray, d'Audenarde demandaient à être introduits auprès de lui.

Le roi, un peu revenu de sa première colère, les reçut.

Alors ils commencèrent à s'excuser de la mort de d'Artevelle, jurant que, comme ils étaient déjà partis pour recueillir les assentimens nécessaires à Edouard, ils n'avaient rien pu savoir ni empêcher de ce qui avait eu lieu, ajoutant qu'ils étaient désolés et courroucés de ce malheur, et qu'ils regrettaient sincèrement la mort du ruthwaert, qui les avait toujours sagement gouvernés.

— Cependant, sire, ajoutèrent les députés, la mort de d'Artevelle ne vous peut ôter la confiance et l'amour des Flamands, quoiqu'il vous faille maintenant renoncer à l'héritage de Flandre, dont ils ne peuvent frustrer le comte Louis, qui est encore à Tenremonde, et qui, bien que joyeux de la mort de Jacques qui avait fini par usurper son pouvoir, n'ose encore revenir, mais qui se rassurera bientôt et reviendra à Gand.

Comme Edouard ne répondait rien aux ambassadeurs

et paraissait irrité de plus en plus de la mort de son compère qui lui faisait perdre ses espérances sur la Flandre, un de ceux qui se trouvaient là, et qui n'avait encore rien dit, s'approcha de lui en disant :

— Il y a peut-être moyen de tout concilier, monseigneur.

— Et quel est ce moyen ?

Les autres députés se retirèrent dans le fond de la salle, comme s'ils avaient compris qu'ils n'avaient rien à ajouter à ce qu'allait dire leur compagnon.

— Vous vous souvenez, sire, de la visite que vous fit Gérard Denis à bord de la *Catherine?*

— Et je me souviens aussi que c'est ce même Gérard Denis qui a tué de sa propre main celui qu'aujourd'hui je veux venger.

— Sire, il y a des homicides agréables à Dieu quand ils sont utiles à toute une nation.

— Enfin, ce Gérard Denis...

— M'a remis un message pour vous, monseigneur, et qui achèvera peut-être de nous concilier votre grâce.

Et en disant cela, le Flamand remettait au roi une lettre que celui-ci déplia et qui contenait ces mots :

« Sire,

» Dieu en a décidé autrement que vous le pensiez des » destinées de notre pays. Aujourd'hui le prince de Gal- » les ne peut plus prétendre à l'héritage de la Flandre. »

— Mais cette lettre est inutile, interrompit Edouard, puisqu'elle ne fait que confirmer ce que l'on m'a dit tout à l'heure.

— Veuillez continuer, sire, se contenta de répondre l'envoyé du tisserand.

Le roi reprit donc :

« Mais, sire, vous avez de beaux enfans, fils et filles :

» votre fils aîné ne peut manquer d'être un grand prince,
» même sans l'héritage de Flandre, et vous avez une fille
» puînée, et nous avons un jeune damoisel que nous nour-
» rissons et gardons et qui est l'héritier de Flandre : si se
» pourrait bien encore faire un mariage entre eux, ainsi
» demeurerait toujours la comté de Flandre à l'un de vos
» enfans. »

— Allons, murmura Edouard en souriant, maître Gérard Denis a hérité de l'esprit de Jacques d'Artevelle.

— Que répondrai-je, sire ? demanda l'envoyé.

— Vous répondrez, messire, dit le roi, qu'Edouard III oubliera le mal et ne se souviendra que du bien.

« En effet, d'Artevelle fut oublié, dit Châteaubriand, comme tous ceux dont la renommée n'est fondée ni sur le génie, ni sur la vertu. »

XVI

Cependant la fortune semble oublier un peu Édouard. Il y a dans ses partisans et dans son armée défection et défaite.

En effet, Philippe fait offrir par le comte de Blois, à Jean de Hainaut, de lui donner autant de revenus qu'il en a en Angleterre, s'il veut s'allier à la France. Jean de Hainaut avait passé sa jeunesse en Angleterre et aimait Édouard. Il demanda donc à réfléchir. Du moment où, malgré son amitié pour le roi d'Angleterre, Jean réfléchissait, il y avait des chances pour qu'il acceptât les propositions de Philippe. En outre, le comte de Blois, son gendre, le fit presser par son ami le seigneur de Flagnoelles.

Or il arriva justement qu'à cette époque il y eut des difficultés en Angleterre pour les fiefs que Jean y avait,

ce qui acheva ses irrésolutions et le fit passer à Philippe, qui le récompensa dignement.

Aussitôt Philippe ordonna aux seigneurs, chevaliers et gens d'armes, de se trouver à jour dit à Orléans et Bourges, parce qu'il voulait envoyer le duc de Normandie, son fils aîné, pour repousser les Anglais, qui, conduits par le comte de Derby, envahissaient la Gascogne.

Le duc Eudes de Bourgogne et son fils, le comte d'Artois et de Boulogne, vinrent trouver le roi et offrir mille lances. Puis vinrent le duc de Bourbon et messire Jacques de Bourbon son frère, comte de Penthièvre, suivis de leurs gens d'armes. Vinrent ensuite le comte de Tancarville, le dauphin d'Auvergne, le comte de Forez, le comte de Dammartin, le comte de Vendôme, le sire de Coucy, le sire de Craon, le sire de Sully, l'évêque de Bauvais, Jean de Marigni, le sire de Piennes, le sire de Beaujeu, messire Jean de Châlons, le sire de Roye, et tant de barons et de chevaliers qui s'assemblèrent à Orléans ou allèrent camper devant Bourges et Toulouse vers la Noël 1345.

Le duc de Normandie, avec le sire de Montmorency et le sire de Saint-Venant, ses maréchaux, fit commencer l'attaque du château de Miremont que les Anglais avaient pris ; ce château était gardé par un capitaine anglais et un écuyer nommé Jean de Bristol ; l'attaque fut rude, la défense énergique, mais Louis d'Espagne était là avec les Génois, et force fut aux Anglais de se rendre. Les représailles commencèrent, un grand nombre de ceux qui se rendaient furent mis à mort.

On laissa dans le château des gens reposés pour le garder, puis on alla devant Villefranche.

Les Français assaillirent la ville dont le capitaine était absent et qui fut aussitôt prise; ils partirent alors pour Angoulême, laissant le château sans l'abattre, ce dont ils devaient se repentir bientôt. Angoulême était commandée par le capitaine Jean de Norwich.

Quand le comte Derby apprit les désastres des Anglais et la sottise que les vainqueurs avaient faite de laisser le château debout, il y envoya des gens d'armes, leur ordonnant de bien se défendre, et ajoutant qu'il irait les secourir si besoin était. Puis, il envoya à la forteresse d'Aiguillon, Gautier de Mauny, Jean de Lille et autres, leur recommandant de tenir vigoureusement.

Ils partirent bien quarante chevaliers et trois cents armures, emportant des vivres pour le siége, ce siége dût-il durer six mois.

C'est alors que le duc de Normandie comprit la faute qu'il avait faite en n'abattant pas le château de Villefranche.

Il s'en inquiétait d'autant plus qu'il ne pouvait arriver à prendre Angoulême. Il ordonna donc aux gens d'armes de se loger près de la ville.

Le sénéchal de Beaucaire offre au duc de faire prendre des vivres par le pays, ce que le duc accepte. Le sénéchal prend six cents hommes d'armes et s'en va jusqu'à Ancenis, ville nouvellement rendue aux Anglais. Arrivé là, le sénéchal, avec soixante hommes seulement, va pour prendre des troupeaux aux Anglais qui les poursuivent, et qui, en les poursuivant, tombent au milieu de l'armée des Français, embusqués pour les attendre. Cette ruse réussit à merveille, car les six cents hommes revinrent ramenant au duc de Normandie un grand nombre de prisonniers.

Pendant ce temps, Jean de Norwich voyant que le duc ne lèverait pas le siége d'Angoulême, fit demander une trève pour le jour de l'Annonciation. Elle fut accordée. Alors, dès le point du jour, le capitaine Jean de Norwich fit armer tous ses gens et les fit sortir de la ville, traverser le camp français, et se retirer à Aiguillon, où ils furent reçus avec joie.

Les gens d'Angoulême décident alors en conseil qu'ils

se rendront au duc de Normandie. Celui-ci les reçut à merci, il installa dans la ville un capitaine nommé Jean de Villiers, et cent soudoyers avec lui.

Le duc se rendit ensuite devant le château de Damassa, qui fut pris et dont toute la garnison fut tuée. Il y établit un écuyer de Beauce, nommé le Borgne de Milly. De là, il se rendit devant Tonneins, dont le siége dura longtemps.

Bref, les Anglais se rendirent par composition, leurs corps et leurs biens saufs ; les habitans demeurèrent en l'obéissance du duc de Normandie, qui, après avoir pris le port de Sainte-Marie, qui était gardé par des Anglais, y laissa des gens d'armes et alla vers Aiguillon.

Il mit cent mille gens d'armes devant Aiguillon.

Il y avait deux assauts par jour. Le siége dura six mois.

Le duc alors commanda de faire un pont pour traverser l'eau et arriver jusqu'à la forteresse. Trois cents charpentiers travaillaient jour et nuit. Quand le pont fut avancé, ceux d'Aiguillon le défirent.

On le recommença, mais les Français entourèrent si bien les ouvriers, que Gautier de Mauny et ses gens d'armes ne purent les empêcher d'achever.

Toutes les semaines on trouvait un moyen nouveau pour assaillir le château d'Aiguillon. Un jour, en revenant de chercher des troupeaux, Charles de Montmorency et Gautier de Mauny se rencontrèrent. L'occasion était belle pour deux braves chevaliers. Il y eut combat. Les Francs étaient bien cinq contre un, mais ceux d'Aiguillon apprirent cette rencontre et vinrent au secours des leurs; les Francs furent tués, faits prisonniers, et Montmorency se sauva, laissant ses troupeaux aux Anglais.

Ce siége est un des plus étranges dont l'histoire ait gardé les détails ; quand on songe aux travaux que fit faire le duc de Normandie, on est effrayé.

Cependant les choses ne pouvaient en rester là. Le duc offre cent écus à celui qui pourra gagner le premier pont de la porte du château. Ce qui devait arriver arriva ; les soldats français se précipitèrent en masse, les uns tombèrent à l'eau, et un grand nombre fut tué par ceux d'Aiguillon.

Le duc fit faire une espèce de pont couvert pour approcher de la forteresse, mais les Anglais avaient fait faire des martinets, espèces de machines pour lancer des pierres, et ils en jetèrent de si grosses, qu'ils démolirent la couverture et que le chemin fut précipité dans l'eau, laissant un grand nombre de Français tués.

Les chevaliers français se désolaient de la longueur de ce siége, et n'osaient parler de le quitter, ayant entendu dire au duc qu'il ne s'en irait que sur l'ordre de son père. Alors le comte de Guines, connétable de France, et le comte de Tancarville, prirent sur eux de se rendre en France, près de Philippe VI, et de lui dire à la fois les malheurs et le courage de son fils. Le roi en fut émerveillé, et dit que puisqu'on ne pouvait prendre ceux d'Aiguillon par force, il les fallait prendre par famine.

Cependant, Edouard ayant appris que ses gens étaient battus et mal menés au château d'Aiguillon, et que le comte Derby ne pouvait le secourir, prit le parti de lever une grosse armée et d'aller en Gascogne.

En ce moment, Godefroy de Harcourt, banni de France, arriva en Angleterre. Le roi et la reine le reçurent comme ils avaient reçu le comte d'Artois, lui donnant tout de suite, avec cette magnificence qui les distinguait, un allié fidèle et dévoué.

Le roi fit part alors à Godefroy de la résolution qu'il avait prise d'aller au secours du comte de Derby, en Gascogne, lui demandant s'il l'accompagnerait dans cette expédition.

— Sire, lui répondit Godefroy, je suis tout à votre ser-

vice, mais, si vous me le permettez, je vous donnerai un conseil.

— Dites, messire.

— Il me semble que jusqu'à présent le comte Derby n'a pas eu besoin de votre secours, et qu'il est assez brave chevalier pour s'en passer encore. Laissez-le continuer sa besogne là-bas, sire, et commencez la vôtre d'un autre côté. Le duc de Normandie est absent, profitez-en, monseigneur, pour attaquer son pays.

— Eh bien ! il sera fait comme vous le désirez, messire, répondit le roi, après avoir réfléchi quelque temps, et puisse Dieu entendre votre conseil et le faire venir à bien !

— Alors, monseigneur, nous partirons aussitôt, car j'ai hâte de vous voir réussir.

— Non, messire, nous ne partirons pas avant que j'aie fait un pèlerinage qui me reste à faire, car si Dieu voulait qu'il m'arrivât malheur pendant cette expédition, je croirais que cet oubli en est la cause. Puis, murmura le roi tout bas, il faut que sache ce qu'ils sont devenus l'un et l'autre.

Le lendemain, le roi ordonna qu'on fît venir au port de Hantonne un grand nombre de nefs et de vaisseaux.

Il fit appeler de tous côtés ses gens d'armes et chevaliers, et fixa le départ pour le jour de la Saint-Jean-Baptiste, c'est-à-dire vers le 25 juin 1346.

Puis, sans escorte, seul avec ses souvenirs et ses craintes, Edouard III partit pour le château de Wark.

Ce n'était déjà plus ce roi jeune et bouillant tel que nous l'avons vu au commencement de cette histoire. Quiconque l'eût rencontré n'eût pas reconnu en lui l'élégant chevalier des tournois.

La politique et la guerre avaient pâli son front et donné à ses yeux une sorte de fixité rêveuse. Puis, surtout en ce moment, Edouard, qui ne savait au-devant de quelles

impressions il allait, redoutait malgré lui un malheur caché derrière les horizons qu'il lui fallait encore dépasser.

Pas un jour ne s'était passé, depuis celui où il avait profité du sommeil d'Alix, sans qu'il songeât à cette femme, et son amour s'était encore augmenté par la possession.

Mais ce n'était plus un amour surpris qu'il lui fallait, ce n'était plus par un philtre qui n'avait jeté dans ses bras qu'une statue inanimée qu'il voulait à l'avenir posséder Alix, c'était par la réalité de sa passion, par la sincérité de sa parole, et il y avait des momens où Edouard eût donné son royaume d'Angleterre et ce beau royaume de France qu'il convoitait pour être aimé de la comtesse, ne fût-ce qu'un jour, et pour que la passion vivifiât un instant ce beau corps dont le sommeil lui avait dévoilé les richesses.

Edouard avait cru autrefois que ces désirs soudains qui montaient de son cœur à sa tête, quand la robe de la comtesse touchait sa main, s'éteindraient dans la possession de la femme, et il s'était servi du moyen que nous avons vu. Mais Dieu n'a pas mis dans le cœur de l'homme l'amour, cette flamme divine, pour qu'elle pût s'éteindre au premier souffle de la matière, et, nous le répétons, depuis qu'il avait possédé la comtesse, Edouard ne songeait plus qu'à la posséder encore. Seulement il avait compris qu'il la lui fallait tout entière, avec ses aveux et ses expansions, sans quoi il se consumerait peut-être à ce feu intérieur qui s'était augmenté du premier aliment qu'il avait reçu.

XVII

Maintenant il allait seul avec ses pensées loin de cette cour à laquelle il essayait de faire son cœur impénétrable.

La campagne était immense ; l'air pur caressait son visage, il oubliait qu'il était roi pour oublier qu'il n'était pas aimé.

Par momens, il lui semblait que là où il allait il était attendu, qu'il était un humble bachelier, sans autre bonheur que l'amour de sa maîtresse, et que, pendant l'absence d'un mari jaloux, une blanche main allait lui ouvrir la grille d'une tour, prison pour la châtelaine, paradis pour l'amant.

Il allait poursuivant sa course et son rêve.

Le gracieux visage d'Alix, empreint de ces terreurs qui, pour l'homme aimé, sont des confidences, lui apparaissait, et une nuit capable d'éclairer de son rayonnement toute la vie d'un homme, passait dans l'esprit du roi pleine de mystères et d'enchantemens.

Parfois encore Edouard se rappelait qui il était et qui il allait trouver. Le vague espoir de son pardon le saisissait alors.

— La femme est un étrange problème, se disait-il; autant elle met de forces à cacher son amour avant de s'être donnée, autant elle avoue facilement les secrets de son âme une fois que son corps s'est livré. Peut-être Alix m'aimait-elle, peut-être n'osait-elle se le dire à elle-même, et me le cachait-elle avec terreur ; mais maintenant qu'elle m'a appartenu, contre sa volonté, il est vrai,

peut-être mon souvenir préoccupe-t-il sa pensée, et peut-être vais-je trouver en arrivant l'aveu d'un amour partagé.

Et l'air qu'aspirait Edouard lui semblait imprégné de senteurs nouvelles et d'arômes inconnus.

Mais il y avait aussi des momens où une crainte secrète s'emparait du cœur du roi. L'âme de la femme a beau être un problème étrange, il est des femmes qui ne dévient pas d'elles-mêmes de la route que leur ange leur a montrée quand elles entraient dans la vie, et qui meurent le jour où une force impérieuse les écarte de leur chemin ; et malgré ses rêves, Edouard était forcé de se rappeler de temps en temps qu'Alix était une de ces femmes.

Les craintes du roi, qu'il chassait avec des espérances, se représentaient à lui si périodiquement qu'il en tressaillait.

Alors tout prenait un aspect nouveau aux yeux du voyageur solitaire.

La campagne, ainsi que son cœur, n'était plus qu'un immense désert, le château où il allait qu'une ruine, le nom qu'il murmurait qu'un nom de morte.

Le rêve faisait place à la crainte, la crainte se changeait en remords, et Edouard, sondant l'horizon du regard, semblait lui demander s'il fallait avancer ou retourner en arrière, et s'il ne valait pas mieux douter encore que d'affronter la réalité.

Cependant il avançait toujours.

Quand il arriva au château de Wark, le soleil était levé depuis deux heures, et le château, inondé de lumière, était loin d'avoir cet aspect sinistre que par instans Edouard croyait lui trouver.

Le soleil éclairait ardemment les vitraux, et la nature, parée d'un de ses plus beaux jours d'été, resplendissait à l'entour.

Malgré lui le roi conçut une grande joie de ce qu'il voyait.

Le cœur est si craintif qu'il a presque toujours besoin des pressentimens extérieurs, et l'âme, qui s'éclaire parfois de la sérénité du dehors, admet difficilement la possibilité d'un chagrin au sein d'une nature jeune, chaude et parfumée.

Edouard arriva à la porte du château, qui lui fut ouverte comme toujours.

Il demanda en tressaillant à voir la comtesse, et le valet s'éloigna après avoir fait monter le roi dans un des appartemens avoisinant celui d'Alix.

Quelques instans après, le valet reparut en disant :

— Monseigneur, la comtesse va se rendre ici dans quelques instans.

Le roi s'assit.

Rien n'était plus changé au dedans qu'au dehors.

Il y avait peut-être dix minutes que le roi attendait, lorsqu'Alix parut.

Elle était plus belle qu'elle n'avait jamais été, seulement elle était d'une pâleur de marbre.

Elle n'était pas vêtue de noir et portait au contraire un costume éclatant.

Edouard recula de deux pas en la voyant s'approcher, car elle avait plus l'air d'une apparition que d'une réalité.

— Vous dans ce château, sire! dit la comtesse avec un sourire auquel ses lèvres ne semblaient plus habituées, savez-vous que ce m'est un grand honneur que je m'attendais peu à avoir ?

— Madame, répondit le roi, je vais partir pour une de ces expéditions dont un roi peut ne pas revenir, et, avant de partir, je voulais vous voir une dernière fois.

— Une dernière fois, vous avez raison de parler ainsi,

monseigneur, dit Alix en levant les yeux au ciel, car qui sait lorsqu'on se quitte si jamais on se reverra !

Et la comtesse, portant la main à son front comme si elle eût ressenti une douleur, se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur un siége à côté de celui du roi.

— Pourquoi, fit celui-ci, me parlez-vous de ce ton amer. Dieu vous garde encore de longues années, madame ; vous êtes jeune, vous êtes belle, et votre vie n'est pas entourée des écueils qui avoisinent celle d'un roi.

— Vous croyez, monseigneur.

— Surtout lorsque, comme vous, Alix, on est aimée d'un homme jeune, noble et puissant.

—Le comte de Salisbury ne reviendra jamais ici, monseigneur.

— Je ne vous parle pas du comte, Alix, vous le savez bien.

— Et de qui parlez-vous donc, sire ?

— D'un homme qui vous aime.

— Au point d'affronter un remords, n'est-ce pas, monseigneur, c'est cela que vous voulez dire?

— Ecoutez, Alix, dit le roi en se rapprochant de la comtesse, et en prenant une de ses mains froides comme la glace, qu'Alix lui abandonna comme si sa pensée eût été ailleurs; écoutez, j'étais loin de vous, et je ne vivais plus que de corps; ma vie était restée ici. Oh! combien triste et vide est la gloire d'un roi, madame, quand il n'a pas pour la partager le cœur qu'il a choisi et qu'il aime. Alors elle est plus lourde que les plus lourds fardeaux, car elle est inutile. Oui, j'ai affronté un remords pour vous, Alix, mais un remords qui peut se changer en une éternité de bonheur si vous dites un mot. Dieu vous eût-il mise si belle à côté de moi, et eût-il versé dans mon cœur cet intarissable amour, s'il n'avait voulu nous réunir? Qu'ai-je fait à Dieu pour qu'il me re-

fuse cette joie sans laquelle ma vie n'est plus qu'une chose stérile ? Qu'avez-vous, Alix, vous pâlissez ?

— Je vous écoute, monseigneur. Il arrive un moment où l'on peut tout écouter.

— Dites-moi, Alix, que vous me pardonnerez ce dont vous m'accusiez tout à l'heure.

— Il arrive une heure, sire, où l'on pardonne tout.

— Que voulez-vous dire ? s'écria le roi effrayé de la pâleur de la comtesse et du ton dont elle avait dit ces dernières paroles.

— Je veux dire, monseigneur, qu'en effet Dieu avait le pouvoir de me faire heureuse, et qu'il ne l'a pas fait, voilà tout.

— Alix, il n'y a douleur si grande qui ne s'oublie un jour.

—Monseigneur, l'âme qui comprend les amours infinies admet les douleurs éternelles.

— Mais cependant, Alix, votre deuil a cessé.

— Qui vous le dit ?

— Ces vêtemens qui vous couvrent.

—Oh ! sire, que votre âme est peu savante en douleurs, puisque vous vous fiez au deuil des vêtemens, sans regarder même la pâleur du visage et sans chercher les plaies du cœur!

— Alors, pourquoi ces vêtemens ?

— Parce que, sire, je ne voulais pas attrister d'un deuil trop apparent le gracieux roi qui daigne me visiter, et que je ne voulais pas laisser de remords trop profonds dans l'esprit de celui qui a brisé ma vie pour un caprice.

— Alix !

— Vous parti, monseigneur, je reprendrai mes vêtemens de deuil, et pour l'éternité, je vous le jure.

— Et si le comte revient ? demanda le roi.

— Il ne reviendra pas, sire.

Et la comtesse se levant, s'approcha à moitié défaillante d'une table, et, remplissant d'eau une coupe d'or, elle la vida ardemment.

— Vous souffrez, madame, dit Edouard en se levant à son tour et presque épouvanté de l'agitation d'Alix.

— Non, monseigneur, fit-elle en se rasseyant, je suis prête à vous écouter encore.

Alors le roi se jeta aux genoux d'Alix; et prenant ses mains dans les siennes,

— Vous me pardonnerez, Alix, continua-t-il, en échange de ce que j'ai souffert; croyez-moi, il y a encore pour vous du bonheur en ce monde, et ce bonheur je veux que vous me le deviez. Vous quitterez ce château sombre, plein de souvenirs amers et de fantômes désolés, vous reviendrez à la cour plus belle, plus enviée que jamais. Si vous saviez, Alix, depuis la dernière visite que j'ai faite à ce château, dit le roi à voix basse, si vous saviez de quels rêves mes nuits sont peuplées. Rien ne peut faire que vous ne soyez à moi; et puisque j'ai commis presque un crime pour vous posséder, vous devez voir jusqu'où peut aller mon amour. Alix, soyez à moi encore, et tout ce qu'un roi peut donner, tout ce que l'âme souhaite en ce monde, vous l'aurez. Votre puissance sera sans bornes comme mon amour, votre fortune sans rivale comme votre beauté; ou bien, aimez-vous mieux, Alix, que j'abandonne tout? travaux passés, ambitions à venir; voulez-vous que le roi d'Angleterre ne soit plus qu'Edouard, et qu'Edouard se retire avec vous au fond de quelque château isolé, dans quelque pays désert, où il n'y aura que nous et Dieu : tout ce que vous voudrez, Alix, je suis prêt à le faire, ordonnez.

— C'est bien, sire, répondit Alix avec un sourire empreint d'une indulgence céleste, je vous pardonne, car vous m'aimez peut-être, et si vous aviez su que votre amour dût me tuer, peut-être n'auriez-vous pas fait ce

que vous avez fait. Vous m'offrez, continua Alix d'une voix affaiblie, des biens dont une autre serait heureuse et fière, mais qui sont bien petits à côté des biens éternels dont j'ai fait désormais toute mon ambition : au lieu de tout cela, promettez-moi de faire ce que je vais vous dire.

— Parlez, Alix.

— Peut-être un jour reverrez-vous le comte de Salisbury, monseigneur ; promettez-moi alors de lui dire que je suis morte parce qu'il ne m'avait pas pardonné une faute dont vous seul étiez coupable ; vous lui direz, monseigneur, que vous m'avez vue mourir et que je suis morte en le bénissant et en priant Dieu pour lui.

Alix épuisée ferma les yeux sous la douleur.

— Que signifie tout cela ? murmurait le roi. Vous mourir, vous, Alix, vous que j'aime ! Vous êtes en délire; au nom du ciel ! Alix, parlez-moi.

La comtesse fit un mouvement, et prenant la main du roi, elle lui dit :

— Monseigneur, donnez-moi votre bras pour aller à cette fenêtre ; je veux voir une dernière fois le sourire de Dieu sur la terre.

Le roi obéit machinalement, et Alix, froide et le corps agité de tressaillemens soudains, s'appuya sur une des fenêtres d'où la vue s'étendait sur un horizon sans bornes, plein de fleurs et de chaudes haleines.

— Qui m'eût dit, sire, le jour où je faisais un vœu en faveur de celui que j'aimais, que, peu de temps après ce vœu accompli, je mourrais abandonnée de mon époux et soutenue par le bras de celui qui me faisait mourir?

— Alix, vous m'épouvantez par ces paroles de mort. Dites-moi que vous voulez me torturer, mais ne dites plus que vous allez mourir.

— Dans une heure je serai morte, sire.

— Vous ?

— Oui.

— Du secours ! s'écria le roi.

— Oh ! c'est inutile; ne me quittez pas, sire; je serais morte avant que vous revinssiez, et j'ai encore quelque chose à vous dire.

Le roi tomba à genoux.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! disait-il, sauvez-la et pardonnez-moi !

— Quand vous êtes venu, continua Alix en relevant le roi, j'ai quitté mes habits de deuil et j'ai revêtu ces habits de fête. Je vous avais vu venir, car il y a bien des jours que je sonde de ma fenêtre la route qui conduit à ce château. Alors, comme des sentimens humains me dominaient encore, j'ai voulu donner à votre vie le remords éternel de ma mort. Je me suis empoisonnée, sire, et je me suis dit : « Je mourrai en le maudissant, et il souffrira ce que j'ai souffert. »

— Par le Dieu vivant ! Alix, dit Edouard, laissez-moi vous sauver, et je vous jure que jamais je ne prononcerai votre nom, que je m'enfermerai au fond d'un cloître s'il le faut ; mais ne mourez pas, ne mourez pas !

Et le roi éperdu couvrait de larmes les mains glacées de la comtesse.

— C'est inutile, répéta Alix, il le faut ; et d'ailleurs il n'est plus temps. Puis je ne vous maudirai pas, sire, car je vous l'ai déjà dit, je vous pardonne. La mort n'a d'aspect effrayant que pour ceux qui redoutent quelque chose au delà de la vie, mais moi, je ne redoute rien. Je meurs pour me purifier de la faute d'un autre, et ma vie passera de la terre à l'éternité sans effort et comme, au crépuscule, le jour se fond dans la nuit. Voyez, tout sourit autour de nous, et je vous jure que je n'ai jamais été aussi calme que je le suis en ce moment. Ne craignez donc rien, sire, j'en ai fini avec la haine. Mon âme, qui va remonter à Dieu, est déjà tellement dégagée des liens de la terre,

que je ne vois plus en vous l'homme qui me fait mourir, mais l'ami qui me soutient au moment où je meurs. Je vous plains, sire, car, moi morte, vous allez souffrir et vous imposer longtemps des remords dont je voudrais vous absoudre. Vous m'aimiez, monseigneur ; seulement votre amour vous aveuglait et vous a fait oublier qu'il y des amours qui tuent celles sur qui ils se reportent, comme un soleil très ardent tuerait nos fleurs du Nord. Vous avez brisé en un instant deux existences si heureuses qu'on dirait que Dieu les avait formées à regret, et qu'il était injuste à ses yeux de donner tant de bonheur à deux créatures lorsque tant d'autres souffraient. Vous vous êtes trompé, sire, voilà tout. Et cependant j'eusse dû vous aimer. Vous êtes jeune, noble et puissant, et il eût pu se faire que votre image se présentât à moi avant celle du comte. Pourquoi Dieu ne l'a-t-il pas fait ? Pour compléter ma vie par le martyre sans doute, et parce qu'il vous appelait à de plus hautes destinées.

Alix parlait d'une voix à la fois si douce et si émue, qu'Edouard, la tête renversée en arrière et la main sur ses yeux, pleurait abondamment.

— Soyez fort, monseigneur, reprit Alix après une pause. Voyez par quel beau jour Dieu me rappelle à lui. Je n'aurai même pas la douleur de voir ce beau soleil s'éteindre derrière la colline ; mes yeux seront fermés avant qu'il ne se couche, et j'habiterai la patrie sans ombre et sans nuits. Ainsi, monseigneur, vous allez partir pour de nouvelles conquêtes, vous allez ajouter un royaume au vôtre sans doute, et faire tuer quelques milliers d'hommes. L'histoire vous garde une grande place dans ses pages, monseigneur, et peut-être mon nom passera-t-il à la postérité éclairé du reflet de l'amour que vous aurez eu pour moi ; alors on s'étonnera que cette humble femme soit morte et ait résisté à l'amour de ce grand conquérant. Etrange chose que la vie, lorsqu'on la regarde

du point où je la vois maintenant! Dites-moi, sire, demanda Alix avec un regard plein de douceur, vous m'aimiez réellement?

— Vous me le demandez? répondit Edouard avec des sanglots.

— Et vous eussiez fait tout ce que vous promettiez tout à l'heure?

— Tout, je vous le jure.

— Quel triomphe pour moi dans l'avenir, dit la comtesse, et comment se fait-il que je ne vous aie pas aimé!

XVIII

— Je devrais faire appeler un prêtre puisque la mort approche, reprit la comtesse, mais j'aime mieux que vous seul entendiez ma confession, monseigneur. Un prêtre n'aurait rien à me dire de plus que ce que Dieu me dit en ce moment, et je n'aurais rien à lui dire que ce que vous pouvez entendre. Dieu a-t-il besoin pour croire à notre repentir que nous remettions ce repentir entre les mains d'un de ses ministres, ou la confession n'est-elle qu'une humilité préparatoire?

— Si vous saviez, Alix, répliqua le roi, quel mal votre calme me fait. J'aimerais mieux votre colère et votre malédiction. Quand je songe que c'est mon amour fatal qui interrompt votre existence heureuse, je me demande si je ne dois pas me briser la tête contre une muraille et me donner au moins la joie de ne pas vous voir mourir, en mourant avant vous.

— Non, sire, vivez; votre mort serait un crime, car trop d'existences et d'intérêts tiennent à votre vie pour que vous la détruisiez ainsi; moi, je ne tiens plus à rien sur

la terre. Que je vive ou que je meure, nul n'en souffrira, voilà pourquoi mes derniers momens sont si calmes. L'heure des restitutions est venue, monseigneur, et il faut que je vous rende quelque chose qui me vient de vous et que vous garderez à votre tour comme un souvenir de moi.

Alix s'approcha d'une table sur laquelle se trouvait une boîte d'or richement travaillée, qu'elle ouvrit et dont elle tira divers bijoux.

— Bijoux, parures, vains ornemens de ce monde, combien je vous méprise à cette heure, vous que j'aimais tant lorsque vous me faisiez belle pour celui que j'aimais!

Et Alix jeta au hasard sur la table les perles et les diamans de ses écrins, et continua de chercher dans la boîte un objet qu'elle trouva enfin, car montrant au roi une bague d'émeraude, elle lui dit :

— Vous souvient-il de cet anneau, sire ?

— Oui, répondit le roi devenu rêveur.

— Et de celui à qui vous l'avez remis?

Le roi fit un signe de tête affirmatif, car l'émotion que ce souvenir évoquait en lui l'empêchait de parler.

— Pauvre Guillaume! murmura la comtesse, il m'aimait aussi, et maintenant il dort dans la tombe. Sa dernière parole a été un conseil. Il avait pressenti que votre amour me porterait malheur, sire, et il m'avertissait de vous redouter. Jamais un homme ne conçut un amour plus pur que le sien; jamais un homme n'a souffert comme celui-là de l'idée qu'en mourant il retirait un un appui à celle qu'il avait protégée jusqu'alors. C'était au point que j'avais honte de mon bonheur quand il était auprès de moi. Trois hommes m'ont aimée, monseigneur, Guillaume, le comte et vous; j'ai déjà porté malheur à deux de ces hommes : Guillaume est mort, qui sait ce qu'est devenu le comte? Reprenez cette bague, sire, et

Dieu veuille qu'elle vous serve de talisman. Et maintenant, murmura Alix qui s'affaiblissait de plus en plus, je vais me retirer dans mon oratoire pour causer un peu du passé avec Dieu, puis j'attendrai sur mon lit que la mort vienne. Alors, sire, si l'aspect d'une mourante ne vous fait pas trop grande peur, vous pourrez entrer me voir une dernière fois.

A ces mots, la comtesse, chancelante, ouvrit la porte de son oratoire qu'elle referma sur elle.

Quant au roi, quand il fut seul, il tomba à genoux et pria Dieu longtemps.

Il venait à peine de se relever quand une des dames de la comtesse entra et lui dit que sa maîtresse l'attendait dans sa chambre.

Alix, vêtue de blanc, était étendue sur son lit d'où, la fenêtre ouverte, elle pouvait voir se dérouler l'autre côté du paysage qu'elle regardait avec le roi quelques instans auparavant.

— Adieu, sire, dit-elle, la mort vient et je souffre beaucoup.

En effet, le visage de la comtesse se contractait sous les premières convulsions de l'agonie.

Le roi ne trouvait plus ni larmes ni paroles.

Il tomba à genoux sur les marches du lit, et colla ses lèvres sur la main que la comtesse laissait tomber en dehors de la couche.

— Qui m'eût dit, murmura-t-elle, que je mourrais aussi jeune et loin de celui que j'aimais?

— Ah! ne me maudissez pas, madame, disait le roi, car quoique vous souffriez, je souffre encore plus que vous.

La respiration d'Alix devint plus précipitée, la vie qui se débattait fit un violent effort, après lequel, les yeux atones, le visage lugubrement pâle, la comtesse resta dans une immobilité qu'on eût prise pour la mort, si l'on n'eût

entendu un souffle haletant entr'ouvrir ses lèvres pâlies.

L'heure qui se passa alors fut une heure douloureuse.

Alix ne souffrait plus que du corps, et son âme, voltigeant encore sur sa bouche, semblait à chaque instant prête à prendre son vol vers les cieux.

Le roi, courbé sous la douleur et les souvenirs, était plus sombre et plus désolé que le patient devant lequel on apprête les instrumens de torture.

Enfin, Alix prononça une dernière fois le nom de son mari, pressa la main du roi, comme dans un dernier pardon, et mourut.

Alors son visage, au lieu de se contracter par la mort, perdit au contraire les dernières contractions de l'agonie, sa bouche était entr'ouverte comme un vase qui vient d'exhaler son dernier parfum, et la pâleur de ses joues, jointe au costume blanc qu'elle avait revêtu, lui donnait l'aspect d'une fiancée morte en allant à ses fiançailles.

Dieu avait exaucé sa prière sans doute, car une sérénité parfaite éclairait son visage. Alix restait tellement belle, qu'on eût dit que son âme n'était remontée vers Dieu que comme messagère, et que le corps l'attendait prêt à la recevoir de nouveau après l'accomplissement de quelque mystérieuse mission. Elle était tellement belle enfin, qu'Edouard ne pouvait se lassser de la regarder, et qu'il ne pouvait croire que cette bouche, qu'il avait vue sourire tant de fois, n'allait pas se rouvrir dans un sourire éternel.

Le soleil entrait à pleins rayons dans la chambre, éclairant le lit blanc et virginal de la morte. Des oiseaux chantaient au dehors, comme si l'âme d'Alix en s'exhalant avait éveillé le concert endormi de leurs voix.

Alors, le roi quitta cette chambre, descendit dans le jardin et cueillit des fleurs à pleines mains. Puis il remonta.

En entrant dans la chambre d'Alix, il croyait presque qu'elle allait lui parler. Mais rien n'était changé, et les feuilles des arbres continuaient de faire jouer leurs ombres fugitives sur le visage impassible de la belle trépassée.

Le roi s'agenouilla de nouveau, et jetant les fleurs qu'il venait de cueillir, il dit :

—Ange, reçois ces lis et ces roses, moins purs et moins blancs que ton âme ; âme en qui j'aurais voulu enfermer mon amour et abriter mon cœur, reçois l'offrande pieuse de mon désespoir éternel.

Puis Edouard, se penchant sur le lit d'Alix, déposa un dernier baiser sur son front, et, s'approchant d'un timbre, il frappa violemment.

Un valet parut.

— La comtesse Salisbury vient de mourir, dit-il, et il sortit de la chambre laissant dans la stupeur les gens du château.

Le roi ne voulut pas repartir sans assister aux funérailles de celle qu'il avait aimée. Il rentra dans l'appartement qu'il avait occupé tant de fois lorsque le comte habitait encore le château.

Le soleil, que ne devait plus voir Alix, disparut derrière l'horizon, et comme elle avait toujours demandé à reposer sur la colline qui dominait le château, un de ses anciens serviteurs alla querir des fossoyeurs.

Le soir, trois hommes entrèrent dans le château.

Le roi les entendit marcher, et quittant sa chambre, il vint jusqu'à la porte de celle où était morte la comtesse.

Alix avait été ensevelie, et son visage était caché par les voiles blancs qui la couvraient des pieds jusqu'à la tête.

Un des trois hommes entra seul et fit signe aux autres de s'éloigner.

Alors celui qui était resté dans la chambre de la morte,

et dont Edouard épiait tous les mouvemens, se dirigea vers le lit.

Quand il y fut arrivé, il leva le linceul qui couvrait Alix, et, s'agenouillant, il fit une prière après laquelle il déposa un baiser sur son front.

— Honte et malédiction sur celui qui t'a tuée! murmura cet homme, paix et pardon à ton âme, pauvre martyre!

A cette voix le roi tressaillit.

L'homme tournait le dos à la porte, et par conséquent au royal spectateur de cette scène.

Quand celui qui était entré comme fossoyeur dans le château eut recouvert le cadavre de la comtesse, il sortit de la chambre, et Edouard, toujours caché, murmura en voyant son visage:

— Le comte!

Le comte, non pas tel que l'avait connu le roi, mais sombre, les cheveux blanchis, les joues creusées, la barbe longue, et méconnaissable pour tous.

Le roi porta la main à ses yeux comme un homme qui se croit sous l'empire d'un rêve, et quand il regarda de nouveau, le spectre avait disparu.

Alors, les autres fossoyeurs rentrèrent dans la chambre d'Alix.

Le roi les y suivit.

— Où est votre camarade? leur demanda-t-il.

— Il est parti, répondit un des deux hommes.

— Et il ne reviendra pas?

— Non.

— Quel est cet homme? Est-ce un fossoyeur comme vous?

— Je ne pense pas.

— Alors, comment se fait-il qu'il vous accompagne?

— Depuis quelque temps il rôde dans la contrée, et aujourd'hui, quand il a su que la comtesse était morte, il

est venu chez moi et m'a demandé à m'aider dans l'ensevelissement. Pour cela, il m'a mis des pièces d'or dans la main, et je n'ai pas cru devoir lui refuser ce qu'il me demandait.

— C'est bien, fit le roi, et maintenant, où est-il ?

— Je l'ignore.

Le roi courut à la fnêtre, et aux rayons de la lune il vit une ombre qui sortait du château, et qui, après s'être arrêtée quelques instans à contempler l'édifice, disparaissait dans l'épaisseur de la nuit.

– C'est bien lui, dit Edouard.

Et tout pensif il rentra dans son appartement.

Au moment où il en franchissait la porte, il entendait les premiers coups de marteau de celui qui clouait la bière de la comtesse.

XIX

Le lendemain, dès l'aube, les funérailles commencèrent.

Rappelez-vous celles d'Ophélie dans *Hamlet*, et vous aurez le tableau de l'enterrement d'Alix.

Les restes de la pieuse jeune femme furent déposés dans le jardin du château, du côté qui regardait le soleil levant.

Puis la tombe, bénie par les prières, fut couverte de fleurs et de larmes.

Le roi assista à cette douloureuse cérémonie, et quand elle fut terminée, il repartit pour Londres.

Nous n'avons pas besoin de décrire ce qui se passait en lui.

Aussi, comme il avait besoin de faire diversion à sa douleur, son premier mot fut-il, en arrivant à Londres :

— Partons.

Edouard avait été exact au rendez-vous qu'il avait donné. Le jour de saint Jean-Baptiste, il se mit en route après avoir pris congé de la reine, pauvre femme qui, placée entre les amours et les conquêtes du roi, semble toujours oubliée du cœur de son mari.

Il la confia à la garde du comte de Kent, son cousin, et il établit comme gardiens de son royaume les seigneurs de Percy et de Neuville, conjointement avec l'archevêque de Cantorbéry, l'archevêque d'York, lesquels formaient vraisemblablement le conseil du prince Lyonel, auquel son père avait donné, à partir du 25 juin, la garde de tout son royaume.

»Cependant, de quelque importance que fût cette expédition, il resta dans le pays, dit Froissard, assez de bonnes gens pour le garder et le défendre si besoin en était.»

Le roi partit pour Hantonne comme il avait convenu, et il attendit qu'il eût le vent favorable pour se mettre en mer.

Ce dut être, du reste, chose merveilleuse à voir que le départ de cette flotte qui allait, comme une nuée de vautours, s'abattre sur les côtes de France.

En effet, à en croire Froissard, qui est accusé d'avoir porté les forces du roi au-dessus de ce qu'elles étaient, le roi emmenait avec lui six mille Irlandais, douze mille Gallois, quatre mille hommes d'armes et dix mille archers ; mais Nighton affirme, sans cependant pouvoir le fixer, que le nombre des hommes qui accompagnaient le roi était bien supérieur à celui que nous venons de dire : il compte douze cents grands bâtimens pour transporter l'armée d'Edouard, et six cents petits destinés à porter les approvisionnemens.

Le 2 juillet, le roi s'embarqua.

Le prince de Galles et messire Godefroy de Harcourt entrèrent dans le même vaisseau que lui.

Puis venaient les comtes de Herfort, de Norenton, d'Arundel, de Cornouailles, de Warwick, de Hortidonne, de Suffolk, d'Askesuffort.

Les barons étaient messire Jean de Mortemer, qui depuis fut le comte de Lamarche; messire Jean, messire Louis, messire Royers de Beauchamps; messire Regnault de Cobeden, messire de Montbray, le sire de Ros, le sire de Lussy, le sire de Felleton, le sire de Brasseton, le sire de Bulleton, le sire de la Ware, le sire de la Manne, le sire de Basset, le sire de Bercler, le sire de Wibbi et autres.

Joignez à ceux-là les bacheliers Jean Chandos, Guillaume Fitz-Warrine, Pierre et Jacques Daudlée, Rogers de Wettvale, Barthélemy de Bruis, Richard de Penbruge.

Il n'y avait d'étrangers que messire Oulphart de Ghistel et quelques chevaliers d'Allemagne dont les noms ne sont pas arrivés jusqu'à nous.

Le roi était toujours soucieux, et, la nuit, il se promenait les yeux fixés sur l'horizon qu'il laissait derrière lui, et qui, sombre comme sa douleur, ne le consolait en rien de sa pensée.

Alors Godefroy de Harcourt, qui ne savait ce qui préoccupait le roi et qui craignait que cette tristesse ne lui vînt des craintes que lui inspirait l'issue du conseil qu'il lui avait donné, s'approcha de lui en disant :

— Soyez sans inquiétude, sire; le pays de Normandie est l'un des plus beaux du monde, et je vous promets, sur ma tête, que vous y débarquerez librement. De ceux qui viendront à vous, vous n'aurez rien à craindre, car ce sont gens qui ne furent jamais armés, et quant à la fleur de la chevalerie normande, elle est à cette heure avec son duc devant Aiguillon. Vous trouverez là de gros-

ses villes et de bonnes métairies, où vos gens seront si bien, que, vingt ans après, ils s'en ressentiront encore.

— Je suis sûr que vous ne m'avez donné qu'un bon conseil, messire, reprit le roi; aussi n'est-ce pas l'avenir qui me rend soucieux, mais le passé. Puisse Dieu m'envoyer assez de gloire et de travaux pour effacer de mon souvenir un jour dont la date brûle ma pensée!

Et le roi retomba de nouveau dans des rêveries si profondes que, ni Godrefoy de Harcourt, ni le prince de Galles même ne tentèrent de l'en retirer.

Cependant, les côtes de Normandie commençaient à se détacher à l'horizon, et rappelèrent à Edouard qu'il avait une grande mission à accomplir, et que, répondant de la vie de ceux qu'il avait à sa suite, il devait jeter un voile entre lui et le passé, et ne plus s'occuper que du salut de ses compagnons et de la réussite de ses projets.

Alors, telle était la puissance de cet homme sur lui-même, qu'à partir de ce moment il redevient le roi que nous avons connu, et qu'il semble avoir rompu complétement avec la vie et les impressions de l'homme.

Comme l'aigle du Nord, il porte un blason à la place du cœur.

En effet, il ne veut pas confier à d'autres la direction de son vaisseau, et s'en fait l'amiral.

Il semble que Dieu le protége, car il aborde sans encombre le 12 juillet à la Hogue-Saint-Wast.

Le roi de France avait bien entendu dire qu'Edouard III levait une grande armée, et il avait été informé que le roi d'Angleterre s'était embarqué. Mais il ignorait complétement le but de cette expédition, et n'avait pas soupçonné un instant ce qui arrivait.

Aucunes mesures n'avaient été prises, de sorte que les habitans du Cotentin, épouvantés de ce qu'ils voyaient,

envoyèrent à Philippe V des messagers qui accoururent en toute hâte à Paris.

Aussitôt que Philippe eut appris que les Anglais avaient pris terre en Normandie, il fit mander son connétable le comte de Ghines, et le comte de Tancarville, nouvellement arrivés d'Aiguillon, et leur dit de se rendre au plus vite devant la ville de Caen et de la défendre contre les Anglais.

Ceux que le roi avait mandés acceptèrent avec joie leur mission, et ils chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent dans la ville de Caen, où ils furent reçus comme des sauveurs par les bourgeois et ceux qui s'y étaient réfugiés.

Ils firent armer tous ceux qui s'y trouvaient, et l'on attendit. Quand le roi débarqua à la Hogue, au moment où il allait mettre pied à terre, il glissa et tomba si rudement que le sang lui sortit du nez; alors, les chevaliers qui l'entouraient s'approchèrent de lui en disant :

— Cher sire, retirez-vous en votre vaisseau et ne venez pas à terre de tout le jour, car cette chute est un mauvais signe pour vous.

Mais le roi répondit aussitôt, en essuyant son visage et en souriant :

— Vous voyez bien au contraire que la terre m'attire.

Tout le monde se réjouit de cette réponse et de l'interprétation que le roi donnait à cet incident.

Alors, on ne s'occupa plus que de décharger les navires et d'amener à terre les chevaux et les équipemens.

Puis le roi, après avoir fait maréchaux Godefroy de Harcourt et le comte de Warwich, après avoir fait connétable le comte d'Arundel, ordonna au comte de Hostidonne de demeurer sur son navire avec cent hommes d'armes et quatre cents archers.

Après quoi on entra en délibération afin de savoir de quelle façon l'armée parcourrait le pays.

Il fut décidé que les deux nouveaux maréchaux et le connétable ordonneraient leurs gens en trois batailles, dont l'une suivrait le rivage de la mer à droite et l'autre à gauche, tandis que le roi et le prince son fils iraient par terre au milieu.

Toutes les nuits les corps de bataille des maréchaux devaient se retirer au logis du roi.

Ils partirent donc ainsi qu'il avait été ordonné; le comte de Hostidonne prenant en main tous les bâtimens, petits et grands, qu'il rencontrait et les emmenant avec lui; les archers et gens de pied pillant et brûlant tout ce qu'ils trouvaient sur leur passage.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent au port de Barfleur dont les habitans s'enfuirent à l'approche des Anglais, abandonnant une grande quantité d'or, d'argent et de joyaux.

L'armée avançait toujours, plutôt comme un incendie que comme une armée; c'est ainsi que Cherbourg, Monbourg et Valognes furent pillées et détruites, ainsi que bien d'autres villes qu'il serait trop long de nommer.

Pendant ce temps-là, une partie de l'armée s'était embarquée et ne redescendit à terre qu'en face de la ville de Carentan, qui se rendit après un siége d'une courte durée, et sur la promesse qui lui fut faite que ses habitans auraient la vie sauve.

Quand les Anglais eurent pris possession de Carentan, voyant qu'ils ne pouvaient laisser de garnison dans la ville, ils la brûlèrent, emmenant avec eux les habitans qui s'étaient rendus, et qui se joignirent sur les vaisseaux anglais à ceux de Harfleur, qui n'avaient pas eu le temps de se sauver et que les Anglais avaient emmenés de même.

Quand le roi d'Angleterre eut envoyé ses maréchaux, le comte de Warwick et messire Rogers de Cobehen,

comme nous l'avons vu tout à l'heure, il partit de la Hogue Saint-Wast, et nomma Godefroy de Harcourt chef de toute son armée ; et c'était avec raison, car Godefroy de Harcourt était mieux au courant que qui que ce fût des entrées et sorties de Normandie ; puis, comme Robert d'Artois, il avait à se venger de Philippe VI, et personne ne savait aussi bien que lui par où la France pouvait être le mieux attaquée.

Il partit donc comme maréchal de la route du roi, avec cinq cents armures de fer et deux cents archers.

C'est ainsi qu'il pilla et brûla sept lieues de terrain, ramenant au camp du roi des chevaux et de magnifiques troupeaux de bœufs, dont il s'emparait, mais ne pouvant lui apporter les richesses incalculables que les soldats prenaient et qu'ils gardaient pour eux.

Godefroy de Harcourt revenait donc tous les soirs, là où il savait que le roi devait loger, et lorsqu'il demeurait deux jours sans revenir, c'est que le pays était plus riche et le pillage plus long.

Cependant le roi se dirigeait vers Saint-Lô en Cotentin, mais avant d'y arriver, il se logea sur la rivière de la Vire, attendant ceux qui suivaient le rivage de la mer, et auxquels il voulait se réunir pour continuer sa marche.

XX

Nous voilà entrés maintenant dans cette série d'événemens et de défaites qui semblaient devoir épuiser la France et l'asservir définitivement à l'Angleterre.

Mais nous l'avons déjà dit dans un autre livre (1), à

(1) Le *Véloce*.

propos de la lutte incessante de ces deux puissances qui, depuis cinq siècles, combattent corps à corps, nous l'avons dit, et nous ne saurions trop le répéter : d'où vient ce flux qui depuis cinq cents ans apporte l'Angleterre chez nous, et la remporte toujours chez elle? Ne serait-ce pas que dans l'équilibre des mondes elle représenterait la force et nous la pensée? et que ce combat éternel, cette étreinte sans fin, ne serait rien autre chose que la lutte génésiaque de Jacob et de l'ange, qui luttèrent toute une nuit, front contre front, flanc contre flanc, genou contre genou, jusqu'à ce que vînt le jour?

Trois fois renversé, Jacob se releva trois fois, et, resté debout enfin, devint le père des douze tribus qui peuplèrent Israël et se répandirent sur le monde.

Autrefois, aux deux côtés de la Méditerranée, existaient deux peuples personnifiés par deux villes, qui se regardaient comme des deux côtés de l'Océan se regardent la France et l'Angleterre. Ces deux villes étaient Rome et Carthage; aux yeux du monde, à cette époque, elles ne représentaient que deux idées matérielles : l'une le commerce, l'autre l'agriculture, l'une la charrue, l'autre le vaisseau.

Après une lutte de deux siècles, après Trébie, Cannes et Trasimène, ces Crécy, ces Poitiers, ces Waterloo de Rome, Carthage fut anéantie à Zama, et la charrue passa sur la ville de Didon, et le sel fut semé dans les sillons qu'avait tracés la charrue. Et les malédictions infernales furent suspendues sur la tête de quiconque essaierait de réédifier ce qui venait d'être détruit.

Pourquoi fut-ce Carthage qui succomba et non point Rome? est-ce parce que Scipion fut plus grand qu'Annibal? Non, comme à Waterloo, le vainqueur disparut tout entier dans l'ombre du vaincu.

Non, c'est que la pensée était avec Rome, c'est qu'elle portait dans ses flancs féconds la parole du Christ, c'est-

à-dire la civilisation du monde. C'est qu'elle était comme phare aussi nécessaire aux siècles écoulés que l'est la France aux siècles futurs.

Voilà pourquoi la France s'est relevée des champs de batailles de Crécy, d'Azincourt, de Poitiers et de Waterloo.

Voilà pourquoi la France n'a pas été engoutie à Aboukir et à Trafalgar.

C'est que la France catholique c'est Rome, c'est que l'Angleterre protestante n'est que Carthage. L'Angleterre peut disparaître de la surface du monde, et la moitié du monde sur laquelle elle pèse battra des mains.

Que la lumière qui brille aux mains de la France, tantôt torche, tantôt flambeau, s'éteigne, et le monde tout entier poussera dans les ténèbres un grand cri d'agonie et de désespoir.

Maintenant, et en attendant les résultats de l'avenir, reprenons le récit des événemens passés.

Quand le roi de France apprit de quelle façon les Anglais pillaient et brûlaient son beau pays de Normandie, et comment Edouard était arrivé jusqu'en Cotentin, il jura que les Anglais ne s'en retourneraient pas sans avoir été combattus et sans avoir chèrement payé les ennuis qu'ils lui causaient.

Il écrivit donc sans délai à tous ceux qu'il pouvait appeler à son aide. C'est ainsi qu'il s'adressa au roi de Bohême qu'il aimait fort et dont il était fort aimé, et à messire Charles de Bohême son fils, qui s'appelait déjà roi d'Allemagne, et qui avait enchargé ses armoiries des armes de l'empire.

Le roi de France les priait aussi instamment qu'il ne pouvait faire de venir se joindre à lui pour marcher contre les Anglais qui dévastaient son pays.

Les deux premiers arrivèrent, eux et les gens d'armes qu'ils avaient rassemblés.

Ensuite arrivèrent au secours du roi le comte de Sau-

me, le comte de Flandre, le comte Guillaume de Namur et messire Jean de Hainaut, dont Louis de Blois avait épousé la fille.

Mais pendant qu'il faisait ces mandemens et que ceux qui voulaient le secourir levaient leur armée, Edouard continuait sa conquête dans tout le pays de Cotentin et de Normandie.

Or le roi Edouard chevauchait à petites journées, car le pays était si riche qu'il eût eu regret de laisser quelque chose derrière, si bien que tout en avançant peu il prenait beaucoup.

L'ébahissement et l'effroi de ceux du pays était chose curieuse à voir, car ils n'avaient jamais su jusqu'alors ce que voulaient dire les mots de guerre et de bataille, et ils n'avaient garde de se défendre, et se sauvaient abandonnant aux ennemis leurs granges toutes pleines.

C'est ainsi que Saint-Lô, qui avait huit ou neuf mille habitans, fut prise et pillée.

« Il n'est homme vivant, dit Froissard, qui pût croire ni penser le grand avoir qui là fut gagné par les Anglais et la grand'foison de draps qu'ils y trouvèrent. »

Malheureusement ils ne savaient à qui les vendre, si bien que toutes ces richesses étaient perdues pour les uns sans profiter aux autres.

Cependant Edouard approchait de la ville de Caen qui n'était pas disposée à se rendre comme les autres.

Outre qu'elle était gardée par un preux et hardi chevalier de Normandie, nommé messire Robert de Varigny, on se rappelle que le roi de France avait envoyé pour la défendre les comtes de Ghines et de Tancarville.

Caen était à cette époque une des grandes villes de France; riche de commerce et de marchandises, pleine de nobles dames et de belles églises.

Il y avait surtout deux grosses abbayes de l'ordre de

saint Benoît, l'une d'hommes, l'autre de femmes, et occupant chacune un des bouts de la ville.

Le château, avec sa garnison de trois mille Génois, était un des beaux et forts châteaux de Normandie.

Enfin, la ville était digne en tous points d'exciter la convoitise d'Edouard, qui avait dédaigné Coutances pour elle.

Le roi d'Angleterre se logea à deux petites lieues de Caen, ce que voyant le connétable de France et les autres seigneurs qui y étaient rassemblés, ils se réunirent après s'être préalablement armés, et tous les bourgeois de la ville, afin de savoir comment ils se maintiendraient.

Le résultat de la délibération fut que nul ne quittât la ville, et que seigneurs et bourgeois, nobles et manans, garderaient les portes, le pont et la rivière, qui était d'un côté l'unique rempart de la ville.

Mais ceux de la ville étaient impatiens de combattre; ils répondirent que non-seulement ils n'attendraient pas les ennemis, mais qu'encore ils iraient au-devant d'eux.

— La volonté de Dieu soit faite! s'écria le connétable, et je vous jure que vous ne combattrez point sans moi et sans mes gens.

Ils sortirent donc de la ville en assez bonne ordonnance et tous prêts à mettre leur vie en aventure.

C'est ici qu'il faut vraiment croire à la fatalité, et que Dieu semble retirer son regard de ceux qu'il avait exaltés un instant.

En effet, à peine tous ces bourgeois, qui étaient si résolus quelques instans auparavant, eurent-ils vu s'approcher lentement l'armée anglaise, que leur courage s'évanouit.

Ces bataillons plus pressés que les épis, et qui marchaient bannières et pennons développés, semblaient une de ces marées vivantes auxquelles rien ne peut résister.

Quand ceux de Caen virent ces archers impassibles s'approcher d'eux comme une muraille d'airain, ils furent si effrayés qu'ils s'enfuirent; et qu'eût-on mis derrière eux pour les retenir le double des ennemis, on ne l'eût pu faire.

Chacun rentra dans la ville, que le connétable le voulût ou non; mais comme ils voulaient tous entrer les premiers, il y en eut un grand nombre jetés à terre et tués à la porte de la ville.

Voyant cela, le connétable de France, le comte de Tancarville, et d'autres chevaliers encore, se mirent à l'abri à l'entrée du pont, car ils avaient compris tout de suite, en voyant fuir leurs gens, qu'il n'y avait plus rien à espérer. En effet, les Anglais étaient déjà entrés, et tuaient sans merci tous ceux qui se trouvaient sur leur passage.

Beaucoup se sauvèrent au château, où les recueillit messire Robert de Varigny, et bien leur en prit, car le château était riche et bien défendu.

Cependant il advint que le connétable de France et le comte de Tancarville voyaient de la porte où ils étaient cachés le massacre de leurs compagnons qu'ils ne pouvaient défendre. Les Anglais avançaient avec une telle rapidité que le connétable et le comte pressentirent qu'il allait leur en arriver autant.

— Je suis curieux de voir, disait le comte de Tancarville en riant, comment Dieu va s'y prendre pour nous tirer de là.

— Tout ce que je sais, répondit le connétable, c'est qu'ils n'auront pas marché de nous comme de toute cette canaille que nous avons vue se sauver tout à l'heure.

— En tout cas, répondit le comte, comme nous ne savons pas ce qui va arriver, donnons-nous la main, messire, et si l'un de nous deux en réchappe, qu'il puisse dire qu'il a vu mourir l'autre vaillamment.

Les deux hommes s'embrassèrent et attendirent. Quelques instans après, le comte de Tancarville considérait attentivement quelques chevaliers qui venaient de son côté, et, comme le soleil était ardent et l'empêchait de voir, il posa la main au-dessus de ses yeux, de manière à faire ombre et à distinguer plus sûrement.

— Que considérez-vous donc ainsi ? demanda le connétable en s'adressant au sire de Tancarville.

— Je regarde, reprit celui-ci, le moyen que Dieu emploie pour nous sauver, et que vous étiez si curieux de connaître tout à l'heure.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que, ou je me trompe fort, ou nous verrons d'autres batailles que celle-ci, car voici venir à nous une de mes anciennes connaissances qui ne sera pas plus fâchée de me rencontrer que je ne suis fâché de le voir en ce moment.

Pendant ce temps, la petite troupe dont nous avons parlé tout à l'heure s'était avancée de plus en plus, il était même facile de distinguer les visages de ceux qui la composaient.

Alors le comte abaissa sa main en disant au connétable :

— C'est bien lui !

— Qui, lui ? demanda le sire de Ghines.

— Vous voyez bien cet homme qui marche devant les six autres ?

— Oui, celui qui n'a qu'un œil ?

— Justement.

— Eh bien !

— C'est messire Thomas de Holland.

— Et qu'est-ce que ce messire Thomas de Holland ?

— Autrefois ce n'était qu'un compagnon, mais aujourd'hui c'est un ami.

Et comme celui que le comte de Tancarville venait de

désigner se trouvait à portée de sa voix, le comte lui cria :

— C'est bien vous, messire Thomas ?

— Oui, répondit le chevalier.

— C'est bien vous qui avez voyagé autrefois en Espagne et en Prusse ?

— Moi-même.

— Vous souvient-il d'un comte de Tancarville qui vous y vit et vous y accompagna ?

— C'était un brave chevalier, reprit messire Thomas, et dont j'ai gardé bonne mémoire. Qu'est-il devenu ?

— C'est lui qui vous parle, et qui en échange de la bonne compagnie que vous lui avez faite, et du bon souvenir que vous avez gardé de lui, veut vous faire faire aujourd'hui une bonne affaire.

— Parlez, messire, reprit Thomas de Holland. Mais je vous préviens que je désire plus vous être agréable que faire une affaire, si bonne qu'elle soit.

— Eh bien! messire, vous aurez la satisfaction des deux choses, car voici le comte de Ghines, qui, du jour où il sera votre prisonnier, vaudra bien cinquante mille moutons d'or, et qui va se rendre à vous ainsi que moi, mais à une condition, c'est que vous allez retourner en arrière et faire cesser l'horrible massacre qui s'y fait.

— L'heureuse aventure, s'écria messire Thomas, cent mille moutons d'or et le plaisir d'obliger deux braves chevaliers ne se trouvent pas tous les jours. Attendez-moi un instant, messeigneurs, car je veux que vous ne teniez votre parole que quand j'aurai tenu la mienne.

Et en disant cela, messire Thomas retournait dans les rues, et, annonçant la capture qu'il venait de faire, il apaisa le carnage. Quand il revint, les deux comtes et vingt-cinq chevaliers se rendirent à lui.

XX

Grâce à la capitulation que nous venons de raconter, le sire de Holland, avec plusieurs chevaliers d'Angleterre, entrèrent dans la ville et trouvèrent mainte belle bourgeoise et mainte dame de cloître à violer; mais cependant ils ne prirent pas possession de la ville sans qu'il leur en coutât quelque chose; en effet, les habitans, montés sur les toits des maisons, se défendaient toujours comme s'ils n'eussent pas reconnu la reddition faite pas les deux comtes.

Ils jetaient des pierres, des bancs et des meubles sur les ennemis, et en tuèrent plus de cinq cents, ce dont le roi d'Angleterre fut si courroucé, quand il l'apprit le soir, qu'il ordonna que le lendemain la ville fût brûlée et que les habitans fussent passés au fil de l'épée.

Mais messire Godefroy, qui semblait se souvenir de temps en temps qu'il était Français, dit au roi :

— Cher sire, veuillez calmer un peu votre colère, vous avez encore beaucoup de chemin à parcourir avant d'être à Calais où vous voulez aller. Il y a encore dans cette ville beaucoup d'habitans qui se défendront dans leurs maisons comme ils se sont défendus aujourd'hui, et vous perdrez beaucoup de gens avant d'en avoir eu raison. Conservez donc vos hommes qui vous seront si utiles dans un mois, car il est impossible que le roi de France, en voyant comme vous ravagez son pays, ne vienne pas vous combattre. Quant à moi, ajouta Godefroy, je me fais fort de vous faire seigneur et maître de cette ville, sans qu'il soit versé une goutte de sang.

— Messire Godefroy, ajouta Edouard qui comprit tout de suite la vérité de ce que lui disait le comte, vous êtes notre maréchal. Faites donc comme il vous plaira, car cette fois surtout je ne me veux mêler en rien de ce que vous ferez.

Alors messire Godefroy de Harcourt fit promener sa bannière de rue en rue, et commanda de par le roi que nul ne fût assez hardi pour mettre le feu, tuer homme ou violer femme.

Quand ceux de Caen entendirent cette défense, ils commencèrent à se tranquilliser et reçurent même quelques-uns des Anglais dans leurs maisons. Quelques-uns même ouvrirent leurs coffres et leurs écrins, abandonnant tout ce qu'ils avaient sur la promesse qu'ils auraient la vie sauve.

« Cependant, ajoute Froissard, notre guide éternel dans le dédale de cette époque, nonobstant ce et le ban du roi et du maréchal, il y eut dedans la ville de Caen moult (beaucoup) de vilains meurtres et pillemens, de roberies (vols), d'arsures (incendies) et de larcins faicts ; car il ne peut être que en un tel ost (armée) que le roi d'Angleterre menait, il n'y ait des vilains garçons et des malfaiteurs assez et gens de petite conscience. »

Les Anglais, maîtres de la ville, y séjournèrent trois jours pendant lesquels ils gagnèrent et reconquirent tant de richesses que ce serait merveille à dire.

Pendant ce temps ils dressèrent leur plan et ordonnèrent leur besogne, après avoir envoyé dans les bateaux à Austrehem, où se trouvaient leurs grands vaisseaux, les draps, joyaux, vaisselle d'or et d'argent, et toutes les choses enfin dont ils s'étaient emparés.

Puis, pour plus de sûreté, ils décidèrent que le navire qui renfermait le butin et les prisonniers serait envoyé en Angleterre. En conséquence, le comte de Hostidonne, au-

quel on donna deux cents hommes d'armes et quatre cents archers, fut nommé commandant du navire.

Parmi les prisonniers se trouvaient messire de Ghines et messire de Tancarville, que le roi avait achetés à messire Thomas de Holland, et qu'il lui avait payé vingt mille nobles à la rose.

Le vaisseau partit donc, emmenant plus de soixante chevaliers, plus de trois cents riches bourgeois, « et, continue le chroniqueur, grand'foison de saluts et d'amitiés de la part du roi à sa femme, la gentille reine d'Angleterre, madame Philippe. »

Pendant ce temps, le pape s'était mêlé des affaires des deux rois ; en effet, les légats du saint-père avaient entamé une négociation de paix, et, au nom de Philippe de Valois, ils avaient proposé à Edouard le duché d'Aquitaine, que celui-ci eût possédé comme l'avait possédé son père. Mais Edouard, obéissant à la destinée providentielle qui le poussait, rejeta toute proposition, et continua de s'avancer, portant partout le fer et le feu.

C'est ainsi qu'il arriva à Louviers, dont il s'empara aisément, car la ville n'était même pas fermée.

La ville pillée, ils entrèrent dans la comté d'Evreux, qu'ils brûlèrent toute à l'exception des forteresses, et le roi, continuant à suivre le conseil de Godefroy de Harcourt, n'assaillit ni ville fermée ni château fort afin de conserver ses gens et son artillerie.

En approchant de Rouen, le roi et toute son armée s'embarquèrent sur la Seine, mais ils se dirigèrent sur Vernon et non sur Rouen, qui regorgeait de gens d'armes, dont le capitaine était le sire de Harcourt, frère de messire Godefroy.

Après avoir brûlé Verneuil et tout le pays qui avoisinait Rouen, Edouard arriva à Pont-de-l'Arche où le roi de France vint le joindre et lui présenter la bataille. Mais le

roi d'Angleterre la refusa, en ajoutant qu'ayant un vœu à accomplir il ne l'accepterait que devant Paris.

Philippe rentre alors dans sa capitale, se loge en l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et attend.

Si nous insistons sur les détails de cette expédition, c'est qu'il nous semble qu'il y a pour le lecteur comme pour nous un intérêt réel à suivre l'envahissement de cette conquête étrange.

En effet, une invasion semblable serait si impossible aujourd'hui, qu'il nous faut l'unanimité des chroniqueurs pour croire à celle de 1346.

On dirait que le regard de Dieu s'est retiré de la France et qu'il abandonne tout à fait ce pays et son roi.

Quand on suit Philippe VI dans toute cette campagne, on est étonné de ces hésitations perpétuelles, qui vont se terminer à Crécy par cette brusque détermination qui va lui faire perdre la bataille. A peine si les Anglais trouvent sur leur passage une lutte d'un instant. Le plus souvent la trahison vient au-devant d'eux ; ils avancent comme si le Seigneur lui-même avait tracé la route, et comme s'ils étaient plutôt les instrumens de sa colère que de l'ambition de leur roi.

Ainsi Edouard, en quittant Pont-de-l'Arche, arrive à Mantes, traverse Meulan, brûle Mureaux et s'arrête devant Poissy, le septième jour du mois d'août de l'année 1346.

Mais, à Poissy, le pont était défait, et le roi de France poursuivait Edouard de l'autre côté du fleuve, si bien qu'en plusieurs endroits l'armée de l'un pouvait voir l'armée de l'autre.

Le roi d'Angleterre demeura six jours à Poissy et son fils à Saint-Germain-en-Laye. Pendant ce temps des soldats anglais brûlaient les villes environnantes jusqu'à Saint-Cloud, tellement que ceux de Paris pouvaient en voir les feux et les fumées.

Cependant Rueil fut épargnée, et le chroniqueur dit qu'elle le dut à un miracle de monseigneur saint Denis.

Mais ce qui était un grand déshonneur pour la France, et ce qui prouvait la trahison, c'est que le roi d'Angleterre et son fils habitaient justement les lieux dont les rois de France et Philippe VI avaient fait jusque là leurs résidences préférées.

Pas un noble de France ne tenta de chasser Edouard, qui pendant six jours habita les propres maisons, coucha dans le lit et but le vin de son royal adversaire.

Mais ce qu'il y avait de plus curieux encore, c'est que les nobles faisaient effondrer les bateaux et rompre les ponts partout où avait passé le roi d'Angleterre.

Cependant, Philippe avait quitté Saint-Germain-des-Prés, et, la veille de l'Assomption, il s'était rendu à Saint-Denis.

Quand il fut là, un homme s'approcha de lui, disant qu'il avait des nouvelles à lui donner de l'ennemi ; cet homme était un paysan des environs de Poissy.

— Sire, le roi Edouard d'Angleterre est devant la ville de Poissy, dit-il.

— Je le sais, répondit Philippe.

— Mais ce que vous ne savez peut-être pas, sire, répondit cet homme, c'est qu'il fait refaire à la hâte le pont qui a été détruit.

— Et qui vous a dit cela ? demanda le roi.

— Je l'ai vu, sire.

— Cet homme ment ou il est fou, s'écrièrent ceux qui approchaient de Philippe, à moins que ce ne soit un espion du roi Edouard.

— Je jure, s'écria le paysan en étendant la main, que ce que j'ai dit est vrai, et je demande à mourir si j'ai menti.

Alors fut prouvée cette parole de l'Évangile :

« Le pauvre a parlé, et on lui a dit : Qui es-tu? Et on s'est moqué de lui.

» Le riche a parlé à son tour, et chacun s'est tu par respect et nul n'a douté. »

Ce que venait de dire cet homme était vrai, et comme celui de l'Ecriture, il fut raillé par ceux qui l'avaient entendu.

Cependant, ce qu'était venu annoncer le paysan se confirma, et le roi envoya au pont de Poissy la commune d'Amiens, pour empêcher le travail des Anglais. Mais ce fut en vain. Le vendredi, le lendemain de l'Assomption, le roi d'Angleterre, après avoir mis le feu à l'hôtel du roi, à Poissy, traversa le pont qu'il avait fait reconstruire, armes découvertes et bannières déployées.

Il marcha ainsi jusqu'à Saint-Germain. Arrivé là, il campa sur une hauteur d'où l'on découvrait Paris, et, réunissant autour de lui les principaux chevaliers de son armée :

— Messieurs, leur dit-il alors en leur montrant les clochers de Saint-Denis, que le soleil éclairait en ce moment, et dont les arêtes blanches se découpaient en vigueur sur l'horizon; messieurs, j'ai fait autrefois le vœu de camper en vue des clochers de Saint-Denis ; vous pourrez dire à votre retour en Angleterre que le roi a accompli le vœu qu'il avait fait.

Tous renouvelèrent leur serment de fidélité à Edouard, et celui-ci, resté seul, laissa sa pensée se reporter sur ceux qui avaient fait des vœux en même temps que lui.

« Mon Dieu ! dit-il, avez-vous donc mal reçu tous ces vœux, que vous avez puni ceux qui les ont faits ? Pas un de ceux qui étaient à ma table ce jour-là n'est auprès de moi aujourd'hui. L'exil, la douleur ou la guerre les ont pris.

» Mon pauvre Guillaume de Montaigu a été tué par Douglas.

» Gautier de Mauny risque tous les jours sa vie pour moi, et qui sait s'il n'est pas déjà mort.

» Robert d'Artois a expiré dans mes bras.

» Jean de Hainaut m'a abandonné pour le roi de France.

» Salisbury a disparu, Alix est morte.

» Seule, la reine d'Angleterre a accompli heureusement son vœu, le seul qui m'ait fait tressaillir au milieu de tous les autres.

» Puissiez-vous la garder de tout malheur, ô mon Dieu! et jeter sur moi seul vos malédictions et vos colères!

» Puissiez-vous, au jour du jugement suprême, me pardonner tout le sang et toutes les larmes que j'aurai fait répandre pour l'accomplissement d'un vœu qui n'était que la vengeance d'un homme!»

XXII

Pendant ce temps-là, le roi Philippe VI commençait à s'inquiéter sérieusement du voisinage d'Edouard. Il quitta de nouveau Paris, où il était revenu sur la nouvelle de la retraite du roi d'Angleterre.

En conséquence, il fit dire à Jean de Bohême, au duc de Lorraine, à Jean de Hainaut, au comte de Flandre, au comte de Blois, à toute sa baronnie et chevalerie, de l'attendre à Saint-Denis, d'où il partirait avec eux, afin de poursuivre le roi d'Angleterre.

Alors, pour chevaucher plus librement, il fit abattre tous les appuis extérieurs des maisons, et les gens de Paris furent si effrayés du départ du roi, qu'ils vinrent au-devant de lui dans les rues, et se jetant à ses genoux, lui dirent :

— Ah ! cher sire et noble roi, qu'allez-vous faire ? voulez-vous abandonner notre ville de Paris ? Songez que les ennemis sont à deux lieues d'ici, et que, vous absent, s'ils viennent jusqu'en cette ville, nous n'aurons personne qui nous défende. Restez donc, sire, et nous aidez à garder votre bonne cité.

— Bonnes gens, répondit le roi, ne craignez rien, je vais jusqu'à Saint-Denis rejoindre mes gens d'armes, afin de marcher contre les Anglais. Quant à l'ennemi, soyez tranquilles, il ne viendra pas jusqu'à vous.

Pendant ce temps, le roi d'Angleterre, comme s'il n'eût eu en vue que l'accomplissement de son vœu, et une fois ce vœu accompli n'eût plus songé qu'à retourner en arrière, il cessa de marcher sur Paris, et laissant messire Godefroy de Harcourt former l'avant-garde de son armée avec cinq cents hommes et douze cents archers, il chevaucha d'autre part et s'achemina vers la Picardie.

Or, il arriva que messire Godefroy rencontra une grande quantité de bourgeois d'Amiens à pied et à cheval, qui se rendaient au mandement du roi Philippe ; ils étaient tous bien armés, et de plus commandés par quatre vaillans capitaines du pays d'Amiens.

Les Anglais les assaillirent, et la lutte fut longue, mais, comme toujours, les Anglais furent vainqueurs et restèrent maîtres du champ de bataille, où gisaient douze cents cadavres, tant Anglais que Français.

De son côté, le roi était entré dans le pays de Beauvoisis, et il était venu se loger à la belle et riche abbaye de Saint-Lucien, près de Beauvais.

Il y logea une nuit, et lorsque le lendemain il se remit en marche, à peine avait-il fait mille pas qu'il lui sembla qu'un grand incendie venait d'éclater derrière lui ; il se retourna et vit l'abbaye tout en flammes.

Alors il revint sur ses pas, et comme il avait défendu, sous peine du gibet, que nul ne violât églises ou abbayes,

il fit arrêter ceux de ses gens qui avaient mis le feu à celle de Saint-Lucien.

Puis, comme il avait hâte de donner un exemple de sa justice, comme il ne voulait pas que dans l'accomplissement de son vœu un seul sacrilége fût commis qui pût en détruire l'effet, il fit apporter des cordes, et fit mander un moine de l'abbaye incendiée.

— Mon père, lui dit-il, vingt-deux hommes vont mourir qui ont besoin de votre ministère ; ils vont mourir pour avoir violé l'asile des serviteurs de Dieu. C'est ainsi que mourront tous ceux que je trouverai offensant le Seigneur sur mon passage.

Le roi s'éloigna, laissant les coupables entre leur confesseur et leur bourreau.

Une heure après, l'abbaye entière était en flammes, et vingt-deux cadavres pendus aux arbres découpaient leurs silhouettes noires sur l'horizon enflammé.

L'armée du roi d'Angleterre prit silencieusement sa route, et le soir même le roi d'Angleterre s'en vint loger dans un bourg du Beauvoisis, du nom de Melly, après être passé à côté de la cité de Beauvais qu'il n'avait pas voulu assaillir, ne voulant pas fatiguer ses gens sans raison.

Mais ce n'était pas là l'affaire des maréchaux de l'armée d'Edouard. Ils ne purent résister au désir d'aller escarmoucher un peu avec ceux des faubourgs de Beauvais. Ils revinrent donc sur leurs pas et assaillirent les barrières de la ville. Mais la ville était bien gardée, et les assaillans furent forcés de se contenter de l'incendie, après quoi ils revinrent trouver le roi là où il était logé.

Toujours brûlant et pillant, l'armée reprit sa course, et après s'être arrêtée une nuit dans le village de Grandvilliers, elle s'empara du château d'Arjis qui n'était défendu par personne, et qui ne fut bientôt plus qu'un amas de cendres.

Il y avait dans les environs le château de Poix, qui devait être d'une bonne prise, car le seigneur de Poix était réputé pour un seigneur très riche.

Quand le roi arriva au château de Poix, les Anglais s'en étaient déjà emparés ; mais, contre leur habitude, ils ne l'avaient pas encore incendié. Au moment où il franchissait la porte du château, messire Jean Chandos et le duc de Basset, deux braves chevaliers de son armée, se présentèrent, amenant au roi deux belles jeunes filles tout en larmes.

—Sire, dit messire Jean Chandos, le château n'était occupé que par ces deux damoiselles que nous avons faites prisonnières, non pas pour exiger une rançon, mais pour sauvegarder leur honneur.

— C'est bien, messire, répondit le roi, vous avez agi comme deux nobles et courtois chevaliers.

Puis s'adressant à l'une des deux belles éplorées :

— Mon enfant, lui dit-il, qui êtes-vous, vous et votre compagne ?

— Monseigneur, dit la jeune fille d'une voix émue, ma compagne est ma sœur, et le sire de Poix est notre père.

— Et le sire de Poix n'est pas à son château ?

— Non, sire.

— Eh bien ! nous ne faisons pas la guerre aux femmes, et nous protégeons même ceux que les femmes aiment et protégent. Dites ce que vous désirez, et ce que vous désirez sera fait.

Alors elles tombèrent toutes deux aux genoux du roi, et lui demandèrent à aller rejoindre leur père qui était à Corbie.

En conséquence, le roi les fit escorter jusqu'à l'endroit où se trouvait leur père.

— Vous tenez, sans doute, dit Edouard à messire Jean Chandos et au sire de Basset, à remettre vos prisonnières

en lieu de sûreté. Accompagnez-les donc et veillez bien sur elles.

Quand les deux chevaliers revinrent à l'armée, le roi remarqua en souriant qu'ils étaient plus rêveurs et plus soucieux qu'il ne les avait vus jusqu'alors.

Pendant ce temps ceux de la ville de Poix, qui avaient eu connaissance de la générosité d'Edouard envers les deux filles de leur seigneur, espérèrent trouver la même générosité pour eux chez les maréchaux de l'armée anglaise.

Ils leur firent donc proposer une somme considérable s'ils voulaient ne rien prendre et ne rien brûler.

Cette somme devait être payée immédiatement après le départ du roi.

La proposition fut acceptée. Ordre fut donné, sous peine de mort, de respecter la ville et les châteaux, et le lendemain, lorsque le roi partit, quelques-uns des chevaliers restèrent pour recevoir l'argent qu'on leur devait délivrer.

Cependant l'heure fixée était écoulée depuis longtemps, et les chevaliers ne voyaient rien venir.

Ils s'acheminèrent alors vers le château de Poix pour réclamer la rançon promise, mais au lieu de rançon ils trouvèrent des gens bien armés qui, après leur avoir signifié qu'ils ne paieraient rien, se mirent à leur courir sus.

Les Anglais voyant qu'ils étaient joués, envoyèrent deux des leurs demander du secours à l'armée, et se préparèrent à combattre jusqu'à ce que ce secours leur arrivât.

Ceux de Poix étaient en nombre, mais les Anglais leur donnèrent tant de besogne, que lorsque messire Regnault de Cobehen et messire Thomas de Holland, qui conduisaient l'arrière-garde, arrivèrent à leur secours, ils combattaient encore et n'avaient pas perdu un homme.

— Trahis ! trahis ! criaient les Anglais, et, secondés par le renfort qui leur arrivait, ils brûlèrent la ville, tuèrent presque tous les habitans et jetèrent à bas les deux châteaux.

Puis ils rejoignirent le roi qui était venu à Airaines, et qui, voulant y loger un jour ou deux, avait défendu qu'on causât aucun dommage à la ville.

Le roi Edouard s'occupa immédiatement de trouver un passage sur la Somme, et à cet effet, il envoya le comte de Warwick et messire Godefroy de Harcourt avec mille hommes d'armes et deux mille archers « pour qu'ils s'en allassent, dit Froissard, tâtant et regardant le long de la rivière de Somme s'ils pourraient trouver passage où ils pourraient passer sauvement. »

Les deux maréchaux que nous venons de nommer se mirent en route et trouvèrent un pont, mais ce pont était si bien gardé, que malgré un grand assaut qu'ils eurent contre les Français, ils ne purent s'en emparer et n'eurent que le temps de se porter d'un autre côté.

Ils arrivèrent alors à Long en Ponthieu, où il y avait encore un pont ; mais il était si bien défendu qu'ils se mirent en quête d'un autre qu'ils trouvèrent à Pecquigny, mais qui était encore mieux gardé que les deux autres, si bien que les deux maréchaux vinrent trouver leur roi, en lui disant ce qui était, c'est-à-dire que Philippe VI avait fait pourvoir et garnir les passages sur la rivière de Somme, afin qu'Edouard et son armée ne pussent passer, et que lui, Philippe, pût les combattre à sa volonté ou les affamer s'il aimait mieux.

XXIII.

Pendant ce temps, Philippe VI avait cessé ses hésitations, et, désireux de combattre Édouard, s'était mis franchement à sa poursuite. Il avait donc quitté Saint-Denis, et, marchant à grandes journées, il était arrivé à Amiens pendant qu'Édouard était encore à Airaines.

Le soir même du jour où le comte de Warwick et Godefroy de Harcourt étaient venus apporter au roi la réponse que nous avons dite tout à l'heure, des hommes furent pris et reconnus pour être des espions du roi de France.

Un seul de ces hommes nia être espion du roi de France. Le hasard seul, disait-il, l'avait fait trouver avec les autres. Il assurait même que, loin de vouloir servir Philippe, il eût voulu servir Édouard d'Angleterre. C'était un mode de défense si connu, que personne n'y prit garde, et que tous furent d'avis qu'il fallait pendre le prisonnier, et celui-là avant tous les autres. Alors cet homme se tut, et le roi, après l'avoir attentivement examiné, se contenta de garder les prisonniers jusqu'à nouvel ordre; puis, avant que le camp français pût être informé de sa position, il donna l'ordre du départ, qui devait avoir lieu le lendemain matin même.

En effet, au soleil levant, le roi entendit la messe, les trompettes sonnèrent, et les Anglais partirent, emmenant les prisonniers les mains liées derrière le dos, et attachés par des cordes à la selle des chevaux.

Les Anglais arrivèrent ainsi près d'Abbeville, où il y avait un gué qu'Édouard ignorait encore, mais que connaissait Philippe, et qu'il avait confié à la garde de six mille hommes sous le commandement de messire Godemart du Fay.

Mais Godemart du Fay recruta sur son passage tous ceux qui voulurent l'accompagner, et sa troupe s'augmenta de six mille hommes encore.

Philippe, sûr alors qu'Édouard ne traverserait pas la Somme et ne pourrait lui échapper, quitta Amiens et marcha sur Airaines, où il croyait que son royal adversaire se trouvait encore. Mais, comme nous l'avons vu, les Anglais étaient partis dès le matin, et les Français, qui trouvèrent encore les tables mises, ne trouvèrent plus les convives, qui étaient déjà loin.

En effet, Édouard savait que le roi de France le suivait avec acharnement, mais, comme s'il eût voulu épuiser les forces de son ennemi par ces poursuites continuelles, il fuyait toujours devant lui, et ne voulait point livrer la bataille.

Il resta donc en la ville d'Oisemont à attendre que ses deux maréchaux, qu'il avait de nouveau envoyés à la recherche d'un passage, fussent revenus. Ils revinrent le soir : ils s'étaient battus vaillamment, mais ils n'avaient rien trouvé.

Alors le roi fit appeler les prisonniers et leur dit :

— Y a-t-il parmi vous un homme qui connaisse le passage qui doit être près d'Abbeville, et par où nous et notre armée nous puissions passer sans danger? S'il en est un de vous qui le sache, qu'il le dise, et il sera libre.

Tous ces hommes gardèrent le silence.

— Sire, dit alors Godefroy de Harcourt en se penchant à l'oreille du roi, je connais les Français, et aucun de ces hommes, pour avoir seul la vie sauve, ne vous dira ce que vous leur demandez. Promettez-leur à tous la liberté, et peut-être l'un d'eux consentira-t-il, pour sauver ses camarades, à vous indiquer ce passage.

— C'est bien, dit Édouard. Et se retournant vers les prisonniers : Ce n'est plus la liberté d'un seul, dit-il, c'est la

liberté de tous que je promets; plus, cent écus nobles si l'un de vous m'indique ce passage.

Alors un de ces hommes s'approcha du roi et lui dit :

— Sire, aucun de mes compagnons, qui sont tous Français, ne voudrait trahir son pays; mais moi, dit-il, j'étais sujet d'Olivier de Clisson, qui est mort pour vous avoir reconnu pour son vrai roi; c'est donc à moi de me dévouer pour les autres, car le roi de France n'est pas mon roi.

— Et cependant, fit Édouard, vous espionniez notre armée pour le compte du roi de France lorsque vous avez été arrêté.

— Sire, lorsque j'ai été arrêté, j'ai déjà dit que je n'étais pas un espion; aujourd'hui je le répète. J'ai dit en outre que j'eusse voulu vous servir. Aujourd'hui, j'en ai l'occasion, et je le prouve. Donnez-moi de nouveau votre parole royale que tous ces hommes seront libres, et je vous montrerai moi-même le passage que vous voulez connaître.

— Je me fie à votre parole, dit alors Édouard, convaincu par le ton sincère de cet homme, et vos compagnons sont libres dès à présent.

En même temps Edouard ordonnait qu'on déliât les cordes des prisonniers, et qu'on les laissât sortir du camp.

— Sire, dit alors Gabin-Agace, car l'histoire a conservé le nom de cet homme, nul ne connaît mieux que moi le passage de la Blanche-Tache, car je l'ai cette année même passé plus de vingt fois. Je m'engage donc, sire, sur ma tête, à vous faire passer la Somme à un endroit où vos hommes de pied n'auront de l'eau que jusqu'aux genoux, et que vos cavaliers passeront sans mouiller leurs éperons; car lorsque le flux de la mer arrive, il fait regorger la rivière, et nul ne pourrait passer; mais lorsqu'il se retire, ce qui arrive deux fois par nuit, on peut passer comme je viens de vous le dire. A l'endroit où se trouve ce gué, il y a du gravier blanc : c'est de là que lui vient le nom de Blanche-Tache.

— Et il n'y a pas d'autre passage? demanda Édouard.

— Il y a encore le pont d'Abbeville, mais il est défendu de façon que vous perdriez beaucoup de vos hommes à .e vouloir franchir, et cela peut-être sans résultat.

— Mais la Blanche-Tache n'est-elle pas défendue?

— Elle l'est, sire, répondit Gabin-Agace, mais il n'y a aucun danger pour vous ni pour votre armée.

— Pourquoi?

— Parce que c'est messire Godemart du Fay qui l'occupe, et que messire Godemart du Fay n'est pas entêté en matière de lutte.

— Ainsi il se rendra?

— Il n'en viendra probablement même pas là, sire : il s'en ira tout simplement quand il vous verra arriver.

— Tout va bien, alors, fit Edouard, et si nous réussissons, comme vous nous le promettez, comptez sur ma générosité, compagnon.

— Je réponds de tout, sire, répliqua Gabin en s'inclinant, pourvu que vous soyez au gué demain quand le soleil se lèvera.

— Nous y serons.

Et le roi fit ordonner ausitôt que chacun se préparât à partir.

A minuit, les trompettes annoncèrent le départ.

Les soldats s'appareillèrent, on chargea les chars, et l'on partit.

Quand les Anglais arrivèrent au gué, il y avait encore le flux de la mer, et il fallut attendre qu'il se fût retiré.

Alors, messire Godemart du Fay, qui, comme nous l'avons dit, avait rassemblé douze mille hommes environ, se présenta et fit ranger son armée de façon à empêcher le passage de l'armée anglaise.

Alors, contre la prédiction de Gabin-Agace, un combat étrange s'engagea entre les deux armées, c'est-à-dire qu'elles combattirent dans l'eau, et que de temps en temps le cou-

rant emportait un cadavre qui rougissait de son sang l'eau transparente et éclairée des premiers rayons du soleil.

C'était un spectacle curieux à voir que ces hommes quittant le rivage et se précipitant dans l'eau pour se combattre, tandis qu'impassibles comme des dieux marins, les archers anglais tiraient aussi rapidement et sûrement que s'ils eussent été en une plaine unie.

Pendant ce temps, les Anglais passaient, protégés par ce mur vivant et impénétrable.

Cependant, il n'y avait pas de temps à perdre.

Les Français venaient à grand train, et il fallait les éviter.

Les Anglais firent un dernier effort, et les Français disparurent les uns d'un côté et les autres d'un autre, par les chemins qui menaient à Abbeville et à Saint-Riquier.

Les Anglais n'avaient pas tous quitté le rivage quand quelques écuyers des seigneurs de France, qui voulaient prendre leur revanche d'un échec qu'ils avaient subi quelques jours auparavant, arrivèrent. Ils rallumèrent la lutte prête à s'éteindre, espérant donner par ce moyen le temps au roi de France d'arriver.

Mais Gabin-Agace, qui n'avait pas quitté le roi, lui dit :

— Sire, allez au secours de vos hommes ou abandonnez-les, car le flux va revenir, et, outre qu'il sera trop tard pour passer la Somme, le roi de France, qui vient sur vous, vous aura rejoint.

C'était contre les hommes du roi de Bohême et de Jean de Hainaut que les Anglais escarmouchaient ainsi.

Édouard arriva au secours des siens, et les ennemis s'enfuirent comme des gazelles épouvantées, laissant plusieurs cadavres sur le rivage.

Les derniers Anglais passèrent.

Il était temps.

A peine le dernier avait-il touché l'autre rive que Philippe VI apparaissait là où le combat venait d'avoir lieu.

Il s'apprêtait à passer et à poursuivre les Anglais, quand les maréchaux lui dirent :

— Sire, regardez !

En effet, la mer s'emparait du fleuve, et le flux arrivait si rapide et si vaste que le bruit de ses flots éteignait les clameurs des milliers de soldats qui couvraient le rivage.

— Trop tard ! murmura Philippe ; trop tard ! Ce n'est donc pas à des hommes, mais à des démons que nous avons affaire !

Pendant ce temps, les Anglais prenaient du champ, et Édouard demandait à Gabin-Agace ce qu'il devait lui donner en échange du service qu'il lui avait rendu.

— Sire, donnez-moi un cheval, répondait cet homme, afin que je m'éloigne au plus vite, car je ne crois pas qu'il fasse bon pour moi maintenant en ce pays.

Édouard donna au paysan ce qu'il demandait, en y joignant en outre les cent nobles d'or qu'il lui avait promis ; puis il se remit en route, traversa la ville de Noailles sans lui faire aucun dommage, car elle appartenait à la fille de Robert d'Artois, et alla se loger à la Braye. Il se remit en route le lendemain, et le vendredi à midi il s'arrêta à un endroit assez près de Crécy en Ponthieu, et comme si Dieu lui-même lui eût ordonné de s'arrêter en ce lieu :

— C'est là, dit-il.

Et il fit ranger son armée en trois batailles.

XXIV

Édouard III arriva donc près de Crécy en Ponthieu, comme nous l'avons dit tout à l'heure, et il avait dit :

— Je suis ici sur le droit héritage de madame ma mère,

qui lui fut donné en mariage, et le veux défendre contre mon adversaire Philippe de Valois ou y mourir.

Nous croyons avoir mentionné la visite qu'il avait faite la veille à la comtesse d'Aumale. Il ne s'était pas contenté de faire respecter ses terres, comme étant fille de Robert d'Artois, il lui avait juré de venger l'exil et la mort de son père.

Nous allons voir maintenant comment Édouard tint parole.

Il n'avait pas à son service le huitième des gens qu'avait Philippe, il s'agissait donc pour lui de bien organiser ses batailles.

Il s'arrêta avec toute son armée en plein champ, et, quand elle fut réunie, il envoya le comte de Warwick, Godefroy de Harcourt et Regnault de Cobehen chercher la place où elle stationnerait définitivement pour donner le combat.

En outre, des coureurs furent envoyés à Abbeville, chargés d'apprendre ce que comptait faire le roi de France, et de s'assurer qu'il ne passerait pas la Somme ce jour-là.

Les coureurs revinrent en disant qu'il n'y avait rien à craindre jusqu'au lendemain.

En conséquence, le roi donna congé à ses soldats d'aller chercher leur logis où bon leur semblerait pour la nuit, leur ordonnant d'être prêts le lendemain dès le matin, au premier appel des trompettes, et de se réunir à l'endroit qui avait été indiqué comme plus favorable par le comte de Warwick et Godefroy de Harcourt.

Nous allons laisser les Anglais s'établir le mieux possible, et nous allons voir ce que, pendant ce temps-là, faisait le roi Philippe VI.

Ce vendredi, qui était le 25 août 1346, Philippe resta tout le jour à Abbeville, attendant ses gens, qui arrivaient de toutes parts.

Il les faisait immédiatement sortir de la ville et se ren-

dre en pleine campagne, afin d'être prêts plus tôt le lendemain, car son intention était bien arrêtée de quitter la ville et de combattre les Anglais, quoi qu'il en dût arriver.

Il fit à son tour ce qu'avait fait Edouard.

Il envoya deux de ses généraux, le sire de Saint-Venant et le sire de Montmorency, s'assurer des dispositions de l'armée anglaise.

Les deux généraux revinrent annonçant qu'ils avaient trouvé les Anglais logés près de Crécy, et, selon toute apparence, attendant là leurs ennemis.

— C'est bien, dit Philippe, et, s'il plaît à Dieu, nous les combattrons demain. Maintenant, messeigneurs, ajouta le roi, nous allons souper, car je veux ce soir boire à la santé de tous ceux qui me viennent en aide.

Toute la noblesse et la chevalerie de France étaient à ce souper.

C'était le roi de Bohême, le comte d'Alençon, le comte de Blois, le comte de Flandre, le duc de Lorraine, le comte d'Auxerre, le comte de Santerre, le comte de Harcourt, messire Jean de Hainaut et beaucoup d'autres encore qu'il serait trop long de nommer.

Quand le souper toucha à sa fin, le roi se leva et dit :

— Messires, demain la France va jouer une grande partie, qu'avec l'aide des seigneurs et de votre courage elle gagnera, je l'espère. Mais il faut pour cela que vous soyez tous unis, tous amis les uns des autres, sans envie, sans haine et sans orgueil, que chacun ait sa part de la victoire si nous l'avons, et que nul ne puisse rejeter sur son voisin la défaite si elle a lieu.

Tous jurèrent alors au roi qu'ils feraient comme il le désirait, et qu'ils seraient unis comme des frères.

— Sire, dit alors le roi de Bohême à Philippe, à la droite duquel il était assis, je suis aveugle et ne pourrai voir la grande chose qui s'accomplira demain, mais je vous jure

que je ne mourrai pas sans avoir donné quelques vaillans coups d'épée pour votre cause.

Les deux rois s'embrassèrent, et chacun se retira pour aller prendre un peu de repos.

Pendant que ceci se passait à Abbeville, même chose se passait au camp d'Édouard.

Les Anglais avaient trouvé le pays gras et plantureux; aussi, rois, princes et barons firent-ils bonne chère en attendant les événemens, et tous se retirèrent en excellentes dispositions.

Quand Édouard fut seul, il entra en son oratoire, se mit à genoux et resta longtemps en prière, demandant dévotement à Dieu, s'il combattait le lendemain, de le laisser sortir du combat à son honneur.

Quand le roi eut fini ses oraisons, il fit appeler le prince de Galles.

— Mon fils, lui dit-il, c'est demain, selon toute probabilité, que vous devez gagner vos éperons. Faites comme je viens de faire, priez Dieu de vous venir en aide, car toute force nous vient de lui.

Édouard embrassa son fils, qui à son tour s'agenouilla et fit ses dévotions.

Le roi s'alla coucher.

Le lendemain, il se leva de bonne heure et entendit la messe avec le prince de Galles, qui lui dit :

— Je suis prêt, mon père.

La plus grande partie des chevaliers qui accompagnaient le roi se confessèrent, et, après les messes, Édouard ordonna à tous ses gens de quitter leur logis et de venir reprendre la place qu'ils occupaient la veille.

Puis il fit faire un grand parc près d'un bois, derrière son armée. Ce parc n'avait qu'une entrée, et il enferma dedans les chars et les chevaux.

Tous les hommes d'armes et archers demeurèrent à pied.

Ensuite il procéda à l'ordonnance des batailles, ou, pour

mieux dire et nous servir d'une expression plus moderne, il disposa ses corps d'armée.

Il en fit trois.

Le premier était commandé par le prince de Galles, auquel furent adjoints le comte de Warwick, le comte de Kenfort, messire Godefroy de Harcourt, messire Regnault de Cobehen, messire Thomas de Holland.

Puis venaient messire Richard de Stanfort, le sire de Manne, le sire de Haware, messire Jean Chandos, messire Barthélemy de Brubbes, messire Robert de Neufville, messire Thomas Aiford, le sire de Bourchier, le sire Latimes, et plusieurs autres bons chevaliers et écuyers.

Ce corps d'armée pouvait se composer de huit cents hommes d'armes, de deux mille archers et de mille brigands choisis parmi les Gallois. Nous avons dit plus haut ce que c'était que les brigands.

Le second corps était commandé par le comte de Norhantonne, le comte d'Arondel, le sire de Ros, le sire de Lucq, le sire de Villebé, le sire de Basset, le sire de Saint-Aubin, messire Louis Tuetou, le sire de Multon et le sire de Lascels et autres.

Il se composait de cinq cents hommes d'armes et de douze cents archers.

Enfin, le troisième corps était commandé par le roi lui-même et une foule de chevaliers et écuyers qu'il choisit à sa convenance.

Il se composait de sept cents hommes d'armes environ et de deux mille archers.

Quand ces trois batailles furent ordonnées, quand chacun, comte, baron et chevalier, sut ce qu'il avait à faire, le roi d'Angleterre monta sur un petit palefroi, un petit bâton blanc à la main, et, accompagné de ses maréchaux qui se tenaient à sa droite, il traversa les rangs de son armée, rappelant à ses gens qu'ils avaient son droit et son honneur entre les mains.

Il disait cela d'un ton si doux et avec un si gracieux sourire, que, quelque chagrin que l'on eût, on s'en fût consolé en voyant si charmant visage et en entendant si bonnes paroles.

Quand cette admonestation fut finie, il pouvait être midi.

Édouard rentra en son armée et ordonna que tous ses gens mangeassent à leur aise et bussent un coup.

Quand ils eurent mangé et reporté leurs pots et leurs barils dans les chariots, ils s'assirent à terre, en mettant leurs armes devant eux, et ils attendirent.

De son côté, Philippe VI avait de grand matin entendu la messe en l'abbaye de Saint-Pierre, à Abbeville, avec le roi de Bohême, le comte d'Alençon, le comte de Blois, le comte de Flandre et les principaux des grands seigneurs qui étaient dans la ville.

Au soleil levant, Philippe sortit d'Abbeville, traînant à sa suite une si grande quantité d'hommes, que ce serait merveille à dire.

Quand le roi fut à deux lieues de la ville, Jean de Hainaut s'approcha de lui et lui dit :

— Sire, il serait bon que vous ordonnassiez vos batailles et que vous fissiez passer devant tous vos gens de pied, pour qu'ils ne soient pas foulés par ceux à cheval. Puis il faudrait aussi envoyer trois ou quatre de vos chevaliers, pour aviser les ennemis et voir en quel état ils sont.

— Vous avez raison, messire, dit le roi, et je vais suivre votre conseil.

En effet, il envoya quatre vaillans chevaliers, qui étaient le Moyne de Bascle, le seigneur de Noyers, le seigneur de Beaujeu et le seigneur d'Aubigny, à la reconnaissance de l'ennemi.

Ces quatre chevaliers approchèrent de si près, que les Anglais virent bien ce qu'ils venaient faire ; mais ils eu-

rent l'air de ne pas les voir, et les laissèrent tranquillement rejoindre leur armée, qui s'arrêta en les voyant reparaître.

Ils traversèrent la foule qui les séparait encore du roi, lequel, s'adressant à le Moyne de Bascle, lui dit :

— Eh bien ! messire, quelles nouvelles?

— Sire, répondit celui qui était interrogé, nous avons vu les Anglais : ils sont rangés en trois batailles, et ne paraissent pas disposés à fuir, car ils sont tranquillement assis à terre. Si vous me le permettez, sire, je vous donnerai un conseil.

— Parlez.

— Je crois, sauf meilleur avis, qu'il vous faudrait faire arrêter ici tous vos gens et les y faire loger tout ce jour, car, avant que les derniers rejoignent les premiers et que vous ayez ordonné vos batailles, il sera tard. Vos gens seront lassés et sans ordre, tandis que vos ennemis seront frais et sûrs de ce qu'ils doivent faire. Demain matin, vous pourrez beaucoup mieux ordonner vos batailles et voir de quel côté vous devez attaquer.

Le conseil plut au roi, qui ordonna qu'il fut fait comme le Moyne de Bascle venait de dire.

Les deux maréchaux chevauchèrent donc, l'un devant, l'autre derrière, et crièrent aux bannerets :

— Arrêtez, bannières, de par le roi et monseigneur saint Denis!

Ceux qui étaient devant s'arrêtèrent, mais ceux qui étaient derrière continuèrent à marcher, disant qu'ils ne s'arrêteraient que lorsqu'ils seraient aussi avant que les premiers.

Quand ceux qui étaient devant virent cela, ils reprirent leur marche, car chacun mettait à orgueil d'être au premier rang, si bien que la parole du vaillant chevalier ne fut point entendue.

Le roi ne put pas plus être maître de ses gens que les

autres chefs, et toute cette masse se mit en mouvement sans ordre et sans obéissance.

Alors arriva ce qui devait arriver.

Quand ils eurent marché quelque temps encore, ils se trouvèrent face à face avec les ennemis, et les gens qui avaient tous voulu être au premier rang reculèrent et comprirent qu'ils auraient mieux fait de suivre la parole de le Moyne de Bascle que de faire ce qu'ils faisaient.

Mais il était trop tard.

Ils reculèrent en tel désordre, que ceux qui étaient derrière crurent que l'on se battait au front de l'armée et qu'une partie des leurs était déjà vaincue, si bien que, ne sachant que faire, les uns allèrent au secours des premiers, les autres restèrent en place.

Les chemins qui allaient d'Abbeville à Crécy étaient couverts d'hommes; il y en avait en effet si grande foule, que trois lieues avant d'arriver au camp anglais ils avaient déjà tiré leurs épées en criant :

— A mort! à mort!

Et ils criaient pour rien, car ils ne voyaient encore personne.

XXV

Nul ne pourrait rendre un compte exact de ce qui se passa alors du côté des Français, tant il y eut désordre et désarroi dans l'armée du roi de France.

Quand les Anglais virent venir à eux les Français, ils se levèrent sans nul effroi et se rangèrent en leurs batailles, celle du prince de Galles devant les archers posés en manière de herse, et les gens d'armes au fond de la bataille.

Le comte de Norhantonne et le comte d'Arondel, avec

leur corps d'armée, se tenaient prêts à protéger celui du prince, si besoin était.

« Vous devez savoir, dit Froissard, que ces seigneurs, rois, ducs, comtes, barons français, ne vinrent pas jusque-là tous ensemble, mais l'un devant, l'autre derrière, sans arroy et sans ordonnance. »

Quand le roi Philippe vint jusqu'à la place où étaient les Anglais, quand il les vit, le sang lui monta au visage, car il les haïssait fort. Il ne put donc s'abstenir de les combattre, et dit à ses maréchaux :

— Faites passer nos Génois devant, et commencez la bataille, au nom de Dieu et de monseigneur saint Denis!

Philippe avait là quinze mille arbalétriers génois environ, qui eussent autant aimé ne pas commencer le combat, car ils étaient si las d'avoir marché six lieues avec leurs armures et leurs arbalètes, qu'ils pouvaient à peine se tenir sur leurs pieds.

Ils dirent donc que, dans l'état où ils étaient, ils ne pouvaient être d'un grand secours à la bataille.

Ces paroles arrivèrent jusqu'au comte d'Alençon, qui en fut courroucé, et qui s'écria :

— Pourquoi se charge-t-on de cette ribaudaille, qui manque lorsqu'on en a besoin?

A peine le comte d'Alençon venait-il de parler ainsi qu'il arriva une chose étrange.

Le soleil se voila comme s'il y avait eu une éclipse, et il tomba une pluie qui ressemblait plutôt à un déluge.

A chaque instant le ciel se lézardait, et un éclair entr'ouvrait ses voûtes d'un horizon à l'autre, et le tonnerre grondait.

Puis, comme si Dieu n'eût pas voulu faire grâce d'un présage à ce beau pays de France qui courait si grand danger, une nuée de corbeaux, semblable à un immense voile de deuil, passa au-dessus des deux armées, accompagnant son vol de cris lugubres et sinistres.

Les plus sages des chevaliers dirent alors que c'était signe de grande bataille et de grande effusion de sang.

Cependant, le temps commença à s'éclaircir et le soleil à reparaître. Les Anglais l'avaient derrière eux, et les Français juste dans l'œil.

Quand les Génois virent qu'il fallait approcher les Anglais, ils se prirent à crier de toutes leurs forces pour les effrayer. Mais les Anglais ne bronchèrent pas, et ne parurent même pas les avoir entendus.

Les Génois recommencèrent leurs cris et avancèrent un peu.

Les Anglais ne bougèrent pas d'une semelle.

Enfin, les Génois poussèrent un dernier cri et commencèrent à tirer.

Alors les archers anglais firent un pas, tendirent leurs arbalètes, et une grêle de flèches s'abattit sur les Génois.

Quand ceux-ci, qui ne connaissaient pas l'adresse de leurs adversaires, se virent ainsi criblés, ils furent effrayés, et il y en eut qui coupèrent les cordes de leurs arcs et qui les jetèrent.

La plupart revinrent sur leurs pas.

Alors il se passa une scène incroyable.

Entre les Génois et les Français se trouvait une grande haie de gens d'armes, richement parés et montés, qui regardaient l'engagement des Génois; si bien que lorsqu'ils voulurent fuir, ils ne purent.

Alors le roi de France, voyant combien peu tous ces mercenaires lui servaient, cria :

— Or tôt! tuez toute cette canaille, qui gêne la voie sans raison!

Alors vous auriez vu ces soldats s'entre-tuer entre eux, eux qui devaient faire cause commune contre un même ennemi.

Pendant ce temps, les Anglais tiraient toujours, et pas un de leurs traits n'était perdu.

C'est ainsi que commença la bataille de Crécy, le samedi 26 août 1346, à l'heure de vêpres.

C'était le moment de se souvenir des sermens que l'on avait faits la veille, et cependant, comme nous l'avons vu, peu de seigneurs français se souvenaient, puisque tous, au lieu de suivre les ordres de leur royal chef, avaient voulu combattre au premier rang.

Cependant, il y en avait un qui n'avait pas oublié : celui-là était le roi de Bohême, Jean de Luxembourg.

Quand il entendit que la bataille était commencée, il demanda aux chevaliers qui étaient près de lui comment se portait l'ordonnance de leurs gens.

— Cela va mal, monseigneur, lui répondit-on, car les Génois ont reculé, et le roi a ordonné qu'on les tuât, de sorte qu'occupés qu'ils sont les uns à tuer, les autres à se défendre, ils nous gênent encore plus.

— Ah! répondit le roi de Bohême, c'est d'un mauvais augure pour nous. Mais où est messire Charles mon fils?

Ceux-ci répondirent :

— Monseigneur, nous ne savons; nous pensons qu'il est plus loin, et qu'il se bat.

Alors le roi dit à ses gens :

— Vous êtes mes hommes, mes amis, mes compagnons; je vous prie donc de me mener si avant que je puisse tenir ma parole et férir au moins un coup d'épée.

Ceux qui étaient là y consentirent. Pour ne pas se perdre dans la foule, ils attachèrent les freins de leurs chevaux les uns aux autres, le sien au milieu, et ils se jetèrent au milieu des ennemis.

Comme on le pense bien, le roi de France avait grande angoisse au cœur de voir ainsi battre ses gens par une poignée d'Anglais.

Il demanda donc à messire Jean de Hainaut, qui lui avait

déjà donné un bon conseil qu'il n'avait pu suivre, ce qu'il fallait faire.

— Sire, je ne vois rien de mieux, répondit le chevalier, que de vous retirer et de vous mettre en sûreté, car il pourrait bien vous arriver malheur comme à ceux de vos amis qui sont déjà morts.

Le roi, qui frémissait de colère et d'impatience, ne tint compte de cet avis.

Il avança un peu plus, car il eût voulu rejoindre le comte d'Alençon son frère, dont il voyait les bannières sur une petite montagne.

Le comte d'Alençon descendit avec ordre sur les Anglais et les vint combattre. Il fit merveille et arriva jusqu'à la bataille du prince.

Philippe eût voulu le rejoindre, mais il y avait une si grande quantité d'archers et de gens d'armes devant lui, qu'il n'y put parvenir.

Cependant, cette bataille, désastreuse dans son ensemble pour l'armée française, est pleine de hauts faits d'armes isolés, et qui malheureusement furent inutiles.

Ainsi, outre le comte d'Alençon, dont nous venons de parler, outre le vieux roi de Bohême, qui, aveugle, s'était jeté au plus fort de la mêlée, il y eut encore le comte Louis de Blois, neveu du roi Philippe et du comte d'Alençon, qui combattit vaillamment, et le duc de Lorraine, qui frappait sans se lasser. Si bien que si, au lieu d'avoir été commencée trop tard, et quand l'armée était lasse, la bataille avait été livrée le matin, trois lieues plus avant, ou le lendemain, après une nuit de repos, l'histoire n'aurait pas enregistré le premier acte de cette sanglante trilogie qu'on appelle Crécy, Poitiers et Azincourt.

Ainsi, il y eut des chevaliers français qui rompirent la bataille des archers du prince, et vinrent jusqu'aux gens d'armes combattre main à main.

Là, il y eut de beaux faits d'armes du côté des Anglais,

car la fleur de la chevalerie entourait le fils du roi d'Angleterre.

Les comtes de Norhantonne et d'Arondel, qui, comme nous l'avons dit plus haut, se tenaient prêts à venir secourir ce jeune prince, accoururent à son aide, et il n'était que temps, car autrement il n'eût su comment se tirer de l'attaque.

Cependant, et pour plus de sûreté, le prince envoya un chevalier demander aide au roi son père, qui se tenait plus loin, sur un monticule, à côté d'un moulin à vent.

Quand le chevalier fut auprès d'Édouard, il lui dit :

— Monseigneur, le comte de Warwick, le comte de Kenfort et messire Regnault de Cobehen, qui sont près du prince votre fils, ont grandement à faire, car les Français les combattent durement ; c'est pourquoi ils vous prient que vous et votre bataille les veniez conforter et aider à sortir de ce péril, car, si cette attaque s'augmente ou même continue, ils craignent pour votre fils.

Alors le roi dit au chevalier, qui s'appelait messire Thomas de Norwich :

— Messire Thomas, mon fils est-il mort, ou si blessé qu'il ne se puisse défendre?

— Non, monseigneur, répondit le chevalier.

— Eh bien ! messire Thomas, répliqua le roi, retournez auprès de lui et de ceux qui vous ont envoyé, et dites-leur que, quoi qu'il arrive, ils ne m'envoient pas chercher tant que mon fils sera en vie, car je veux, comme je le lui ai dit hier, que la journée soit à lui, et qu'il gagne ses éperons de chevalier.

Messire Thomas de Norwich revint apporter la réponse d'Édouard.

— Qu'il soit fait selon le désir du roi ! dirent le prince et ses chevaliers.

Et ils reprirent si bien courage qu'ils restèrent maîtres de la place.

On doit bien penser, dit le chroniqueur, et nous le répétons avec lui, que là où il y avait tant de vaillans hommes et si grande multitude de peuple, là où tant de Français demeurèrent sur la place, il dut être fait de belles expertises d'armes qui ne vinrent pas à notre connaissance.

Messire Godefroy de Harcourt, qui était en l'armée du prince, et qui avait entendu dire qu'on avait vu du côté des Français la bannière de son frère, eût donné beaucoup pour que son frère fût sauvé. Il courut là où on lui avait indiqué que le comte se battait, mais il ne put arriver à temps, et ne trouva plus qu'un cadavre.

Nous verrons plus tard ce qui en résulta.

A côté du comte de Harcourt avait été tué le comte d'Aumale, son neveu.

D'une autre part, comme nous l'avons déjà dit, le comte d'Alençon et le comte de Flandre s'étaient vaillamment battus, mais ils ne purent tenir, et ils tombèrent morts chacun sous sa bannière, avec tous les chevaliers et écuyers qui les accompagnaient.

Le comte Louis de Blois et le duc de Lorraine, son beau-frère, se défendaient avec rage, entourés qu'ils étaient d'Anglais et de Gallois qui ne leur eussent pas fait merci. Mais leur valeur ne leur servit à rien, car ils demeurèrent sur la place et tous ceux qui étaient à leurs côtés.

Le comte d'Auxerre et le comte de Saint-Paul, couverts de blessures, moururent sur le champ de bataille.

Le soir, six hommes quittèrent le lieu du combat, et, à la faveur de la nuit, se dirigèrent vers le château de la Braye.

Quand ils arrivèrent à la porte, ils la trouvèrent fermée, et le pont fermé, car il était nuit.

Alors ces hommes firent appeler le châtelain.

Le châtelain descendit, et s'avançant sur les guérites, il dit tout haut :

— Qui est là, et qui heurte à cette heure?

Un des cinq hommes répondit :

— Ouvrez, ouvrez, châtelain! c'est la fortune de la France!

A cette voix qu'il crut reconnaître, le châtelain s'avança vers celui qui avait parlé, et il reconnut le roi Philippe VI.

Ceux qui l'accompagnaient, les seuls amis que les Anglais lui eussent laissés, étaient le sire de Hainaut, le sire de Montmorency, le sire de Beaujeu, le sire d'Aubigny et le sire de Montrault.

Quant au roi de Bohême, on retrouva son cadavre à côté de ceux des chevaliers qui, partis avec lui, étaient morts avec lui.

XXVI

Le châtelain du château de La Braye ouvrit la porte, et le roi entra avec ses cinq barons.

Ils restèrent là jusqu'à minuit, et le roi fut d'avis de ne pas y séjourner plus longtemps.

Alors ils burent un coup, montèrent à cheval, quittèrent le château et prirent pour les mener des guides qui connaissaient le pays.

Ils marchèrent si bien, qu'au point du jour ils entrèrent à Amiens.

Le roi s'arrêta en une abbaye, et dit qu'il n'en bougerait pas avant d'avoir eu des nouvelles de ses gens et d'avoir appris lesquels étaient morts et lesquels étaient saufs.

Si, au lieu de se contenter de défendre le terrain qu'ils occupaient, les Anglais avaient voulu, comme plus tard à Poitiers, poursuivre l'armée française, il y eût eu deux fois plus de morts, et le malheur eût été deux fois plus grand.

Heureusement, les Anglais ne quittèrent pas leur ordre

et se tinrent à leur place, se contentant de repousser ceux qui les assaillaient. C'est ce qui sauva le roi, car il y eut un moment où Philippe n'avait pas plus de soixante hommes autour de lui.

Il est vrai de dire qu'en voyant tuer autour de lui comme on le faisait, en voyant tomber cette grande assemblée d'hommes sous le souffle de la mort, comme les feuilles d'un arbre aux vents d'hiver, le roi était resté immobile, la tête sans pensée, les yeux sans regard, et comme une statue de la Douleur muette.

Alors le sire de Hainaut, qui lui avait donné son cheval, car Philippe en avait eu un tué, avait pris le cheval par le frein et dit au roi :

— Allons, sire, venez vous-en, et ne vous faites pas tuer si inutilement. Vous avez perdu une partie, vous en gagnerez une autre.

Et Jean de Hainaut l'avait emmené presque de force.

C'était alors que le roi s'était remis en route avec ses cinq barons.

Vous vous souvenez de la légende du roi Rodrigue, qui dit :

« A l'heure où les brillans oiseaux sont muets, et où la terre écoute attentivement le murmure des fleuves qui portent leur tribut à la mer ; alors que la faible lumière de quelque luisante étoile scintille tristement au milieu des ténèbres effrayantes de la nuit silencieuse ;

» Ayant pris un humble déguisement, comme plus sûr que la couronne désirée et que les riches ornemens qu'on envie ; dépouillé des insignes superbes de la majesté royale, que l'amour et la crainte de la mort lui ont fait laisser sur les bords de la Guadalète ; bien différent de ce Goth qui entra jadis dans la mêlée tout brillant des joyaux que son bras victorieux avait conquis ; son armure teinte de sang, en partie du sien, en partie de celui des étrangers, faussée en mille endroits, et quelques pièces même brisées ; la tête

sans armet, le visage couvert de poussière, image de sa fortune qu'il voit maintenant réduite en poussière; monté sur Orléia, son cheval, qui est déjà si fatigué qu'il exhale à peine un souffle pénible, et que par momens il s'en va baiser la terre;

» C'est ainsi que, dans les champs de Xérès, nouvelle et lamentable Gelboë, s'en va fuyant le roi Rodrigue à travers les chaînes des montagnes, les forêts, les vallées.

» De tristes tableaux lui passent devant les yeux; un bruit confus de guerre frappe son oreille épouvantée; il ne sait de quel côté tourner ses regards : de tout il a peur et se méfie.

» La terre qu'il regarde n'est plus à lui maintenant; cette terre qu'il foule, elle est aux étrangers. »

Quelle étrange coïncidence entre le roi goth et le roi français!

Nous n'avons pas à donner sur la fuite de Philippe d'autres détails que ceux que donne la romance sur la fuite de Rodrigue.

Le soir, quand tout fut fini, les Anglais allumèrent de grands feux dans leur camp, et Édouard, qui de tout le jour n'avait mis son bassinet, vint au prince de Galles et lui dit :

— Mon fils, vous êtes bien mon fils, car vous vous êtes loyalement conduit, et vous voilà maintenant digne de tenir terre.

A cette parole, le prince s'inclina en remerciant son père et celui-ci l'embrassa pour le louer de son courage, comme il l'avait embrassé la veille pour lui en donner.

Nous n'avons pas besoin de dire qu'il y eut fête dans le camp anglais, et que la nuit se passa en festins et en actions de grâces.

Le lendemain, qui était un dimanche, il faisait grande

brume, si bien qu'on ne voyait pas à la distance d'un arpent.

Édouard ordonna que cinq cents hommes d'armes et deux mille archers quittassent le camp et allassent s'assurer que les Français ne s'étaient pas rassemblés de nouveau.

Les communautés de Rouen, qui ne savaient rien du désastre de la veille, étaient parties d'Abbeville et de Saint-Riquier.

Les Anglais, qui étaient en reconnaissance, crurent d'abord que ces troupes d'hommes qu'ils voyaient étaient des leurs ; mais quand ils virent qui ils étaient, ils leur coururent sus.

La bataille se ralluma donc aussi dure, aussi acharnée, aussi impitoyable que la veille, de la part des Anglais.

On retrouva des morts dans les buissons, dans les haies, ainsi qu'ils fuyaient, au nombre de sept mille.

Peu de temps après, mais en une autre route, ces Anglais firent rencontre de l'archevêque de Rouen et du grand-prieur de France, qui ne savaient rien non plus du désastre de la veille.

Un combat ne tarda pas à s'engager, et les Français furent battus comme ceux à qui les Anglais venaient d'avoir affaire.

Cette troupe d'Anglais se remit en route, cherchant d'autres aventures et en trouvant, car quelques soldats français qui s'étaient égarés, qui avaient passé la nuit dans les champs, et qui n'avaient aucunes nouvelles du roi ni de leurs chefs, furent rencontrés encore et tués sans merci ni miséricorde.

Le dimanche matin et dans ces escarmouches isolées, il y eut quatre fois plus de morts que le samedi, où la grande bataille eut lieu.

Comme le roi sortait de la messe, les chevaucheurs re-

parurent, racontant ce qu'ils avaient vu, trouvé et fait.

Alors le roi fut d'avis qu'il fallait envoyer chercher les morts, afin de savoir quels seigneurs étaient demeurés sur le champ de bataille.

Il choisit deux chevaliers, messire Regnault de Cobehen et messire Richard de Stanfort, trois hérauts pour reconnaître leurs armes, et deux clercs pour écrire et enregistrer les noms de ceux qu'ils trouveraient.

Cette petite troupe se mit en route, cherchant ses morts, et en trouvant un si grand nombre qu'elle en fut émerveillée.

Le soir, au moment où Édouard allait souper, les deux chevaliers que nous avons nommés tout à l'heure revinrent et firent le rapport de ce dont ils avaient été témoins.

Or, ils avaient trouvé sur la place onze chefs de princes, quatre-vingts bannerets, douze cents chevaliers d'un écu (on appelait ainsi ceux qui servaient le roi de leur seule personne et n'avaient pas d'autres chevaliers sous leurs ordres), et environ trente mille hommes d'autres gens.

Le roi d'Angleterre, le prince son fils et tous les seigneurs louèrent Dieu de la belle journée qu'il leur avait envoyée, puisqu'une poignée d'hommes qu'ils étaient, en comparaison des Français, en avait vaincu une si grande masse.

Édouard fut touché de la mort du vaillant roi de Bohême et des chevaliers qui étaient morts auprès de lui; aussi ordonna-t-il que de grands honneurs lui fussent rendus.

Le lendemain, le roi d'Angleterre fit rassembler les corps de tous les grands seigneurs morts sur le champ de bataille, et il les fit transporter en un couvent nommé Maimtemay, qui se trouvait près de Crécy, et où ils furent ensevelis en terre consacrée. Puis il fit savoir qu'il donnait une trève de trois jours pour visiter le champ de Crécy et enterrer les morts. Après quoi il chevaucha vers Mon-

treuil sur la mer, tandis que ses maréchaux couraient sur Hesdin, Heuchin et Pernes, qu'ils brûlaient, comme pour laisser d'autres preuves de leur passage.

Le jeudi suivant, Édouard était devant la ville de Calais, où nous l'allons retrouver tout à l'heure.

Comme nous l'avons dit, pendant ce temps-là, le roi était retourné à Amiens et s'était logé en une maison dépendant de l'abbaye du Gard.

Le roi Philippe VI ignorait encore combien de nobles, et même de son sang, avaient succombé à Crécy.

Le dimanche soir, il sut la vérité.

Sa douleur fut grande en apprenant la mort de son frère le comte d'Alençon, de son neveu le comte de Blois, de son beau-frère le roi de Bohême.

Tout ce qui pouvait encore souffrir en lui vibra douloureusement à ces nouvelles.

En remontant à la source de ses désastres, le roi retrouva que messire Godemart du Fay, qui avait si mal défendu le passage de la Blanche-Tache, en était la cause première.

Alors une grande colère succéda à sa grande douleur, et il ne songea à rien moins qu'à le faire pendre, ce qui fût arrivé sans nul doute si messire Jean de Hainaut n'eût usé de son influence sur le roi pour excuser le capitaine et lui faire pardonner.

— Sire, dit Jean de Hainaut, comment messire Godemart du Fay aurait-il résisté à la puissance fatale des Anglais, puisque la fleur de votre chevalerie n'a pu lui tenir tête?

— C'est vrai, répondit le roi. Et il fit grâce.

Après quoi il fit faire les obsèques de ses prochains les unes après les autres, et quitta la ville d'Amiens pour revenir à Paris, donnant congé à tous ceux de ses gens d'armes qui avaient survécu à la journée du 25 août 1346.

Quand Philippe arriva à Paris, Édouard avait déjà mis le siége devant Calais.

XXVII

Édouard ne pouvait pas s'arrêter en si beau chemin. A compter de ce moment, il devait croire que la France était à lui, et il le crut en effet.

Il mit donc le siége devant Calais, comme nous l'avons dit tout à l'heure.

La garde de Calais était confiée à un vaillant capitaine de Bourgogne nommé Jean de Vienne, lequel avait autour de lui de braves chevaliers, tels que Arnould d'Audrehen, messire Jean de Surice, messire Beaudoin de Bellebronne, messire Geoffroy de La Motte, messire Pepin de Werc et d'autres encore qui n'étaient pas hommes à céder la place.

Édouard avait compris que ce siége serait long, aussi n'avait-il pas hésité dans la manière dont il l'organiserait.

Il fit tout simplement bâtir devant Calais une véritable ville pour lui et son armée, comme s'il eut dû y demeurer dix ou douze ans.

Cette ville nouvelle se trouvait entre la ville, la rivière et le pont de Meulai.

Les maisons, ordonnées par rues, étaient bien et dûment couvertes de paille et de chaume, car la résolution d'Édouard était de rester là, été comme hiver, jusqu'à ce que Calais fût à lui.

La ville fut baptisée, et appelée par Edouard Villeneuve-la-Hardie.

Tout ce qui était nécessaire à son armée s'y trouvait, et, le mercredi et le samedi de chaque semaine, il y avait marché sur une place désignée à cet effet.

On y vendait de tout, à ce marché, depuis le pain et la viande jusqu'au drap et à la mercerie.

Toutes ces provisions et denrées leur venaient par mer d'Angleterre ou de Flandre, et, pendant ce temps, comme pour s'entretenir la main, les gens du roi d'Angleterre ravageaient quelque peu le pays.

Chaque jour ils faisaient une excursion nouvelle, soit dans le comté de Guines, soit jusqu'aux portes de Saint-Omer et de Boulogne, et ils ne revenaient jamais sans un très honnête butin.

Du reste, Édouard ne songeait pas une minute à faire assaillir Calais : il savait trop bien que ce serait peine inutile, et qu'il travaillerait inutilement. C'était par la famine qu'il voulait la prendre. C'était long, mais c'était sûr.

Une seule chose l'eût décidé à combattre, c'eût été que le roi Philippe VI vînt lui-même pour lui faire lever le siége.

Quand Jean de Vienne vit le moyen qu'Édouard avait choisi, il comprit tout de suite que moins il y aurait de bouches dans la ville, plus longtemps elle résisterait.

En conséquence, il ordonna que tous ceux qui n'avaient pas de moyen d'existence quittassent Calais, et le soir même dix-sept cents individus, tant hommes que femmes et enfans, sortirent de la ville.

Cette troupe s'arrêta aux portes de la ville et n'osa avancer.

Entre mourir de misère et de faim ou mourir tués dans le camp anglais, ces gens n'hésitaient pas, et préféraient la première mort à la seconde.

Cependant, cette sortie n'avait pas échappé à Édouard.

Il envoya demander à ces gens pourquoi ils se trouvaient ainsi à la porte de leur ville et n'y rentraient pas.

Ils répondirent la vérité à l'envoyé du roi d'Angleterre.

Alors celui-ci leur fit dire qu'ils pouvaient passer dans son camp, qu'il leur laisserait la vie sauve, le passage libre, et qu'ils pourraient aller chercher leur existence ailleurs.

Ils hésitèrent un peu, mais enfin quelques-uns se décidèrent, et les autres les suivirent.

Edouard aimait assez faire plus qu'il ne promettait.

Donc, au lieu de s'en tenir à ce qu'il avait promis, il fit boire et manger abondamment tous ces gens, leur donna à chacun deux esterlings, et les congédia émerveillés de la générosité de ce roi ennemi.

Nous allons un peu laisser Édouard devant Calais, où, selon toutes probabilités, il va rester longtemps, et nous allons voir ce qui se passait pendant ce temps en France, en Angleterre et en Écosse.

La France venait de recevoir à Crécy une de ces secousses qui ébranlent fortement un royaume et qui le font longtemps vaciller sur sa base avant qu'il retrouve son équilibre.

Depuis cette défaite, le roi Philippe VI semblait fou. Il s'attendait si peu à ce désastre immense et rapide à la fois comme la foudre, qu'il ne savait plus guère de quel côté il lui faudrait repousser d'abord cette double invasion ; car, comme on se le rappelle, le comte Derby faisait à peu près de l'autre côté de la France ce que son gracieux souverain venait de faire en Normandie.

Cependant, comme jusque-là la victoire la plus sérieuse avait été du côté du roi d'Angleterre, Philippe songea à rappeler à lui ceux qui pouvaient le mieux le défendre contre Édouard, et il fit dire à son fils le duc de Normandie, qui attaquait les Anglais dans l'Aiguillon comme ceux-ci attaquaient les Français dans Calais, de venir le retrouver à Paris; car on doit se rappeler que le duc avait dit qu'il ne reviendrait que sur l'ordre de son père.

Il était temps.

Philippe de Bourgogne, fils d'Eudes de Bourgogne, cousin du duc de Normandie, jeune chevalier plein d'adresse et de bravoure, était venu rejoindre les Français devant Aiguillon.

Le 15 août environ, il y avait eu une escarmouche à laquelle il avait pris part, et, monté sur un cheval ardent et difficile, il lui avait enfoncé ses éperons dans le ventre, et il était parti.

Le cheval l'avait emporté, et, en franchissant un fossé, bête et cavalier avaient roulé à terre, et le cheval seul s'était relevé.

Cette mort avait fait une vive impression sur le duc de Normandie, qui aimait fort son cousin, et il était fort découragé quand les nouvelles de Crécy arrivèrent avec l'ordre du roi qui le rappelait à Paris.

L'ordre était formel, nous l'avons déjà dit; non-seulement Philippe rappelait son fils, mais il lui ordonnait de lever le siége; il lui faisait part de la mort de ses proches tués à Crécy, et il lui disait enfin que le trône avait immédiatement besoin du secours de tous, et en première ligne du sien.

Cependant, le duc rassembla les comtes et les barons qui étaient avec lui, leur demandant s'il n'y aurait pas lâcheté à abandonner un siége qu'ils avaient juré de tenir jusqu'à la mort.

Tous furent d'avis que, dans de telles circonstances, il devait avant toutes choses obéir au roi son père, et que l'ordre qu'il venait de recevoir le dégageait de son serment.

Alors il fut arrêté que le lendemain on délogerait, et que l'on retournerait en France.

On juge de l'étonnement de ceux qui étaient dans l'Aiguillon quand le lendemain, dès le matin, ils virent les assiégeans plier leurs tentes, ramasser leurs bagages, et se mettre en route dans une direction opposée à la ville.

Quand Gautier de Mauny vit cela, il ordonna que l'on s'armât, que l'on montât à cheval, car son avis n'était pas de laisser partir ainsi les assiégeans sans leur demander compte de leur siége.

Alors ceux de l'Aiguillon, la bannière de Gautier à leur tête, sortirent de la ville et s'en vinrent tomber sur l'ennemi avant qu'il fût complétement délogé, et tandis qu'il était encore occupé de ses préparatifs de départ.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que cette sortie réussit à merveille, et qu'après avoir tué de droite et de gauche, les Anglais ramenèrent plus de soixante prisonniers à leur forteresse.

Parmi ces prisonniers se trouvait un grand chevalier de Normandie, cousin du duc, dont l'histoire n'a pas conservé le nom, et à qui Gautier de Mauny demanda pour quelle cause le duc de Normandie levait ainsi le siége.

— Je l'ignore, répondit le chevalier.

— Comment se fait-il que vous l'ignoriez, répondit Gautier de Mauny, vous qui êtes parent et conseiller du duc?

— Le roi de France a rappelé son fils, dit laconiquement le chevalier.

— Mais ce rappel a une raison? insista Gautier.

— Oui.

— Laquelle?

Le chevalier hésita de plus belle, car ceux de l'Aiguillon ignoraient encore la défaite de Crécy, et il avait honte de la leur apprendre.

— Voyons, messire, reprit Gautier de Mauny, qui, à cette hésitation, devinait quelque nouveau malheur survenu à la France, et qui, comme on le pense bien, tenait à le connaître; voyons, soyez franc. Nous sommes peut-être destinés à vivre longtemps ensemble. Vous êtes mon prisonnier, et la nouvelle que j'attends de vous paiera peut-être la moitié de votre rançon, ce qui n'est pas à dédaigner, messire, car, à l'heure où nous sommes, ce pauvre État de France n'enrichit pas ses chevaliers.

— Eh bien! répliqua le prisonnier, les Anglais et les Français, le roi Édouard et le roi Philippe se sont rencontrés.

— Ah! vraiment! Et où cela?

— A Crécy en Ponthieu.

— Et le roi Édouard?

— A été vainqueur, fit le chevalier avec un soupir.

— Et qu'est-il devenu? continua Gautier avec un sourire.

— Il a mis le siége devant Calais, et a juré de ne s'en aller que lorsqu'il aurait pris la ville.

— Merci de cette bonne nouvelle, messire, s'écria Gautier de Mauny.

Et il annonça à ses compagnons ce que son prisonnier venait de lui apprendre.

Le lendemain, Gautier de Mauny vint trouver son prisonnier et lui dit :

— Messire, combien pouvez-vous donner pour votre rançon?

— Trois mille écus, dit celui-ci.

— Écoutez, reprit Gautier, je sais que vous êtes du sang du duc de Normandie, et fort aimé de lui. Vous paieriez donc la rançon que je vous demanderais; mais ce n'est pas une rançon que je veux de vous, et vous serez libre sans cela.

Le chevalier regarda Gautier avec étonnement.

— Aujourd'hui même, reprit celui-ci, vous quitterez Aiguillon après m'avoir donné votre parole de faire ce que j'aurai réclamé de vous.

— Parlez, messire.

— Eh bien! il y a longtemps que je suis séparé du roi d'Angleterre, que j'aime comme si j'étais son fils, que j'aime comme vous aimez le duc de Normandie, et que je veux revoir. Je n'ai plus rien à faire ici, mais je ne puis aller rejoindre le roi Édouard sans un sauf-conduit, et je ne puis me mettre en route tout seul. Voilà tout ce que vous ferez, messire, ou plutôt ce que je vous prie de faire. Vous irez demander au duc de Normandie ce sauf-conduit

pour moi et vingt hommes, vous me l'apporterez, et vous serez libre. Vous avez un mois pour cela. Si dans un mois vous n'avez pu obtenir ce papier, continua Gautier en souriant, vous viendrez reprendre vos fers; mais soyez tranquille, nous serons moins cruels que les Carthaginois. Est-ce dit?

— Comptez sur moi, répondit le chevalier, je fais serment de vous apporter ce sauf-conduit ou de me reconstituer prisonnier.

— Allez donc, messire, dit Gautier, vous êtes libre.

Un mois après, le chevalier rapportait à Aiguillon la lettre que de Mauny lui avait demandée, et que lui avait, sur sa première réquisition, accordée le duc de Normandie.

Dès le lendemain, Gautier se mit en chemin avec sa petite troupe, après avoir tenu quitte le chevalier de sa rançon.

XXVIII

Confiant dans son sauf-conduit, Gautier ne cachait son nom nulle part, et, lorsqu'il était arrêté, il montrait sa lettre et passait.

Cependant, arrivé à Saint-Jean-d'Angely, Gautier trouva un capitaine moins accommodant que les autres, et qui, soit qu'il n'eût pas grande foi dans ce sauf-conduit, soit qu'il l'interprétât d'une façon particulière, voulut retenir prisonnier le chevalier et les vingt hommes qui l'accompagnaient.

Ceci n'était point l'affaire de Gautier, car il n'était pas en force pour résister. Il fallut donc discuter avec le capitaine, qui paraissait fort entêté.

Cependant il voulut bien se laisser convaincre, mais a

la condition que Gautier laisserait dix-sept de ses hommes en otage et n'en emmènerait que trois.

Il fallait bien en passer par là, à charge de revenir un jour avec deux mille hommes reprendre ses dix-sept compagnons, s'il n'y avait pas d'autre moyen de les délivrer.

Gautier consentit à ce que demandait le capitaine et se remit en route avec ses trois hommes.

Cela donna à penser à notre voyageur, et il commença à être plus prudent. Mais sa prudence ne devait pas lui servir beaucoup, car, arrivé à Orléans, il trouva un capitaine encore moins accommodant que l'autre, et qui, cette fois, quelques raisons que lui donnât Gautier, ne voulut entendre à rien, et, tenant à néant les lettres du duc de Normandie, fit bel et bien prisonniers Gautier et ses trois hommes.

Mais ce n'était pas tout.

Les quatre compagnons furent envoyés à Paris, et messire Gautier de Mauny emprisonné au Châtelet comme étant un de ceux qui avaient fait le plus de mal à la France.

C'était triste.

Cependant, le duc de Normandie, informé de ce qui se passait, vint trouver le roi et lui dit :

— Mon père, un emprisonnement injuste a eu lieu.

— Contre qui? demanda Philippe.

— Contre messire Gautier de Mauny.

Le roi regarda son fils.

— Gautier de Mauny, lui dit-il; un des capitaines du roi d'Angleterre?

— Oui, sire.

— Mais cet homme est de bonne prise, il me semble, et il nous a fait assez de mal pour que nous le retenions prisonnier, en admettant que nous nous contentions de ce châtiment.

— Sire, répliqua le duc, messire Gautier de Mauny n'a pas été fait prisonnier les armes à la main, mais lorsqu'il

se rendait tranquillement auprès du roi son maître, et pourvu d'un sauf-conduit signé de moi.

— Et comment se fait-il que le sire Gautier de Mauny eût un sauf-conduit signé de vous? demanda le roi.

— Gautier de Mauny, monseigneur, avait fait prisonnier un vaillant chevalier de mon armée, alors que nous étions devant Aiguillon. Il n'a demandé que ce sauf-conduit pour toute rançon, et je le lui ai donné. Vous voyez bien, mon père, qu'il faut que ce chevalier soit mis en liberté, sans quoi je serais un prince déloyal, et j'aurais manqué à ma parole, ce que ne doit pas faire le plus humble sujet, et à plus forte raison le fils du roi de France.

— C'est possible, répondit Philippe, mais en temps de guerre toute prise est bonne, surtout quand il s'agit d'un homme aussi dangereux que celui dont vous me parlez. Notre adversaire Édouard III ne faisait pas tant de façons.

— Sire, le roi Édouard III, reprit le duc, a sauvé la vie à dix-sept cents Calaisiens que Jean de Vienne avait renvoyés de Calais, et qui, sans le roi d'Angleterre, seraient morts de faim et de froid.

Philippe VI ne répondit rien.

— Mon père, reprit alors le duc, ce n'est pas grâce, mais justice que je demande. Il faut que cet homme soit mis en liberté.

— Et de quel droit faut-il cela?

— Du droit qu'il avait de voyager librement, voyageant sur ma parole.

— Attendez que nous soyons mort, messire, dit alors le roi, et vous donnerez des sauf-conduits si bon vous semble à tous vos ennemis, pour qu'ils pillent et incendient librement notre beau pays de France, qui sera vôtre alors; mais, tant que je vivrai, je ferai là-dessus ce que bon me semblera. Quant à ce Gautier de Mauny, non-seulement il ne sera pas libre, mais il mourra comme sont morts Clisson et Malestroit, et comme mourront tous ceux qui auront

porté atteinte au bonheur et au repos de notre royaume, lorsque Dieu me les enverra.

Le duc de Normandie devint pâle.

— C'est bien, mon père, répondit-il froidement.

— D'ailleurs, ajouta le roi, ce sera un bon auxiliaire de moins pour Édouard.

— Et un bon auxiliaire de moins pour le roi Philippe VI.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, monseigneur, que tant que Gautier de Mauny ne pourra pas combattre pour son roi, le duc de Normandie ne combattra pas pour le sien.

Ce fut au tour du roi de pâlir.

— Mon fils m'abandonne, dit-il.

— Votre fils ne vous abandonne pas, monseigneur, mais votre fils veut que l'on sache bien qu'il s'imposera une punition éclatante chaque fois qu'il aura donné sa parole et qu'il ne pourra la tenir. Non-seulement je ne m'armerai pas contre le roi d'Angleterre, mais j'en détournerai tous ceux que je pourrai.

— Une trahison!

— Pour une trahison, oui, mon père.

Philippe se leva, et le duc, après s'être incliné, s'apprêta à prendre congé de lui.

— Qu'allez-vous faire? dit le roi.

— Monseigneur, je vais quitter cet hôtel, aller dire moi-même à messire Gautier de Mauny ce qui vient de se passer, et je ne reviendrai que le jour où il sera libre.

Le duc de Normandie sortit alors, laissant Philippe VI en proie à une violente colère.

La chose fit grand bruit, car le duc ne se donna pas la peine de la cacher.

Cependant, le roi ne paraissait pas changer d'avis.

Il est vrai que les préparatifs de mort ne se faisaient pas.

Enfin, Philippe fut tellement conseillé, qu'il finit par ordonner la mise en liberté de Gautier de Mauny.

Alors il envoya près de son fils un chevalier du Hainaut, nommé messire Mansart d'Eme, pour lui dire qu'il pouvait venir au Louvre, et que son protégé était libre.

Ce n'était pas assez pour le duc.

Il fit répondre au roi qu'il ne retournerait auprès de lui qu'accompagné de Gautier de Mauny, à qui il dirait lui-même ce qu'il avait dit et fait en apprenant sa captivité.

Philippe y consentit.

Gautier de Mauny sortit de prison, et le duc de Normandie l'amena à l'hôtel de Nesle, où était le roi.

— Sire, dit le duc à son père, veuillez dire à messire Gautier de Mauny que j'ai pris une part si vive à son injuste arrestation, que j'ai oublié un moment ce que je devais à mon père et à mon roi.

— C'est vrai, répondit Philippe VI. Et il tendit la main au duc. Aussi, continua-t-il en s'adressant à Gautier, je ne veux pas que vous nous quittiez, messire, sans être sûr de notre regret de vous avoir gardé si longtemps. Ne vous en prenez de cette captivité qu'à votre grande réputation de bravoure, que nous nous plaisons à reconnaître ici.

Le soir même, Gautier dîna en l'hôtel de Nesle avec le roi, le duc de Normandie, et d'autres des plus grands seigneurs de France.

A la fin du repas, Philippe prit des joyaux qui valaient un millier de florins, et, les offrant à Gautier, il lui dit :

— Messire, acceptez ces dons que nous voulons vous faire, et que vous garderez en souvenir de nous.

— Je les accepte, répondit Gautier, pour l'honneur du roi qui me les offre; mais je ne m'appartiens pas, sire, j'appartiens au roi d'Angleterre; je ne puis donc les accepter que sous condition. Si mon souverain m'autorise à garder ces présens, je les garderai, monseigneur; sinon, je vous les ferai remettre, tout en conservant le souvenir de votre justice et de votre générosité.

— Vous parlez en loyal chevalier, dit Philippe, et cette

parole me plaît. Allez donc, messire, et que Dieu vous garde.

Alors Gautier prit congé du roi et du duc de Normandie, et quelque temps après arriva en Hainaut. Il resta trois jours à Valenciennes, après quoi il se remit en route, et arriva devant Calais, qui était toujours dans le même état.

Gautier fut reçu avec une grande joie par les comtes, les barons et le roi, à qui il raconta ce qui lui était arrivé depuis son départ de l'Aiguillon, et qui lui dit, après avoir vu les joyaux dont le roi de France lui avait fait don :

— Messire Gautier, vous nous avez servi toujours loyalement jusqu'à ce jour, et vous nous servirez encore de même, nous l'espérons bien. Renvoyez au roi Philippe ses présens; vous n'avez aucune raison de les garder. Nous avons assez, Dieu merci! pour nous et pour vous, et notre volonté est de vous récompenser largement de tout ce que nous vous devons.

— Merci, monseigneur, répondit Gautier; il sera fait comme vous désirez.

Alors le chevalier, rassemblant les présens qu'il avait reçus du roi Philippe, les donna à messire Mansart, et lui dit :

— Retournez auprès du roi, dites-lui que je le remercie grandement des beaux présens qu'il m'a faits, mais que le roi d'Angleterre ne serait pas aise que je les gardasse; qu'en conséquence je les lui renvoie, en le priant de nouveau d'être convaincu de ma reconnaissance.

— Bien, dit Mansart, qui était cousin de Gautier.

Et il partit aussitôt de Calais.

Quelques jours après, il remettait les joyaux au roi, qui lui disait :

— Je ne les veux reprendre; ils sont entre les mains de trop bon et loyal chevalier. Gardez-les donc, messire, en souvenir de moi et de votre gentil cousin Gautier de Mauny.

XXIX

On se souvient que le comte Derby s'était tenu toute la saison en la ville de Bordeaux.

Dès qu'il apprit le départ du duc de Normandie, l'envie lui prit de faire une petite expédition en Poitou, et comme rien ne le retenait, il fit aussitôt son mandement, auquel s'empressèrent de répondre le sire de Labret, le sire de l'Espare, le sire de Rosem, messire Aymon de Tarste, le sire de Mucident, le sire de Pommiers, le sire de Danton, le sire de Languerem et autres.

Le comte Derby réunit ainsi six cents hommes d'armes, deux mille archers et trois mille piétons.

Tous ces gens passèrent la rivière de Garonne entre Bordeaux et Blaye, et leurs prises recommencèrent.

Ce fut d'abord Mirebeau, capitale du petit pays de Mirebalue en Poitou.

Puis Aulnay, puis Surgères, puis Courçon, et ils ne s'arrêtèrent qu'au château de Marans, où ils ne purent rien faire, ce qui les força à se rejeter sur Mortagne-sur-Sèvres en Poitou, où ils livrèrent un grand assaut qui vint à bonne fin pour eux; après quoi ils marchèrent sur Lusignan, dont ils brûlèrent la ville, et dont le comte Derby assure qu'il prit le château, fait nié par Froissard.

A Taillebourg, un de leurs chevaliers fut tué, ce qui les irrita tellement qu'ils tuèrent tous ceux de la ville, et passèrent outre pour venir devant Saint-Jean-d'Angely.

Tout le pays était si effrayé de la venue du comte, que tous les habitans du pays fuyaient devant son arrivée comme des feuilles tombées devant les vents d'hiver.

Les écuyers de Poitou et de Saintonge se tenaient en

leurs châteaux sans nulle apparence qu'ils voulussent combattre les Anglais.

Le comte, nous l'avons dit, était donc arrivé devant Saint-Jean-d'Angely, où, comme on doit s'en souvenir, étaient restés prisonniers les dix-sept hommes de Gautier de Mauny, ce dont le comte avait été informé, et ce dont il comptait bien prendre sa revanche.

Quand les Anglais eurent donné un premier assaut et se furent retirés dans leur logis pour se reposer et recommencer le lendemain, ceux de Saint-Jean-d'Angely, qui n'avaient ni gens d'armes, ni écuyers, ni chevaliers, pour aider à garder la ville et conseiller les bourgeois, se trouvèrent fort en peine, craignant, et avec raison, de perdre leurs femmes, leurs enfans, leurs biens et eux-mêmes.

Il résulta de cette crainte générale que le maire de la ville, nommé Guillaume de Riom, voulut proposer un traité au comte Derby, et, pour ce, envoya audit comte un messager qui devait lui demander un sauf-conduit pour six des bourgeois de la ville chargés de traiter la capitulation avec lui.

Le comte accorda ce sauf-conduit, valable pour toute la nuit et le lendemain.

Le lendemain donc, à la première heure, les six bourgeois vinrent demander le comte Derby, qu'ils trouvèrent en son pavillon comme il venait d'entendre la messe.

— Eh bien! messieurs, leur dit le comte, quelles offres m'apportez-vous?

— Nous venons, dit un des députés, demander que ceux de la ville puissent se retirer, eux, leurs enfans, leurs femmes et leurs biens, en abandonnant la ville.

— Et si je m'y refuse?

— Nous vous demanderons alors vos conditions.

— Mes conditions, dit le comte, sont que la ville se rende sans conventions, et en se fiant à nous.

— Nous n'accepterons pas, dirent les six bourgeois en se levant, et nous soutiendrons l'assaut.

— Libre à vous, messieurs, dit le comte.

Et il se leva à son tour.

— C'est votre dernière volonté? dirent les envoyés.

— Oui

— Adieu donc, messire.

— Au revoir, messieurs, dit le comte en souriant.

Et il prit congé des six bourgeois.

Ceux-ci s'acheminèrent vers la ville.

Au moment où ils allaient quitter le camp anglais, une douzaine de soldats leur barrèrent le passage en leur disant :

— Quatre de vous sont nos prisonniers.

— Mais nous avons un sauf-conduit, dirent les bourgeois étonnés.

Et, en disant cela, ils montraient le sauf-conduit du comte.

— Il est inutile, dirent les soldats.

— C'est donc une trahison! s'écrièrent les envoyés.

— Nous l'ignorons; mais nous avons ordre de ne laisser sortir que deux de vous.

— Et de qui vient cet ordre?

— Du comte Derby.

— Mais vous pouvez nous mener à lui? dit un des bourgeois.

— Oui.

— Alors, conduisez-nous, car nous resterons ou nous sortirons ensemble.

Les soldats conduisirent les six bourgeois auprès du comte.

— Que veut dire cela, messire? demandèrent-ils au comte; on nous arrête malgré votre sauf-conduit.

— Et l'on fait bien, messieurs.

— Et l'ordre vient de vous?

— De moi.

— Veuillez nous expliquer...

— C'est bien simple. Il y a quelque temps, le sire Gautier de Mauny passa par Saint-Jean-d'Angely avec vingt hommes. Il était muni d'un sauf-conduit du duc de Normandie pour lui et les siens.

— Quel rapport cela a-t-il avec nous? demandèrent les bourgeois.

— Vous allez le voir, continua le comte. Le sire de Mauny fut arrêté comme vous l'avez été; comme vous l'avez fait, il montra son sauf-conduit; mais, comme pour vous, il lui fut inutile. On retint dix-sept hommes sur les vingt qui l'accompagnaient, et ces dix-sept hommes sont encore dans votre ville.

— De sorte...

— De sorte que j'ai trouvé assez naturel de vous faire aujourd'hui ce que votre maire a fait à un des nôtres, et, calculant à peu près comme il avait calculé, je n'ai voulu laisser sortir de mon camp que deux de vous.

Il n'y avait rien à répondre.

— Ainsi, c'est un échange que vous voulez? dit un des bourgeois.

— L'échange d'abord, et la condition que je vous imposais tout à l'heure.

— La reddition de la ville?

— Sans engagement de notre part.

Les bourgeois se consultèrent.

— Eh bien! dit l'un d'eux, nous sommes chargés des pouvoirs de la ville, nous acceptons, puisque nous ne pouvons pas faire autrement. Laissez-nous retourner jusqu'à la ville, et informer les habitans du traité que nous venons de faire.

— Vous n'avez pas besoin d'être six pour cela, et un seul suffit. Les autres entreront avec nous dans la ville.

Il n'y avait pas moyen de reculer.

— Vous comprenez bien, reprit le comte : nos dix-sept hommes vont d'abord nous être renvoyés; puis, quand nous nous présenterons à la porte de la ville, votre maire viendra nous en apporter les clefs et faire sa soumission au nom de tous. Alors, et seulement alors, nous verrons ce que nous aurons à faire.

Un des six envoyés rentra à Saint-Jean-d'Angely et fit part des conditions imposées, lesquelles furent acceptées.

Deux heures après, les dix-sept compagnons de Gautier de Mauny étaient revenus au camp anglais, et le comte Derby prenait possession de la ville au nom du roi d'Angleterre.

Après huit jours de séjour à Saint-Jean-d'Angely, les Anglais se remirent en route et marchèrent sur Niort, une bonne ville, bien fermée, de laquelle un gentil chevalier, messire Guichard d'Angle, était capitaine et souverain pour le temps.

Trois assauts eurent lieu, qui ne produisirent rien aux Anglais.

Alors ils partirent et s'acheminèrent vers Poitiers; mais sur le chemin ils prirent le bourg de Saint-Maixent, et tuèrent tous ceux qui s'y trouvaient, et, appuyant un peu à gauche, ils vinrent devant Montreuil-Bellay; et cela n'était pas sans raison, comme on va le voir.

Il y avait dans cette ville plus de deux cents monnayeurs qui forgeaient et frappaient la monnaie du roi, ce qui n'était pas d'un mince attrait pour le comte.

Celui-ci fit sommer la ville de se rendre, mais la ville refusa.

Heureusement, les Anglais étaient habitués à ces refus, et savaient comment s'y prendre pour en avoir raison.

Ils commencèrent le siége en faisant venir les archers devant.

Au bout d'une heure, nul n'osait plus se montrer à la défense, et le soir la ville était prise.

Tous les habitans furent tués.

Nous n'avons pas besoin de dire ce que devint la monnaie du roi.

Le comte laissa une garnison dans le château, et il repartit pour Poitiers, qui était encore loin de là.

Le premier assaut fut inutile, et cependant la ville n'était pleine, dit Froissard, que de menus gens, peu aidables en guerre.

Le lendemain, plusieurs chevaliers montèrent à cheval et s'en vinrent rôder autour de la ville, cherchant un endroit par lequel elle pût être plus facilement attaquée.

Ils trouvèrent un lieu qui leur parut assez propre à une tentative, et ils en informèrent le comte, qui décida, après conseil, que le lendemain la ville serait attaquée sur trois points, et que les archers attaqueraient le point le plus faible.

Le lendemain, qui était le mercredi 4 octobre, le triple assaut commença avec le jour.

Les habitans de Poitiers avaient fort à faire, car ils ne pouvaient aller ainsi d'un point à un autre, et défendre aussi bien les trois.

La ville fut prise.

Hommes, femmes, enfans, vieillards, tout fut passé au fil de l'épée.

Le butin des Anglais fut énorme, car, outre le bien des habitans, il y avait encore celui des habitans du plat pays, qui s'étaient réfugiés à Poitiers, s'y croyant plus en sûreté que dans la campagne.

Couvens, châteaux, églises, tout fut détruit, et le comte lui-même, qui voulait séjourner onze ou douze jours dans la ville, ne put arrêter le pillage et la destruction qu'en menaçant de la mort quiconque s'y livrerait encore.

Le comte Derby s'apprêtait à aller à Calais, laissant derrière lui un sillage de feu, de sang et de ruines.

Tout le pays qu'il avait traversé était désert comme s'il

eût été visité par la colère du Seigneur, et comme si le comte eût été aidé dans son expédition d'un fléau comme celui qui devait ravager la France deux ans plus tard, et dont nous aurons à parler avant la fin de cette histoire.

Quand le comte eut séjourné quelques jours à Poitiers, il l'abandonna sans y laisser de garnison, car il eût été forcé de repeupler son armée, tant la ville avait besoin d'hommes pour être gardée, et il revint à Saint-Jean-d'Angely à petites journées.

Le comte aimait fort se battre, mais il aimait fort aussi les fêtes et le repos après le combat.

A Saint-Jean-d'Angely, il acquit grand amour des bourgeois, des dames et des demoiselles, car il n'y fut pas plus tôt revenu que, comme à Bordeaux, il donna des fêtes et des bals sans nombre, et il se faisait des partisans là où quelques jours auparavant il avait des ennemis.

Il traînait à sa suite un immense butin d'or, de pierreries et de joyaux dont il distribua une partie aux dames et aux demoiselles de Saint-Jean-d'Angély, ce qui ne contribua pas peu à laisser un agréable souvenir de lui dans les esprits de la gent féminine, au point qu'elles disaient qu'il était impossible de voir plus noble prince chevaucher sur palefroi.

Enfin, après force bals, dîners et soupers, le comte ordonna ses gens, fit renouveler au maire et aux habitans de la ville les sermens de fidélité déjà prêtés une fois, et il s'en alla vers la ville de Bordeaux.

Arrivé là, il donna congé à tous ses gens d'armes, garçons et autres, en les remerciant grandement de leur bon service.

Puis, peu après, il prit la mer et s'en alla en Angleterre avant de rejoindre Edouard et de lui rendre compte de son heureuse expédition.

Nous allons abandonner un instant la France et voir ce quise passait en Écosse, car nous touchons à la fin de no-

tre livre, et les événemens nous reportent à la patrie de Robert Bruce.

XXX

Donc, avant d'aller à Calais, le comte Derby s'arrêta quelque temps en Angleterre.

Des lettres qu il avait reçues d'Édouard III le priaient d'aller voir par lui-même ce qui se passait à Londres et ce qu'il fallait croire d'une prochaine invasion écossaise dont le roi avait entendu parler, et que des messagers de la reine lui avaient fait pressentir.

Disons tout de suite que l'Écosse était dans un bien pauvre état.

Voici comment Walter Scott s'exprime à ce sujet :

« Il n'y avait plus ni refuge ni protection à trouver dans les lois, à une époque où toutes les questions étaient décidées par le bras le plus vigoureux et la plus longue épée. On ne cultivait plus la terre, puisque, d'après toutes les probabilités, l'homme qui l'aurait ensemencée n'aurait pu en recueillir la moisson. Peu de sentimens religieux se conservèrent au milieu d'un ordre de choses si violent, et le peuple devint si familier avec les actes injustes et sanguinaires, que toutes les lois de l'humanité et de la charité étaient transgressées sans scrupule. Des malheureux étaient trouvés morts de faim dans les bois avec leurs familles, et le pays était si dépeuplé et si inculte, que les daims sauvages quittaient les forêts et approchaient des villes et des habitations des hommes. Des familles entières étaient réduites à manger de l'herbe, et d'autres trouvèrent, dit-on, un aliment plus horrible dans la chair de leurs semblables. Un misérable établit des trappes dans lesquelles il prenait

les créatures humaines comme des bêtes fauves et s'en nourrissait. Ce cannibale était appelé Christian du Grappin, à cause du grappin ou crochet qu'il employait pour ses affreuses trappes.

» Au milieu de toutes ces horreurs, continue le romancier historien, lorsqu'il y avait quelque trève entre eux, les chevaliers écossais et anglais faisaient succéder aux combats des tournois et autres exercices de chevalerie. Le but de ces jeux n'était pas de combattre, mais de prouver qui était le meilleur homme d'armes. Au lieu de faire assaut d'adresse, et de chercher qui sauterait le plus haut ou de disputer le prix d'une course à pied ou à cheval, c'était la mode alors que les gentilshommes joutassent ensemble, c'est-à-dire qu'armés de toutes pièces, tenant leurs longues lances, ils courussent l'un contre l'autre jusqu'à ce que l'un des deux fût enlevé de sa selle et renversé par terre. Quelquefois ils se battaient à pied avec l'épée ou la hache, et, quoique ce ne fussent que des jeux où présidait la courtoisie, on voyait quelquefois périr plusieurs champions dans ces combats inutiles, comme s'ils eussent combattu sur un champ de bataille véritable. »

Quand le comte Derby arriva à Londres, il y avait trêve, ou du moins trêve apparente entre les deux Etats.

Le comte, après avoir fait part de son expédition à la reine, se rendit à Berwick, où il fit annoncer qu'un grand tournoi aurait lieu, auquel il convoquait tous ceux des chevaliers écossais qui voudraient combattre.

Or, il y avait à cette époque de vaillans hommes en Écosse, et qui ne refusaient jamais ni un combat ni un tournoi.

Le comte Derby avait envoyé des espions en même temps qu'il avait fait annoncer ce tournoi, car, le temps que les chevaliers écossais passeraient à ce tournoi, ils ne pourraient le passer à faire les préparatifs de l'invasion

projetée, et lui, le comte Derby, pourrait avertir Édouard, s'il y avait lieu.

Les espions revinrent.

— Monseigneur, dirent-ils au comte, rien n'est plus certain que cette invasion.

— Et qui devait la commander?

— Le roi David Bruce en personne.

— Et les autres chefs de son armée?

— Étaient Alexandre Ramsay, William Douglas et le chevalier de Liddesdale.

— Et ces trois chevaliers viendront au tournoi?

— Oui, monseigneur.

Il n'y avait pas de temps à perdre.

Le comte, au lieu de prévenir Édouard, dont le séjour en France était si utile à la réussite de ses projets, fit prévenir la reine de ce qui se passait, afin que ceux de ses chevaliers qui lui restaient se missent en garde contre cette invasion, et le comte attendit le tournoi.

Les combattans arrivèrent.

Le comte les reçut avec les honneurs dûs à leur rang, et s'adressant à Ramsay, il lui dit :

— Avec quelles armes vous plaît-il que les chevaliers combattent?

— Avec les boucliers de métal, répondit Ramsay.

— Non, non, répliqua le comte, il y aurait trop peu d'honneur à acquérir avec de pareilles armes. Servons-nous plutôt des armures légères que nous portons les jours de bataille.

— Avec des pourpoints de soie si vous le voulez, répondit Alexandre Ramsay.

On s'en tint aux armures légères.

Le jour du tournoi arriva.

Les principaux chevaliers inscrits étaient, du côté des Écossais, Graham, Douglas, Ramsay et Liddesdale.

Du côté des Anglais, le comte Derby et le baron Talbot.

Chacun de ceux-ci savait que c'était un ennemi véritable qu'il avait à combattre, car le comte Derby ne leur avait pas laissé ignorer les projets de l'Écosse, et il avait même dit à Talbot :

— Baron, vous contenterez-vous de votre armure légère?

— Oui, avait répondu celui-ci.

— Eh bien! si vous m'en croyez, vous en mettrez une doublée au moins à la poitrine.

— Pourquoi ?

— Parce que, si nous avons deviné que nous avions des ennemis sérieux dans nos adversaires, ils ne nous épargneront pas ; car, de leur côté, ils doivent bien savoir que nous ne leur sommes guère amis, et le roi d'Angleterre a trop besoin de ses vaillans chevaliers pour que je vous laisse vous exposer sans raison.

— Merci du conseil, monseigneur ; je le suivrai.

Si nous sommes entrés dans des détails sur ce tournoi, c'est qu'il fut un des plus meurtriers et des plus beaux de cette époque.

Le comte Derby devait combattre Liddesdale et Ramsay; Talbot, Graham et un autre chevalier écossais dont nous n'avons pas le nom.

Puis venaient d'autres chevaliers, braves, mais moins importans que ceux que nous venons de nommer.

Après plusieurs passes insignifiantes, le chevalier de Liddesdale vint frapper l'écu du comte Derby. Celui-ci sortit de son camp.

Liddesdale n'avait pas fourni deux fois la carrière que, blessé au bras droit, il était forcé de quitter la partie.

Le comte rentra dans son camp aux applaudissemens des spectateurs, et Talbot, qui le remplaça, alla toucher l'écu de sir Patrick Graham, qui était un redoutable champion.

C'est alors que Talbot sut gré au comte du conseil qu'il

lui avait donné, car la lance de son adversaire perça sa double cuirasse et s'enfonça d'un pouce dans la chair.

Avec sa cuirasse de guerre, il eût inévitablement été tué.

C'est ainsi que se termina le premier jour.

Le soir, au souper, un chevalier anglais voulut venger la défaite de Talbot, et défia Graham de fournir le lendemain trois fois la carrière contre lui.

— Ah! tu veux te mesurer avec moi, dit celui-ci. En ce cas, lève-toi demain de bonne heure, confesse tes péchés, car le soir tu rendras compte à Dieu.

Le bruit de ce défi se répandit, et le lendemain, quand Graham, déjà vainqueur la veille, reparut dans la lice, tous les yeux se fixèrent sur lui, car on était curieux de savoir s'il gagnerait son sanglant pari.

Patrick Graham s'avança jusqu'au milieu de la lice, et voyant venir à lui son adversaire, il lui cria :

— Avez-vous fait comme je vous ai dit, messire?

— Pas plus que vous, sire.

— Alors vous mourrez sans confession, ce qui est un malheur quand on est sérieusement chrétien comme je crois que vous l'êtes.

Et à peine Graham avait-il dit cela, qu'il prit du champ, assura sa lance, et, courant de toute la force de son cheval sur le chevalier anglais, il lui passa sa lance au travers du corps.

Le chevalier tomba à terre.

Quand on le releva, il était mort.

La chose avait été si rapide et si terrible à la fois, que l'admiration faisait place à l'effroi. Graham se retira au milieu du silence général.

Les applaudissemens n'éclatèrent que lorsque le comte Derby reparut.

Les dames et damoiselles de Saint-Jean-d'Angély avaient bien raison de dire que c'était le plus beau cavalier qu'on pût voir sur un palefroi.

Rien n'était plus élégant que lui lorsqu'il se présenta dans la lice, et cependant il était pâle et son sang bouillait, car il avait soif de venger la mort de celui qu'il venait de voir tuer.

William Ramsay, parent d'Alexandre Ramsay, dont nous avons parlé plus haut, répondit à l'appel du comte.

C'était un aussi brave chevalier que son frère.

Les deux adversaires fondirent l'un sur l'autre.

William visait, comme son prédécesseur, à la poitrine. Le comte visait à la tête.

Les deux lances se brisèrent, les deux chevaux plièrent sur leurs jarrets, mais les deux champions restèrent en selle.

Chacun reprit une lance, et ils recommencèrent.

Cette fois, l'issue ne fut pas la même, quoique tous deux cherchassent toujours.

La lance de William glissa, et celle du comte, traversant le casque de son adversaire, le lui cloua sur le crâne.

William ouvrit les bras et tomba.

Tout le monde le croyait tué, et cependant il respirait encore, mais si faiblement, que la première chose que l'on fit, quand il eut été transporté dans son camp, fut d'aller chercher un prêtre.

William se confessa sans prendre le temps d'ôter son casque.

— Que Dieu m'accorde, dit le comte Derby, qui ne s'occupait plus que de soigner le blessé, de me confesser le casque en tête et de mourir dans mon armure !

Quand la confession fut terminée, Alexandre Ramsay étendit son frère par terre tout de son long, et appuyant son pied droit contre la tête du patient, il réunit toutes ses forces, et tira le morceau de lance en même temps du casque et de la tête.

Après quoi William se leva, et, se frottant la tête, il dit en souriant :

— Allons, cela ira.

Les tournois étaient terminés.

On distribua les prix, dans lesquels le comte déploya toute sa munificence, et chacun s'en retourna d'où il était venu.

Quant au comte, il partit définitivement pour Calais, où il retrouva toutes choses dans le même état.

— Quelles nouvelles, cousin? dit le roi après avoir embrassé le comte.

— Bonnes, sire. L'Écosse se prépare à une invasion en Angleterre.

— Et vous appelez cela de bonnes nouvelles? répliqua Édouard.

— Oui, sire, car tout le pays est prévenu, et s'il ne leur arrive pas malheur, cela m'étonnera bien. Croyez-vous donc, monseigneur, que j'aurais quitté l'Angleterre si votre beau royaume avait couru le moindre danger?

— C'est juste, fit le roi. Attendons ici.

XXXI

Les choses en étaient là quand surgit un incident nouveau que nous ne pouvons passer sous silence.

Ramsay et Liddesdale étaient de vieux amis et de vieux compagnons d'armes, et ils avaient toujours été à côté l'un de l'autre quand il s'était agi de repousser l'invasion des Anglais.

Mais il arriva que dans une des dernières batailles, Ramsay prit d'assaut le château fort de Roxburg, ce qui l'avança encore dans l'amitié du roi.

Au moment où l'invasion allait se faire, quelque temps après le tournoi, David Bruce voulut récompenser ce fait

d'armes, et il nomma Ramsay shériff du comté de Roxburg, emploi qui était rempli auparavant par le chevalier de Liddesdale.

L'amitié de celui-ci pour Ramsay ne résista pas à la peine qu'il ressentit en apprenant que le roi le dépossédait pour son ami.

Un jour que Ramsay rendait la justice à Harwick, il fut assailli par une troupe d'hommes armés au milieu desquels il reconnut Liddesdale.

Ramsay fut blessé; mais, convaincu que son ami ne pouvait désirer sa mort, il se fit transporter dans le château solitaire de l'Ermitage, situé au milieu des marais de Liddesdale.

Là, il fut jeté dans un cachot dont la porte fut close pour ne jamais se rouvrir.

A travers les fentes du plafond de ce cachot, au-dessus duquel se trouvait un grenier, tombaient quelques graines qui furent pendant plusieurs jours l'unique subsistance du prisonnier, qui succomba cependant, et dont les ossemens furent retrouvés quatre cents ans après par un maçon qui creusait dans les ruines du château de l'Ermitage.

Quand David Bruce apprit le crime qui avait été commis, il en fut très courroucé et voulut le venger; mais le chevalier de Liddesdale était trop puissant pour être puni; puis le roi avait en ce moment à s'occuper d'autre chose que de punir un homme dont il allait avoir si grand besoin.

Cependant le chevalier garda le souvenir des persécutions que David Bruce avait tentées sur lui, et il se promit de s'en venger un jour si l'occasion s'en présentait.

Pendant ce temps, les préparatifs du roi continuaient.

Il commença par lever une armée considérable, et, convaincu que nul ne savait ses projets, se fiant à l'absence du roi, il entra en Angleterre par les frontières occidentales et marcha sur Durham, ravageant tout sur son pas-

sage, et faisant en Angleterre ce qu'Édouard et le comte Derby venaient de faire en France.

David Bruce marcha vers Durham toujours avec la même confiance.

Mais les lords des comtés septentrionaux avaient, de leur côté, rassemblé une armée, et, après avoir défait l'avant-garde de l'armée écossaise, ils tombèrent à l'improviste sur le corps d'armée principal.

L'armée anglaise, dans laquelle il y avait beaucoup d'ecclésiastiques, marchait entonnant des hymnes saints et ayant un crucifix pour étendard.

Dieu protégea ceux qui le prenaient pour guide.

Les Écossais trouvaient à chaque pas des combattans nouveaux qui semblaient sortir de terre comme les soldats de Cadmus.

La reine d'Angleterre était venue elle-même jusqu'en la ville de Neufchâtel sur la Tyne, accompagnée de l'archevêque d'York, de l'archevêque de Cantorbéry, de l'évêque de Durham, de l'évêque de Lincoln, du sire de Percy, du sire de Ros, du sire de Monbray et du sire de Neufville, auxquels, en partant pour Calais, le comte Derby avait fait les plus importantes recommandations.

En même temps arrivaient au secours des Anglais des gens des pays du nord, de Northumberland et de Galles, car chacun avait hâte de combattre les Écossais, tant pour l'amour de la reine que pour le salut du pays.

Quand le roi d'Écosse et ses gens apprirent que les Anglais s'étaient rassemblés à Neufchâtel pour venir contre eux, ils envoyèrent jusqu'à cette ville des coureurs qui brûlèrent sur leur chemin des petits hameaux dont les Anglais voyaient les flammes de l'endroit où ils étaient.

Le lendemain, David Bruce et toute son armée, qui se composait bien de quarante mille hommes, s'en vinrent loger à trois petites lieues de Neufchâtel, en la terre du seigneur de Neufville, et firent dire à ceux qui étaient dans

le château que, s'ils voulaient sortir, ils les combattraient volontiers.

Les Anglais y consentirent, et, sortant de la ville, ils se trouvèrent douze cents hommes d'armes, trois mille archers et cinq mille autres hommes parmi les Gallois.

En voyant un si petit nombre, les Écossais, sûrs de la victoire, se rangèrent en bataille, comme faisaient les Anglais de leur côté.

Les Anglais étaient rangés en quatre batailles.

L'évêque de Durham et le sire de Percy commandaient la première.

L'archevêque d'York et le sire de Neufville la seconde.

L'évêque de Lincoln et le sire de Monbray la troisième.

Messire Édouard de Bailleul et l'archevêque de Cantorbéry la quatrième.

La reine Philippe de Hainaut était au milieu de ses gens, comme avait fait quelques années auparavant la comtesse de Montfort, et elle les exhortait à combattre vaillamment pour l'honneur du roi et du royaume.

C'était surtout aux quatre prélats et aux quatre barons qu'elle s'adressait, et ceux-ci n'avaient pas besoin de ces exhortations, car ils n'étaient pas gens à ne pas s'acquitter loyalement de la mission, que leur roi y fût ou n'y fût pas.

Peu après le départ de la reine, qui se retira à Neufchâtel, les batailles se rencontrèrent.

Ce furent les archers qui de part et d'autre commencèrent la besogne; mais les archers écossais ne durèrent pas longtemps. Ce premier choc fut peut-être le plus terrible que l'on retrouve dans des récits de combats.

Chacun faisait si bien de son côté, les Écossais pour réparer les échecs précédens, les Anglais pour tenir la promesse faite à leur reine, que la bataille commencée le matin durait encore à quatre heures du soir.

Sir John Graham offrit de disperser les archers anglais, qui tiraient et tuaient avec leur habileté ordinaire, et par

qui la victoire commençait à se décider, si l'on voulait lui confier un corps de cavalerie; mais, quoique le succès d'une tentative semblable eût décidé du succès de la bataille de Bannockburn, il ne put l'obtenir.

Alors le désordre commença à se mettre peu à peu dans l'armée écossaise.

— Sire, dit Alexandre de Ramsay au roi dont il portait la bannière, vous vous exposez trop; vous êtes blessé, retirez-vous.

— Que m'importe! dit David Bruce; nous garderons la place, ou je me ferai tuer comme le dernier de mes archers!

En ce moment, une seconde flèche blessa le roi à l'épaule.

Alors, armé d'une hache, il se précipita au milieu des ennemis comme le plus obscur de ses soldats.

Un homme l'avait reconnu. Cet homme se nommait John Copeland et était gentilhomme du Northumberland.

Il traversa rapidement, et alla droit au roi d'Écosse.

Alors une lutte désespérée s'engagea entre le roi et le gentilhomme, car le premier comprenait que, mort ou pris, il assurait la victoire aux Anglais, et l'autre, que s'il ne s'emparait vite de son adversaire, il serait infailliblement tué par ceux qui viendraient à son secours.

Un violent coup que David Bruce reçut sur le bras droit fit tomber à terre la hache qu'il portait. John Copeland profita de ce moment, et saisit à bras le corps son royal adversaire, qui, voyant cela, parvint par un effort désespéré à s'emparer de son poignard, avec lequel il fit sauter deux dents au gentilhomme; mais celui-ci ne lâcha pas prise, et le roi, épuisé par cette lutte et ses deux blessures, resta au pouvoir du chevalier anglais.

A compter de ce moment, la bataille était finie.

Alexandre de Ramsay vint à l'aide de son maître, mais il ne réussit qu'à se faire tuer sous ses yeux.

John Copeland, avec une vingtaine d'hommes, fendit la presse, et chevaucha si bien, que ce jour-là même il fit quinze lieues, et que le soir le roi David Bruce était enfermé à un château qui s'appelait Châtel Orgueilleux, et qui appartenait à celui qui l'avait pris, et qui jura de ne rendre son prisonnier qu'à Édouard lui-même.

L'aile gauche de l'armée écossaise avait continué de tenir quelque temps après la prise du roi, mais en vain, et elle parvint à exécuter sa retraite sous le commandement du comte de March, le mari de la comtesse de March, qu'on appelait Agnès la Noire, et qui, en l'absence de son mari, quelques années auparavant, avait si vaillamment défendu le château de Dumbar contre Salisbury.

Cette défense fut assez remarquable pour que nous fassions ici une digression en sa faveur.

Le comte de March avait embrassé le parti de David Bruce, et s'était mis en campagne avec le régent. La comtesse, que son teint basané avait fait surnommer Agnès la Noire, était la digne fille de Thomas Randolph, comte de Mercy. Le château de Dumbar, qu'elle habitait, était bâti sur une chaîne de rochers qui s'étendaient jusqu'à la mer. Il n'avait qu'un seul passage qui conduisît dans l'intérieur des terres, et ce passage était si bien fortifié qu'il était réputé imprenable.

Cependant, ce château fut attaqué par Salisbury, qui tenta tous les moyens pour s'en emparer.

Il commença par faire avancer des engins qui jetaient d'énormes pierres; mais Agnès la Noire, impassible sur les remparts, ne répondait à ces attaques qu'en essuyant avec un mouchoir blanc les places que les pierres frappaient, comme si cet assaut n'eût servi qu'à faire un peu de poussière.

Alors le comte fit faire une sorte de maison roulante qu'on appelait une truie, dont la forme ressemblait assez au dos d'un sanglier. Cette machine, que l'on roulait con-

tre le château que l'on voulait attaquer, abritait contre les flèches et les pierres des assiégés les soldats qu'elle renfermait, et qui alors tiraient à leur aise ou cherchaient à miner les murs ou à pratiquer une brèche avec des haches et des pioches.

Quand la comtesse vit cet engin approcher des murs du château, elle cria au comte de Salisbury d'un ton moqueur :

Prends garde à toi, Salisburie,
Des petits va faire ta truie.

En disant cela, elle faisait un signal, et un énorme fragment de rocher qu'elle avait fait détacher tout exprès fut précipité du haut des murailles sur la truie, dont le toit fut brisé en mille pièces, et Agnès s'écria en voyant fuir les Anglais, qui voulaient éviter la chute des débris et les flèches qu'on leur lançait du château, et contre lesquelles rien ne les garantissait plus :

— Voyez donc toute cette portée de petits porcs anglais!

On juge aisément par la femme de ce que devait être le mari. La retraite s'effectua donc assez bien sous son commandement. Les Écossais laissèrent quinze mille morts environ.

Quand la reine d'Angleterre apprit ce qui s'était passé, elle monta sur son palefroi et s'en vint le plus tôt qu'elle put sur la place où avait eu lieu la bataille. Alors elle demanda ce que le roi d'Écosse était devenu. On lui répondi' que John Copeland l'avait pris et mené avec lui.

La reine écrivit alors au chevalier de Copeland de lui amener son royal prisonnier, ajoutant qu'il aurait dû le faire tout de suite.

Elle donna ces lettres à un de ses chevaliers, qui partit aussitôt pour Châtel Orgueilleux.

Madame Philippe revint sur le champ de bataille, où s'é-

tait rassemblée toute l'armée anglaise, qu'elle félicita grandement.

Là, le comte de Moret, messire Guillaume de Douglas, messire Robert de Bessi, messire Anebaut de Douglas, l'évêque d'Abredane, l'évêque de Saint-Andrieu, le chevalier de Liddesdale, et enfin tous les nobles prisonniers que les Anglais avaient faits, lui furent présentés.

Le lendemain arriva la réponse de John Copeland.

Elle était formelle.

Il refusait de remettre son prisonnier à tout autre qu'au roi, ajoutant que David Bruce était bien gardé, et qu'il n'y avait garde qu'il s'échappât.

Madame d'Angleterre ne put en tirer autre chose, et ne fut pas contente de l'écuyer.

Elle écrivit au roi le résultat de la bataille, et le roi fit dire à John Copeland de venir lui-même lui rendre compte à Calais de l'heureuse capture qu'il avait faite.

Quand cette nouvelle fut connue, le comte de Liddesdale, celui qui avait fait mourir Alexandre de Ramsay, et qui, comme nous venons de le dire, était prisonnier des Anglais, demanda à parler à la reine.

— Madame, lui dit-il, je voudrais voir le roi d'Angleterre, auquel j'aurais à dire des choses dont il ne peut que me savoir gré. Je viens vous demander de me laisser, sur ma parole, me rendre auprès de lui avec le sire de Copeland, dont je serai le prisonnier.

Ce que le comte de Liddesdale demandait lui fut accordé, et il partit avec le chevalier.

David Bruce resta enfermé dans un château qui se trouvait sur la route de Northumberland e de Galles.

XXXII

Quand Édouard vit l'écuyer et qu'il sut que c'était John Copeland, il lui fit grande chère, et, le prenant par la main, il lui dit :

— Bien venu est mon écuyer, qui, par sa vaillance, a pris notre adversaire le roi d'Écosse.

— Sire, dit alors John Copeland, ce que j'ai fait, tout autre l'eût pu faire; mais ne me veuillez pas de mal si je n'ai pas rendu mon prisonnier à madame la reine, comme elle me le demandait, car je relève de vous, et c'est à vous que j'ai fait mon serment.

— Le bon service que vous nous avez rendu, dit le roi, vaut bien que vous soyez excusé de toutes choses, et honnis soient tous ceux qui penseraient mal de vous! Voici ce que vous allez faire. Vous partirez de Calais, vous retournerez en votre maison, vous prendrez votre prisonnier, et le menerez auprès de ma femme. Et, pour vous récompenser, je vous élève au grade de banneret, je vous retiens écuyer de mon corps et de mon hôtel, et vous assigne un revenu de six cents livres à l'esterlin.

— Sire, dit alors John, je ferai comme vous l'ordonnez; mais j'ai emmené avec moi le sire de Liddesdale, qui est aussi votre prisonnier, mais qui a obtenu de madame la reine la permission de venir vous voir et de s'entendre avec vous de sa rançon.

— Eh bien! amenez-nous ce prisonnier, que nous garderons ici si sa rançon ne nous convient pas, et que nous renverrons si elle nous convient.

Quand l'écuyer fut parti, le chevalier de Liddesdale fut admis auprès du roi.

— Sire, dit-il à Édouard, je ne viens pas seulement pour vous offrir ma rançon, mais pour vous donner un bon conseil.

— Et d'où vient qu'un ennemi, mon prisonnier, veut me rendre un service?

— Cela vient, sire, de ce qu'il a peut-être à se venger de celui ou de ceux au service desquels il s'est fait prendre.

Il paraît que le conseil était bon et le service réel, car, à la fin de cette première entrevue, Édouard dit au comte :

— C'est bien, messire; nous vous remercions de tout ce que vous venez de nous dire, et nous en ferons notre profit. Soyez tranquille, le roi David Bruce est en bonnes mains, et il ne verra de sitôt ce pays où il n'a su rester. Vous êtes libre, messire; les services comme celui que vous venez de me rendre valent quatre rançons comme celle qu'on vous eût demandée.

Le comte de Liddesdale quitta alors la France et retourna en Ecosse, où son voyage à Calais était déjà connu.

Pendant ce temps, John Copeland était revenu en Angleterre, annonçant l'ordre qu'il avait reçu d'Édouard et les dons que celui-ci lui avait faits. Tous ceux qui se trouvaient là lui firent compagnie pour garder le prisonnier pendant sa translation de Châtel Orgueilleux à la ville de Berwick, où se trouvait la reine.

On alla donc prendre David Bruce.

John le présenta à la reine, qui était bien encore un peu courroucée du refus qu'il avait fait de le lui amener plus tôt, mais qui oublia son ressentiment en voyant qu'elle avait obtenu ce qu'elle voulait et en entendant les bonnes raisons que John lui donna.

Alors elle n'eut plus qu'un souci, ce fut de passer en France et de voir son mari et son fils, qu'elle n'avait pas vus depuis longtemps.

Elle pourvut la cité de Berwick, le château de Roxburg,

la cité de Durham, la ville de Neufchâtel et toutes les garnisons sur les routes d'Écosse.

Elle confia la garde du pays de Northumberland aux seigneurs de Percy et de Neufville, après quoi elle partit de Berwick, s'en retourna à Londres, emmenant avec elle le roi d'Écosse, le comte de Moret et tous les hauts barons qui avaient été pris.

Son entrée à Londres fut un véritable triomphe, et la joie des Anglais à la vue du roi d'Écosse ne se peut exprimer.

La reine fit enfermer ses prisonniers au fort château de Londres, et elle ordonna les préparatifs de son départ.

Elle partit et arriva heureusement à Calais, où nous allons la retrouver tout à l'heure.

Maintenant, revenons au sire de Liddesdale.

Sa visite au roi d'Angleterre était connue, nous l'avons dit, et les Écossais, en voyant revenir le prisonnier, crurent qu'il avait entamé avec Édouard une négociation relative à la délivrance de leur roi. Mais ils étaient loin de la vérité, et peu à peu l'on crut que cette visite, au lieu d'être un service rendu à l'Écosse, pouvait bien être une trahison.

Alors on se souvint que le comte avait tué Alexandre Ramsay, et qu'il n'avait jamais pardonné au roi David Bruce d'avoir voulu l'en punir.

Les suppositions étaient donc en chemin de devenir des certitudes, lorsqu'un matin William de Douglas, son parent et son filleul, lui proposa une partie de chasse dans la forêt d'Ettrick.

Le chevalier de Liddesdale était grand chasseur : il accepta.

Le soir, on rapportait le cadavre du chevalier.

William de Douglas l'avait tué.

Et ce fut heureux, car on oublia la dernière action de sa vie pour ne se souvenir que des services qu'il avait rendus et de sa mort malheureuse et fortuite.

Le siége se tenait toujours devant Calais, et les Anglais avaient fort à faire.

En effet, le roi de France, qui venait d'échouer dans le secours qu'il avait donné à l'Écosse, avait si bien garni les forteresses des comtés de Guînes, d'Artois et de Boulogne, et les environs de Calais; il avait mis sur mer tant de Génois et de Normands, que les Anglais, qui voulaient sortir de leur ville pour chercher aventure, faisaient souvent de dures et dangereuses rencontres.

Un siége définitif n'avait pas lieu, il est vrai, mais il ne se passait pas de jour sans qu'il n'y eût quelque escarmouche avec des morts, soit d'un côté, soit de l'autre.

Aussi le roi d'Angleterre et son conseil passaient-ils les jours et les nuits à faire des engins et à combiner des machines pour mieux attaquer et presser ceux de Calais. Mais rien ne venait à bout de ceux-ci, et les affamer était décidément l'unique moyen que pussent employer les assiégeans.

Mais à ce moyen il y avait un empêchement, car il y avait deux hommes, deux mariniers, se transformant comme des Protées, échappant comme des ombres, et qui ravitaillaient continuellement la ville.

Ces deux hommes se nommaient l'un Marant, l'autre Mestriel.

Les Anglais avaient été longtemps sans se rendre compte de la façon dont les vivres parvenaient aux Calaisiens; mais ils avaient fini par surprendre les deux hommes que nous venons de nommer en flagrant délit de commerce avec la ville.

Alors ils les avaient poursuivis; mais autant eût valu poursuivre des fantômes ou vouloir saisir l'insaisissable Protée.

Les deux mariniers échappaient toujours, et non-seulement ils échappaient, mais, comme ils connaissaient mieux la mer et les routes que les Anglais, ils les attiraient dans

des écueils ou les faisaient tomber dans des embuscades, ni plus ni moins que les chants des sirènes et les échos de la Lore-Ley.

Cela dura longtemps, car le roi d'Angleterre séjourna encore tout l'hiver devant Calais, et l'on finit par renoncer à vouloir s'emparer de ces deux hommes, qui étaient cependant devenus l'unique secours des Calaisiens.

Édouard III, tout le temps que dura ce siége, s'occupa sans cesse de rester en amitié avec les communautés de Flandre, car son avis était que c'était par eux qu'il en arriverait le plus aisément à ce qu'il voulait.

Enfin, le roi d'Angleterre leur fit tant de promesses, que les Flamands, qui, du reste, ne demandaient pas mieux, se laissèrent émouvoir.

Ils demandèrent en échange de leur secours que le roi leur rendît Lille, Douai et ses dépendances.

Le roi leur promit ce qu'ils demandaient, et ils vinrent mettre le siége devant Béthune.

Celui qui les commandait était un capitaine nommé messire Oudart de Renty, qui avait été banni de France, et qui avait tourné ses armes contre Philippe.

Mais ceux qui la défendaient étaient quatre braves chevaliers, Geoffroi de Chargny, Baudoin Dennefrin, Jean de Handar, et notre vieille connaissance Eustache de Ribeaumont.

XXXIII

La ville de Béthune était si bien défendue par les quatre chevaliers que nous venons de nommer, que les Anglais ne purent rien sur elle.

Alors Édouard III en revint à sa première combinaison,

c'est-à-dire à vouloir que Louis de Male, devenu comte de Flandre par la mort de son père, tué à Crécy, épousât sa fille Isabelle.

C'était hardi.

De quelque intérêt que soit une combinaison politique, elle devient au moins difficile quand il s'agit de faire épouser à un homme la fille de celui qui a tué son père.

Il faut ou que les intérêts soient bien puissans, ou que ce soit un bien mauvais fils, ou que la femme soit bien belle.

Cependant, le commun de Flandre, ne voyant que les grands avantages à tirer de cette alliance, et se rappelant la promesse faite par Gérard Denis, s'accordait entièrement à consentir à ce mariage, et ne se cachait pas de dire qu'il le désirait, ce dont se réjouissait fort Édouard, car par ce moyen il s'aiderait bien mieux et bien plus sûrement de la Flandre, de même qu'il semblait, et avec raison, aux Flamands, que s'ils avaient l'Angleterre pour alliée, ils pourraient hardiment résister au roi de France, dont la protection était loin de pouvoir leur être aussi profitable que l'autre.

D'un autre côté, le comte Louis de Male, qui avait été élevé à la cour de France, disait ce que nous disions tout à l'heure, c'est-à-dire qu'il n'épouserait jamais la fille de l'homme par qui son père était mort.

Une seconde difficulté se présentait.

C'était le duc Jean de Brabant, qui désirait fortement que le jeune comte prît sa fille pour femme, et qui prenait l'engagement vis-à-vis du prince de le faire jouir entièrement de la comté de Flandre. Puis le duc faisait entendre en même temps que, si ce mariage avait lieu, il ferait tant que tous les Flamands seraient de son accord et contraires au roi d'Angleterre. Ce qui faisait que le roi de France consentait au mariage de Brabant.

Quand le duc eut le consentement du roi de France, il

envoya de grands messagers en Flandre, adressés aux bourgeois les plus influens. Bref, il colora si bien les raisons qu'il leur donnait, que les conseils des bonnes villes de Flandre mandèrent le jeune comte leur seigneur, en lui faisant dire que s'il voulait venir en Flandre et suivre leur conseil, ils seraient ses bons et loyaux sujets, et lui délivreraient toutes les justices et juridictions de Flandre, plus et mieux que nul comte n'avait eu avant lui.

Le comte arriva, et fut reçu avec grande joie.

Mais, à peine Édouard III apprit-il ce qui se passait, qu'il envoya aussitôt en Flandre le comte de Norhantonne, le comte d'Arondel et le seigneur de Cobehen, lesquels parlementèrent tant et pourchassèrent si bien les communautés de Flandre, qu'il y eut revirement, et que les Flamands, malgré tout ce qu'ils avaient dit, eurent plus cher que leur sire prît à femme la fille du roi d'Angleterre que la fille du duc de Brabant.

On voit qu'à cette époque la politique se faisait encore avec une touchante naïveté.

Cependant, si bon que fût le conseil, le comte ne voulut pas le suivre, répétant toujours que rien au monde ne le contraindrait à épouser la fille de l'homme dont les prétentions avaient tué son père.

Les conseillers eurent beau dire au jeune comte que si son père avait suivi les conseils qu'on lui donnait, il eût fait alliance avec Édouard et ne fût pas mort, le fils fût inébranlable dans sa volonté.

Alors, voyant qu'ils n'obtenaient rien par le raisonnement, les Flamands employèrent le dernier moyen qui leur restât, ils prirent le comte et le mirent dans une prison courtoise, mais qui était cependant bien une prison, et lui dirent, avec le respect qu'ils avaient pour leur maître, que ce qu'ils faisaient était pour son bien, et que, puisqu'il ne s'y prêtait pas de bon gré, ils voulaient qu'il fût heureux de force.

Le comte tint bon quelque temps; mais il n'était pas habitué à la réclusion, et il finit par changer d'avis. Il dit donc aux Flamands qu'il suivrait leur conseil, car plus de biens devaient lui venir d'eux que de nul autre pays.

Ces paroles enchantèrent les Flamands, qui ouvrirent la prison et lui laissèrent reprendre une partie de ses habitudes, comme d'aller chasser des oiseaux d'eau sur le bord des rivières, distraction que le prisonnier aimait fort, et de laquelle il lui coûtait fort d'être privé. Mais ils ne cessèrent pas pour cela de le surveiller, et sa prison était en plein air au lieu d'être entre quatre murs, car « ils le guettaient de si près qu'à peine pouvait-il aller pisser, » dit Froissard.

Cela dura ainsi jusqu'à ce que les Flamands eussent fait dire au roi et à la reine, qui se tenaient devant Calais, de se rendre à l'abbaye de Bergues pour conclure le mariage, accepté enfin par le comte.

On prit donc jour pour que les deux parties se trouvassent entre Neuport et Gravelines.

Là vinrent les hommes les plus notables des bonnes villes de Flandre, amenant leur jeune seigneur, qui s'inclina courtoisement devant le roi et la reine d'Angleterre, arrivés avant lui, et traînant à leur suite une grande foule.

Édouard prit le comte par la main, et s'excusa de la mort de son père avec ces paroles douces et bienveillantes qu'il trouvait si bien, ajoutant qu'il avait voulu ne pas entendre parler du comte de Flandre ni le premier ni le second jour de la bataille de Crécy.

Louis de Male sembla très satisfait des raisons que lu donnait Édouard, et il ne fut plus question que du mariage et de ses clauses.

Puis on discuta sur certains traités à faire et certains engagemens à tenir, après quoi le comte fut fiancé à madame Isabelle fille du roi d'Angleterre, et, promit de l'épouser.

Le mariage fut remis à une époque où l'on aurait plus grand loisir de le faire, et les Anglais s'en retournèrent devant Calais, tandis que les Flamands s'en allaient en Flandre, chaque parti enchanté l'un de l'autre.

Les choses demeurèrent en cet état.

Le reste du temps, jusqu'au jour fixé pour le mariage, ne fut plus employé par le roi d'Angleterre qu'à faire les préparatifs nécessaires pour donner une grande pompe à cette fête, et qu'à choisir les beaux et riches joyaux dont il comptait faire des présens à cette occasion.

La reine, qui s'en voulait bien acquitter aussi, passa en largesses toutes les dames de son temps.

Le jeune comte, revenu en Flandre, continua cette distraction qui lui agréait si fort, et qui, comme nous l'avons dit, consistait à aller chasser des oiseaux d'eau sur le bord des rivières. Il paraissait enchanté du mariage convenu, et l'acceptait même avec bien plus de plaisir que ne l'eussent pensé ceux qui le lui conseillaient.

Les Flamands, convaincus par la franchise de leur seigneur, ralentissaient quelque peu leur surveillance, qui, après les choses qui s'étaient passées, eût fini par paraître une insulte.

Le mardi 3 avril, jour des fêtes de Pâques, arriva.

Huit jours après devait avoir lieu le mariage.

Le matin du 3 avril, il faisait un temps magnifique. Aussi le comte se leva-t-il de bonne heure et envoya-t-il querir son fauconnier, qui arriva en toute hâte.

Tous deux se mirent en route. Tous deux étaient à cheval.

Ils cheminaient ainsi depuis quelque temps quand le fauconnier, voyant se lever un héron, lui lança l'oiseau chasseur, et le comte en fit autant.

Les deux faucons se mirent en chasse, et Louis de Male après eux.

— Qui l'aura? qui l'aura? répétait-il.

Et éperonnant son cheval, il avançait toujours, laissant derrière lui le fauconnier, qui était loin d'être aussi bien monté que le prince.

Quand il se crut à une certaine distance, il se retourna, et voyant que, quoi qu'ils fissent, ses gardes ne le pourraient rejoindre, il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval et prit les champs.

On tenta d'abord de le poursuivre, mais on s'aperçut bientôt que la chose était inutile.

Le comte passa en Artois, où il était en sûreté. De là, il se rendit auprès de Philippe VI, auquel il raconta comment il avait été forcé de faire ce qu'il avait fait, et comment, par amour pour lui, il avait échappé à la prison et au mariage.

Le roi de France le félicita de son courage et de sa fidélité.

Quant à Édouard, quand il apprit la fuite du comte, comme il savait parfaitement que les Flamands n'y étaient pour rien, et comme d'ailleurs son intérêt était que son alliance avec eux fût maintenue, il accepta facilement les excuses qui lui furent faites, et, en attendant, ne s'occupa plus que de son siége de Calais.

On eût dit vraiment que le roi comptait passer le reste de sa vie devant cette ville, tant il parlait peu de s'en aller et tant il en faisait comfortablement le siége.

Il tenait là sa cour comme à Londres, et c'étaient tantôt des chevaliers de Flandre et de Brabant, tantôt des chevaliers de Hainaut et d'Allemagne qui le venaient visiter, et qu'il comblait de présens.

En ce même temps revint de Prusse le sire Robert de Namur, que le sire de Spontin venait de faire chevalier en la terre Sainte.

Robert de Namur était jeune et brave, aimant les exploits de guerre et les belles appertises d'armes.

De plus, il ne s'était engagé vis-à-vis d'aucun des deux

rois qui combattaient l'un contre l'autre, mais comme il était le neveu de Robert d'Artois, qu'Édouard avait si bien accueilli, ses penchans le portaient vers l'Angleterre.

Il réunit donc les chevaliers et écuyers dont il pouvait disposer, et, richement ordonné, il se mit en route ainsi qu'il convenait à un seigneur comme lui.

Il marcha ainsi jusqu'à ce qu'il arrivât au siége de Calais, où il fit part au roi de l'amour qu'il avait conçu de lui pour la protection qu'il avait donnée à son oncle, et où il lui offrit ses services et ceux des chevaliers et écuyers qui l'accompagnaient.

Robert de Namur devint donc féal du roi d'Angleterre, qui lui assigna une pension de trois cents livres à l'esterlin, payable à Bruges.

On se rappelle qu'une trêve avait été conclue, après le siége de Rennes, entre le roi de France et le roi d'Angleterre, pour ce qui regardait les hostilités de Charles de Blois et de la comtesse de Montfort.

Quand ces trêves furent expirées, chacun se remit à l'œuvre de plus belle, le roi de France confortant Charles de Blois, et le roi d'Angleterre aidant la comtesse de Montfort, ainsi que tous deux s'y étaient engagés.

Édouard avait donc envoyé du siége de Calais au secours de la comtesse deux braves et vaillans chevaliers, nommés Thomas d'Angourne et Jean de Hartuelle.

Deux cents hommes d'armes et quatre cents archers accompagnaient ces deux capitaines, et cette troupe de renfort ne s'arrêta que lorsqu'elle eut rejoint la comtesse à Hennebon.

Ils trouvèrent là un chevalier de la Basse-Bretagne qui se nommait Tanguy du Chastel avec lequel ils firent souvent des chevauchées et des sorties contre les gens de messire Charles de Blois, et sur le pays qui lui appartenait.

Tantôt c'étaient les uns qui gagnaient, tantôt c'étaient les autres. Ce qu'il y avait de plus clair, c'est que le pays

était gâté, couru, pillé, et que les pauvres gens en souffraient.

Or, il advint un jour que, pour mieux utiliser leur temps, les trois chevaliers, Thomas d'Angourne, Jean de Hartuelle et Tanguy du Chastel, s'en allèrent avec une grande quantité de gens d'armes à cheval et de soudoyers à pied attaquer une bonne et forte ville appelée la Roche-Derrien, et dont la première résistance fut si belle qu'elle ne laissa pas grand espoir aux assiégeans.

XXXIV

Mais, comme toujours, la fatalité vint au secours des Anglais.

Le hasard voulut, en effet, que dans cette ville il y eût trois fois plus d'Anglais que de Français, de sorte qu'en voyant la ville assiégée par leurs compatriotes, les Anglais s'emparèrent du capitaine, nommé Tassart de Guines, et lui dirent tout simplement qu'ils le tueraient s'il ne passait aux Anglais avec eux.

Tassart était brave, mais brave seulement quand la mort est une chose utile et vient comme un adversaire sur un champ de bataille, et non quand, comme un larron, elle vous tue dans l'ombre et prend sur votre cadavre ce que vous lui refusez.

Tassart de Guines fit donc ce que voulaient ceux qui l'avaient pris, en récompense de quoi les Anglais, qui repartaient pour Hennebon, le laissèrent capitaine de la ville, mais ne poussèrent cependant pas la confiance jusqu'à ne pas augmenter sa garnison d'une quantité d'hommes suffisante pour le maintenir dans les nouvelles résolutions qu'il venait de prendre.

Quand messire Charles de Blois apprit ce qui venait de se passer, il jura qu'il n'en serait pas ainsi. Il manda donc en Bretagne et en Normandie les seigneurs qui étaient de sa partie, et il fit un si grand amas de gens d'armes qu'il réunit bien seize cents armures de fer et douze mille hommes de pied.

Il y avait bien dans cette armée quatre cents chevaliers, dont vingt-trois baronnets au moins, qui mirent immédiatement le siége devant la Roche-Derrien.

Les émigrés, voyant qu'ils n'étaient pas de force à 'enir contre une si grande masse de gens, envoyèrent messagers sur messagers à la comtesse de Montfort pour lui demander du secours.

La comtesse réunit à son tour mille armures de fer et huit mille hommes de pied, dont elle donna le commandement à Thomas d'Angourne, à Jean de Hartuelle et à Tanguy du Chastel.

En partant, les trois chevaliers lui dirent qu'ils ne reviendraient pas sans avoir fait lever le siége de la ville.

Quand les hommes de la comtesse se trouvèrent à deux lieues de l'armée française, ils se logèrent sur la rivière de Jauli, avec l'intention de combattre le lendemain. Mais quand ils eurent pris un peu de repos, messire Thomas d'Angourne et Jean de Hartuelle ne purent tenir en place, et, prenant environ la moitié de leurs gens, ils les firent armer et monter à cheval sans bruit, et minuit sonnait lorsqu'ils tombèrent sur l'un des côtés de l'armée de Charles de Blois.

Ils y causèrent grand dommage, abattant et tuant; mais ils ne surent pas se retirer à temps, de sorte que toute l'armée put s'armer à son tour, et qu'il leur fallut accepter la bataille que leur livraient des troupes nouvelles et fraîches.

Ce furent alors les Anglais qui plièrent.

Messire Thomas d'Angourne fut pris et blessé deux fois,

et finit par rester au pouvoir des Français. Jean de Hartuelle parvint à s'échapper avec quelques-uns de ses gens, mais la plus grande partie demeurèrent morts ou prisonniers.

Jean et ses compagnons revinrent annoncer cette triste nouvelle à Tanguy, juste au moment où le sire Garnier de Quadudal, qui n'avait pu venir plus tôt, arrivait avec cent armures de fer.

— Que se passe-t-il ? demanda le nouvel arrivant.

On lui raconta l'échec que les gens de la comtesse venaient d'essuyer.

— N'est-ce que cela? dit-il.

— Vous en parlez bien à votre aise, dit Jean de Hartuelle; on voit bien, messire, que vous arrivez, et que vous n'aviez pas, comme nous, treize mille hommes sur le dos.

— Eh bien ! répliqua Garnier, savez-vous ce qui nous reste à faire?

— Dites.

— Suivrez-vous mon conseil?

— S'il est bon.

— Faites aussitôt armer tous vos gens de cheval et de pied. Vos ennemis se reposent de leur victoire, et ne vous attendent certes pas en ce moment. Profitons de leur confiance, et tombons sur leur armée. Je vous réponds du succès.

Le conseil était bon. Il fut accepté.

Tout le monde prit les armes.

Ceux qui étaient à cheval allaient devant ; les gens de pied les suivaient.

Le soleil se levait au moment où ils tombaient sur le camp français, dont les soldats dormaient et se reposaient dans une tranquillité parfaite.

Les Anglais commencèrent par abattre les tentes, nefs et pavillons. Ils tuaient à leur aise, si bien que cela ressem-

blait plutôt à une boucherie qu'à une bataille. Plus de deux cents chevaliers français restèrent sur la place avec quatre mille autres gens. Charles de Blois et tous les braves de Bretagne et de Normandie furent pris.

Quant à Thomas d'Angourne, on n'eut pas besoin de le reprendre : il alla bien tout seul rejoindre ses compagnons, en sorte qu'il n'eut pas à se plaindre de sa longue captivité.

Jamais il ne fut donné à des ennemis de tuer en aussi peu de temps tant de braves et nobles gens, car messire Charles de Blois perdit là la fleur de son pays.

C'était une grande victoire pour la comtesse de Montfort, et l'on eût pu croire que la prise de Charles de Blois allait mettre fin aux hostilités ; mais la duchesse de Bretagne sa femme prit la survivance, et la guerre se trouva entre ces deux dames, la duchesse de Bretagne et la comtesse de Montfort.

Maintenant, laissons les uns se désespérer, les autres se réjouir de cette aventure, et revenons au roi Philippe, qui était battu de quelque côté qu'il se tournât.

Le roi de France, voyant la persistance avec laquelle Édouard tenait le siége de Calais, apprenant tous les jours ce que les assiégés avaient à souffrir, songea à en finir tout d'un coup, et à combattre Édouard, et à lui faire lever le siége, si cela se pouvait.

Il commanda donc par tout son royaume que tous les chevaliers et écuyers se trouvassent en la cité d'Amiens ou près de là le jour de la fête de la Pentecôte.

Nul ne manqua à l'appel, nul ne fit défaut au rendez-vous, car, quelque blessure qu'on lui fît, quelque échec qu'il essuyât, le royaume de France était pourvu de si bonne et si loyale chevalerie, qu'il n'en pouvait jamais être dégarni.

Là se trouvaient donc le duc de Normandie, le fils aîné

du roi, qui n'avait voulu reprendre les armes qu'après que l'on avait eu délivré Gautier de Mauny.

Le duc d'Orléans, son fils puîné.

Le duc Eudes de Bourgogne, le duc de Bourbon, le comte de Foix, messire Louis de Savoie, messire Jean de Hainaut, le comte d'Armagnac, le comte de Forest, le comte de Valentinois, et tant de comtes et de barons que ce serait merveille à écrire.

Quand tout le monde fut réuni, et que les conseils furent ouverts à cette fin de savoir comment l'on pourrait conforter ceux de Calais, il fut reconnu que cela ne se pouvait qu'autant qu'une alliance aurait été faite avec les Flamands et qu'une porte serait ouverte aux Français du côté de Gravelines.

Philippe VI envoya donc aussitôt des messagers en Flandre pour en traiter avec les Flamands.

Mais le roi d'Angleterre avait à cette époque tant de bons amis en Flandre, que jamais ils n'eussent octroyé cette courtoisie à son adversaire.

Et cependant les propositions de celui-ci étaient belles. En effet, il offrait de faire lever l'interdit jeté sur la Flandre;

D'y entretenir le blé pendant six ans à un très bas prix;

De leur faire porter des laines de France, qu'ils manufactureraient, avec le privilége de vendre en France les draps fabriqués de ces laines, exclusivement de tous autres, tant qu'ils en pourraient fournir;

De leur rendre les villes de Lille et de Béthune;

De les défendre envers et contre tous, et, pour sûreté de cette promesse, de leur envoyer de grandes sommes d'argent;

Enfin, de donner des places avantageuses aux jeunes gens bien constitués qui ne jouissaient pas d'une fortune commode.

Les Flamands n'ajoutèrent point foi à ces promesses, et

les rejetèrent, disant que le roi de France ne promettait que pour obtenir.

Quand Philippe vit cela, il ne voulut cependant pas abandonner son entreprise ni avoir fait venir pour rien tant de nobles et vaillans chevaliers.

Il annonça donc que l'on s'avancerait du côté de Boulogne.

Le roi d'Angleterre, qui tenait là son siége, et qui étudiait tous les jours afin de savoir comment il pourrait le mieux contraindre ceux de Calais, avait bien entendu dire que le roi Philippe faisait un grand amas de gens d'armes et le voulait venir combattre, de sorte que ne pouvant attaquer sans folie d'un côté, et près d être attaqué de l'autre, il eut à réfléchir longuement.

Ce qui lui faisait prendre patience, c'était que la ville de Calais était mal pourvue de vivres, car les deux mariniers avaient, malgré leur adresse et leur zèle, grand'peine à entretenir la ville.

Alors, pour leur fermer le passage de la mer, Édouard fit charpenter un châtel haut et grand, et le fit si bien garnir qu'on ne le pouvait entamer.

Ce fort était situé sur une langue de terre à l'embouchure du havre, à peu près où est maintenant le Risban.

Quelque temps après la construction de ce châtel, les Anglais apprirent qu'il y avait en mer un convoi de vivres pour les Calaisiens. Gauthier de Mauny, les comtes d'Oxford, de Norhantonne, de Pembrocke et plusieurs autres s'embarquèrent avec un corps de troupes, le lendemain de la Saint-Jean-Baptiste, et renconcontrèrent ce convoi en deçà du Crotoy.

Il se composait de quarante-quatre vaisseaux de même grandeur, dont dix galères, qui prirent aussitôt le large. Plusieurs se réfugièrent au Crotoy, mais il y en eut douze qui échouèrent, et dont les équipages périrent.

Le lendemain, quand le jour parut, les Anglais voyant

sortir de Calais deux vaisseaux, leur donnèrent aussitôt la chasse. L'un rentra dans le port, l'autre échoua, et l'on y fit prisonnier le patron des galères génoises, dix-sept Génois, et environ quatre cents autres personnes.

Au moment où il allait être pris, le patron jeta à la mer, attachée à une hache, une lettre que le gouverneur écrivait au roi de France.

Ce qu'il venait de faire n'avait pas échappé à Gautier de Mauny, qui comprit tout de suite de quelle importance devait être cette lettre.

Le lendemain, au moment où la marée descendait, un homme errait sur les bords de la mer avec une grande anxiété. Cet homme suivait de l'œil les flots qui s'éloignaient de lui, et il sondait d'avance les profondeurs des vagues qui fuyaient.

Cet homme, c'était Gautier de Mauny, à qui il avait semblé la veille, à en juger par l'endroit où la lettre avait été jetée, que la mer devait, le lendemain en se retirant, la laisser à découvert sur le sable.

Gautier ne s'était pas trompé.

Il poussa tout à coup un cri de joie : il venait d'apercevoir la hache à laquelle le papier avait été attaché, et le papier y était encore.

Il s'en empara, et voici ce qu'il lut :

» Très cher et très aimé seigneur,

» Je me recommande à vous tant que je le puis. S'il » vous plaît de savoir l'état de votre ville de Calais, sachez » qu'à l'heure où nous faisons cette lettre nous sommes » tous encore sains et saufs, et que nous conservons la vo- » lonté de vous servir et de faire tout ce qui peut contri- » buer à votre honneur et à votre profit.

» Mais, hélas! très cher et très aimé seigneur, sachez » que si les gens sont encore sains, la ville est loin d'être » comme les gens : elle manque de blés, de vins, de vian-

» des. Sachez que nous en sommes déjà arrivés à manger » les chiens, les chats et les chevaux, et que, si cela con- » tinue quelque peu, nous allons manger les hommes, » puisque vous nous avez écrit de tenir la ville tant qu'il » y aurait à manger.

» Maintenant, nous n'avons point de quoi vivre.

» Nous avons donc résolu, si nous n'avons un prompt » secours, de sortir de la ville pour vivre ou mourir, car » nous aimons mieux mourir en combattant que de nous » manger les uns les autres.

» C'est pourquoi, très cher et très honoré maître, appor- » tez à cela le remède qui sera en votre pouvoir, car cette » lettre sera la dernière que vous pourrez recevoir de nous, » et votre ville sera perdue, ainsi que nous qui sommes » dedans. »

XXXV

Après avoir pris connaissance de cette lettre, le roi d'Angleterre fit tant qu'il obtint des Flamands qu'ils sortiraient de Flandre, au nombre de cent mille, et viendraient mettre le siége devant la bonne ville d'Aire, ce qu'ils ne firent pas sans ravager préalablement le pays qu'ils avaient à parcourir avant d'arriver à cette ville.

C'est ainsi qu'ils brûlèrent Saint-Venant, Mureville, la Gorgne, Estelles, le Ventis, et une frontière que l'on appelle la Lœve, jusqu'aux portes de Saint-Omer et de Thérouenne.

Le roi de France, voyant cela, s'en vint loger dans la ville d'Arras, et envoya une grande quantité de gens d'armes pour renforcer les garnisons de l'Artois. Il mit Charles d'Espagne, qui exerçait alors la fonction de connétable par

commission, à Saint-Omer, car le comte d'Eu et de Guines, qui était connétable de France, était, ainsi qu'on doit se le rappeler, prisonnier du roi d'Angleterre.

Quand les Flamands eurent couru les basses frontières de la Lœve, le roi Philippe résolut d'aller avec toute son armée devant Calais, car, quoique la lettre de Jean de Vienne ne lui fût pas arrivée, il ne doutait pas que les assiégés ne fussent dans un état pitoyable, et il voulait tenter tous ses efforts pour les délivrer de ce siége.

En outre, il n'ignorait pas qu'Édouard leur avait fermé le passage de la mer, ce qui ne contribuait pas peu à amener la perte définitive de la ville.

Philippe partit donc d'Arras et prit la route d'Hesdin. Son armée tenait trois grandes lieues de pays.

Quand le roi se fut reposé un jour à Hesdin, il arriva le lendemain à Blangis, où il s'arrêta pour savoir quel chemin il prendrait. Quand sa route fut décidée, il repartit avec tous ses gens, qui montaient bien à deux cent mille hommes, et, après avoir traversé la comté de Fauquenbergue, il arriva droit sur le mont de Sangattes, entre Calais et Wissant.

Les Français ne se cachaient pas, ils chevauchaient en plein jour et bannières déployées, comme s'ils eussent dû combattre quelques heures plus tard.

Quand ceux de Calais virent cette imposante armée, ils furent en grande joie, car ils crurent à leur délivrance prochaine; mais quand ils virent les Français s'arrêter et se loger au lieu de continuer leur chemin vers les Anglais, ils furent encore plus courroucés qu'auparavant.

Quand Édouard sut que son royal adversaire arrivait à grand renfort de troupes pour le combattre et l'assiéger sous la ville de Calais, qui lui avait déjà coûté tant de peine, et qui en était arrivée à ne pouvoir plus tenir longtemps, il chercha naturellement tous les moyens qui pouvaient empêcher Philippe d'en arriver à ses fins.

Édouard savait que le roi ne pouvait venir ni approcher de la ville de Calais que par deux passages : par les dunes, sur le rivage de la mer, ou par-dessus, où il y avait une grande quantité de fossés, de tourbières et de marais qui eussent rendu ce chemin impénétrable sans un pont que l'on appelait le pont de Nieulay.

Voilà ce que fit alors le roi d'Angleterre.

Il fit retirer tous ses vaisseaux devant les dunes, il fit garnir lesdits vaisseaux de bombardes, d'arbalètes, d'archers et d'espingoles.

Il envoya son cousin le comte Derby loger sur le pont de Nieulay, à grand renfort de gens d'armes et d'archers, afin que les Français n'eussent d'autre passage que les marais, qui, comme nous l'avons dit, étaient infranchissables.

Entre le mont Sangattes et la mer, de l'autre côté, il y avait une haute tour que gardaient trente-deux archers anglais, et qui défendait en cet endroit, et pour plus de sûreté, le passage des dunes contre les Français.

Quant à la tour, elle était fortifiée de doubles fossés, et à peu près imprenable.

Quant les Français furent logés sur le mont de Sangattes, les gens des communautés aperçurent cette tour. Ceux de Tournay, qui étaient bien quinze cents, vinrent pour l'assaillir. Dès que les archers qui la gardaient les virent approcher, ils tirèrent sur eux et en tuèrent quelques-uns.

Alors il y eut assaut, et assaut terrible, car les Anglais se défendaient aussi bien que les Tournaisiens attaquaient. A chaque minute, un des assiégeans tombait; mais ceux-ci étaient en nombre et n'en revenaient que plus courroucés à l'assaut. Enfin ils franchirent les fossés et arrivèrent jusqu'à la motte de terre sur laquelle était assise la tour.

Tous ceux qui se trouvaient dedans furent tués.

Cette première prouesse d'armes était d'un bon augure pour les Français et leur donna de l'espoir.

Philippe envoya donc immédiatement le seigneur de Beaujeu et le seigneur de Saint-Venant pour aviser et regarder comment et par où son armée pourrait passer le plus aisément, afin d'approcher les Anglais et de les combattre.

Les deux maréchaux allèrent et revinrent en disant ce que nous savons déjà, c'est-à-dire qu'ils ne pouvaient risquer d'approcher les Anglais sans être certains de perdre la plupart de leurs gens.

Le lendemain, Philippe envoya des messages au roi d'Angleterre par le conseil de ses maréchaux.

Ces messages passèrent par le pont de Nieulay, que le comte Derby avait fait ouvrir aux messagers.

Ces messagers étaient Geffroy de Chargny, messire Guy de Nelle, le sire de Beaujeu et Eustache de Ribeaumont.

En passant, les quatre chevaliers avisèrent bien et considérèrent comment le pont était gardé, ce qui ne leur donna pas grand espoir, car le comte Derby avait admirablement organisé la garde de ce passage.

Les ambassadeurs trouvèrent le roi entouré de sa baronnie, s'inclinèrent, et messire Eustache de Ribeaumont s'avança et prit la parole.

— Sire, dit-il, le roi de France nous envoie par devers vous, et vous signifie qu'il est arrêté sur le mont de Sangattes pour vous combattre; mais il ne peut ni voir ni trouver voie par laquelle il puisse venir jusqu'à vous, et cependant il en a grand désir pour désassiéger sa ville de Calais. Il vous demande donc de réunir son conseil au vôtre, et l'on avisera de l'endroit où l'on se pourra combattre. Voilà, sire, ce que nous étions chargés de vous dire de sa part.

Édouard répondit :

— Je remercie le roi Philippe VI de vous avoir envoyé à moi, car je ne connais aucun messager qu'il me soit plus agréable de voir que vous, messire Eustache de Ribeau-

mont. Cependant, vous venez au nom de mon adversaire, qui retient à tort un héritage qui m'appartient. Dites-lui donc, messire, qu'il y a un an que je suis ici, qu'il pouvait venir plus tôt, qu'il ne l'a pas fait, et m'a laissé par conséquent bâtir toute une ville et dépenser de grandes sommes. Dans peu de temps je serai maître de la ville. Ce n'est donc pas le moment d'aller risquer l'aventure d'un combat, quand j'ai ici la certitude d'une victoire. Dites-lui que du reste il ne se rebute pas, ajouta Édouard en souriant, et que, s'il n'a pas encore trouvé de chemin, qu'il cherche, et qu'il en trouvera peut-être un.

Les messagers virent bien qu'ils n'emporteraient pas d'autre réponse, et ils se retirèrent.

Le roi les fit accompagner jusqu'au bout du pont, et ils rapportèrent à Philippe ce qui leur avait été répondu, ce qui jeta le roi de France dans une grande consternation, car il n'y avait plus aucun moyen humain de sauver Calais.

Pendant ce temps arrivèrent, envoyés par le pape Clément, deux légats, qui étaient Annibal Ceccano, évêque de Tusculum, et Étienne Aubert, cardinal au titre de Saint-Jean et de Saint-Paul.

Plusieurs tentatives avaient déjà été faites par Clément VI, qui, depuis le commencement de la guerre, n'avait cessé de chercher à concilier les deux rois. Il avait même été jusqu'à écrire à Édouard, en lui témoignant sa surprise du peu d'égard que ce prince avait eu pour les ouvertures que lui avaient faites ses légats, lettres auxquelles le roi d'Angleterre avait répondu, en se justifiant du reproche qui lui était adressé, qu'il était prêt à faire la paix, sauf son droit à la couronne de France, qu'il regardait comme son légitime héritage.

Les deux cardinaux n'obtinrent pas plus que Philippe qu'Édouard levât le siége de Calais; tout ce qu'ils purent faire, ce fut de procurer une trêve de quelques jours, et

d'instituer de chaque côté quatre seigneurs qui devaient se réunir et parlementer de paix.

Du côté du roi de France, ce furent le duc de Bourbon et d'Athènes, le chancelier de France, le sire d Offremont et Geffroy de Chargny.

Du côté des Anglais, le comte Derby, le comte de Norhantonne, messires Regnault de Cobehen et Gautier de Mauny.

Quant aux deux cardinaux, ils étaient les intermédiaires, et allaient de l'un à l'autre conseil.

Trois jours on parlementa, et le troisième jour on n'était encore venu à bout de rien.

Le roi d'Angleterre profitait de tous ces délais pour reposer son armée et faire faire de grands fossés sur les dunes, afin que les Français ne les pussent surprendre.

Ceux de Calais, qui jeûnaient pendant ce temps-là, voyaient toutes ces parlementations avec peine, car elles ne faisaient que retarder l'heure de leur délivrance, soit qu'on les prît, soit qu'ils se rendissent.

Quand Philippe vit bien qu'il n'y avait rien à obtenir d'Édouard, qu'il ne pourrait délivrer Calais, que son armée non-seulement lui était inutile, mais était ruineuse, il ordonna de partir et de déloger, et, le 2 août au matin, il fit plier les tentes, ramasser les bagages, et se mit en route du côté d'Amiens, après avoir donné congé à tous ses gens d'armes.

Quand ceux de Calais virent le départ des Français, ils en furent navrés jusqu'au fond de l'âme, et il n'y a cœur si dur qui, en voyant leur désespoir, n'eût eu pitié d'eux.

Comme on le pense bien, les Anglais ne perdirent rien à ce décampement. Ils suivirent la queue de l'armée française et ramenèrent des chars, des lits, des vins et des prisonniers au camp du roi d'Angleterre.

Lorsque ceux de Calais se virent ainsi abandonnés, et que le secours dont ils avaient fait leur dernière espérance

leur manquait, ils étaient en si grande détresse qu'ils tinrent conseil, et qu'ils décidèrent qu'ils se rendraient, disant qu'il valait mieux, après tout, se rendre et se mettre à la merci du roi d'Angleterre, que de se laisser tous mourir de faim, ce qui ne l'empêcherait pas ensuite d'entrer dans la ville quand les habitans ne seraient plus que des cadavres.

Ils vinrent donc trouver Jean de Vienne et le supplièrent de traiter de la capitulation

Celui-ci se fit prier longtemps, mais enfin il comprit qu'il répondrait un jour de la vie de tous ces gens s'il ne leur accordait ce qu'ils venaient lui demander, et, montant aux créneaux des murs de la ville, il fit signe à ceux du dehors qu'il voulait leur parler.

XXXV

— Enfin! dit Édouard quand il apprit ces nouvelles.

Et il envoya messire Gautier de Mauny et le seigneur de Basset voir ce que voulait Jean de Vienne.

Quand les deux chevaliers furent auprès du capitaine, celui-ci leur dit :

— Chers seigneurs, vous êtes de vaillans chevaliers, experts en matières d'armes et de guerre. Vous savez que le roi de France, qui est notre seigneur, nous a envoyés céans et commandé que nous gardassions cette ville et ce château, de façon à ce qu'il n'y eût ni blâme pour nous ni dommage pour lui. Nous avons fait tout ce que nous avons pu. Notre secours nous manque, et vous nous avez si bien étreints, que nous n'avons de quoi vivre. Il faudra donc que nous mourions tous de faim, si votre gracieux roi n'a pitié de nous. Chers seigneurs, veuillez donc le supplier

qu'il veuille avoir merci de nous, et qu'il nous laisse aller tous ainsi que nous sommes. Il prendra notre ville, le château et toutes ses richesses. Il en trouvera assez.

Alors Gautier de Mauny répondit au capitaine :

— Messire Jean, messire Jean, nous savons partie de l'intention du roi notre sire, car il nous l'a dite. Sachez donc qu'il ne veut pas que vous vous en alliez, ainsi que vous le demandez. Son intention est que vous vous remettiez en son pouvoir, pour qu'il rançonne ceux de vous qu'il lui plaira, ou les fasse mourir s'il aime mieux, car ce siége lui a coûté tant d'hommes et d'argent, qu'il est chaque jour plus courroucé.

— Ce serait trop dure chose pour nous si nous consentions à ce que vous dites, répondit messire Jean de Vienne. Nous sommes ici quelques chevaliers et écuyers qui avons servi notre seigneur comme vous servez le vôtre, et qui avons même plus souffert pour lui que vous pour le roi d'Angleterre; mais, dussions-nous souffrir plus encore, nous ne permettrions pas que le plus petit garçon ou le dernier valet de la ville eût autre mal que le plus grand de nous. Nous vous prions donc, et tout simplement, messire, de dire au roi d'Angleterre qu'il ait pitié de nous.

— Par ma foi! dit Gautier, ému par cette noble réponse, je le ferai volontiers, messire Jean, et si le roi veut m'en croire, vous en vaudrez tous mieux.

Alors Gautier de Mauny et son compagnon se retirèrent, laissant sur les remparts Jean de Vienne, qui attendait la réponse du roi Édouard.

Quand les deux ambassadeurs rentrèrent dans la chambre du roi, ils le trouvèrent avec le comte Derby, le comte de Norhantonne, le comte d'Arondel et plusieurs autres barons d'Angleterre.

— Sire, dit alors Gautier, nous avons rempli la mission dont vous nous aviez chargés. Nous avons trouvé messire Jean de Vienne en disposition de vous rendre la ville et le

château, si vous voulez lui accorder la vie sauve à lui et aux autres habitans de Calais.

— Et qu'avez-vous répondu ? demanda le roi.

— J'ai répondu, monseigneur, dit messire Gautier de Mauny, que vous n'en feriez rien s'ils ne se rendaient simplement à votre volonté, pour vivre ou pour mourir, selon qu'il vous plairait. Mais, ajouta le chevalier, quand j'eus dit cela, messire Jean de Vienne me répondit qu'avant d'en venir à cette capitulation, lui et ses compagnons vendraient chèrement leur vie, et plus chèrement qu'aucuns chevaliers ne le firent jamais.

— Cependant, fit le roi, je n'ai ni la volonté ni l'espoir d'accorder autre chose.

Alors Gautier de Mauny prit le roi à part et lui dit :

— Monseigneur, en ceci vous nous donnez mauvais exemple, et pourriez bien avoir tort; car, si vous nous vouliez envoyer en quelqu'une de vos forteresses, nous n'irions plus si volontiers, si vous faites mettre ces gens à mort, car nous aurions à craindre que l'ennemi ne fût pas plus clément que vous, et que, ce cas échéant, il nous traitât comme vous traitez ceux de Calais.

Cette parole calma beaucoup la colère du roi, d'autant plus que les barons qu'il consulta furent de l'avis de Gautier.

Le roi reprit donc :

— Seigneurs, je ne veux pas être tout seul contre vous tous. Gautier, vous irez retrouver ceux de Calais, et vous leur direz que la plus grande grâce qu'ils puissent obtenir de moi est celle-ci : que six des plus notables bourgeois de la ville de Calais viennent, la corde au cou et les clefs de la ville et du château en leurs mains, se mettre à ma disposition. Je ferai d'eux ce que bon me semblera, et prendrai le reste à merci.

A ces mots, Gautier de Mauny quitta le roi et vint retrouver messire Jean de Vienne, qui l'attendait, et auquel

il rapporta mot pour mot ce qu'Édouard venait de lui dire, ajoutant que cette concession était la seule qu'il eût pu obtenir.

— Je vous crois, messire, répliqua Jean de Vienne, et je vous prie de demeurer ici jusqu'à ce que j'aie communiqué cette réponse à la communauté de la ville, car je ne suis que leur envoyé, et c'est à eux de délibérer s'ils doivent ou ne doivent pas accepter ce que leur offre le roi d'Angleterre.

Sur ce, messire Jean de Vienne rentra dans la ville, fit sonner la cloche pour rassembler les gens de toutes sortes, et se rendit à la place du marché.

Au son de la cloche accoururent hommes et femmes, car tous désiraient savoir les nouvelles, comme il convient à des gens épuisés par un long siége.

Quand ils furent tous venus et rassemblés, Jean de Vienne leur rapporta ce que venait de lui dire Gautier de Mauny, et leur demanda une prompte et brève réponse.

Ce rapport entendu, ils se mirent tous à pleurer et à crier, à ce point que les ennemis en eussent eu pitié s'ils les avaient pu voir. Il fut donc impossible d'obtenir la réponse attendue.

Quant à Jean de Vienne, il faisait comme tout le monde, il pleurait.

Quelques instans s'écoulèrent dans ce désespoir général, et un homme, fendant la foule, monta sur une borne et dit :

— Ce serait grand dommage de laisser mourir tout un peuple, quand il y a un moyen de le sauver, et ce serait douter de Dieu et de sa clémence que de ne pas accepter ce moyen. Pour moi, j'ai si grande confiance d'obtenir grâce auprès du Seigneur, si je meurs pour une aussi noble cause, que je veux être le premier à me sacrifier. J'irai donc, moi, Eustache de Saint-Pierre, sans autre vêtement

que ma chemise, et la corde au cou, me mettre à la merci du roi d'Angleterre.

Tous se jetèrent alors aux genoux de celui qui venait de parler ainsi, et un autre bourgeois, nommé Jean d'Aire, se leva à son tour et dit qu'il l'accompagnerait; puis un troisième, nommé Pierre de Vissaut, puis le frère de celui-ci, puis un cinquième, puis un sixième, dont l'histoire ingrate n'a pas conservé les noms.

Quand les six victimes furent prêtes, messire Jean de Vienne monta sur une hacquenée et se dirigea vers la porte de la ville, suivi d'abord des six bourgeois, puis de toute la population, dont les femmes et les enfans pleuraient en se tordant les mains.

La porte fut ouverte. Jean de Vienne et ses six compagnons sortirent, et la porte se referma sur eux.

Alors Jean de Vienne dit à Gautier de Mauny, qui attendait sur le rempart :

— Messire, je vous délivre, comme capitaine de Calais, et par le consentement du pauvre peuple de cette ville, ces six bourgeois, en vous jurant qu'ils sont et ont été jusqu'à ce jour les plus honorables et les plus notables de la ville. Je vous adjure, gentil sire, que vous veuilliez prier pour eux le roi d'Angleterre, et que ces braves gens ne perdent pas la vie.

— J'ignore ce que fera monseigneur, répondit Gautier; mais ce dont je puis répondre, c'est que j'userai de tout mon pouvoir sur lui pour obtenir la grâce de ceux que je lui mène, et qui se sont si noblement et si promptement dévoués.

Alors la barrière fut ouverte, et les six bourgeois s'en allèrent dans l'état que nous avons dit.

A l'heure où ils se présentèrent à Edouard, celui-ci était dans sa chambre, en grande compagnie de comtes, de barons et de chevaliers.

Quand il apprit que c'était les six bourgeois qu'il avait

demandés qui arrivaient, il s'en vint sur la place devant son hôtel, suivi de tous les seigneurs qui étaient dans sa chambre avec lui.

En un instant la place fut pleine de gens curieux de savoir comment finirait ce drame inattendu, et la reine d'Angleterre elle-même, quoiqu'elle fût enceinte et au moment d'accoucher, accompagnait son seigneur.

— Sire, dit Gautier de Mauny, voici la représentation de la ville de Calais à votre ordonnance.

Un sourire de triomphe passa sur les lèvres du roi, car il haïssait réellement les habitans de Calais, pour les dommages qu'ils lui avaient causés autrefois sur mer.

Les six bourgeois se mirent à genoux devant le roi et lui dirent :

— Gentil sire, tous six nous sommes d'ancienneté bourgeoise de Calais et grands marchands : nous vous apportons les clefs de la ville de Calais, et nous livrons à vous en l'état où vous nous voyez pour que vous épargniez le reste de nos compatriotes, qui ont eu tant à souffrir du siége que vous nous avez fait.

Certes il n'y eut pas en ce moment dans toute la place un homme de cœur qui pût s'abstenir de verser des larmes de pitié.

Le roi, au contraire, regarda ces hommes avec colère, et il était tellement irrité qu'il ne pouvait dire une parole.

Enfin il parvint à maîtriser cette colère et il dit :

— C'est bien. Emmenez ces hommes et qu'on leur tranche la tête.

Tous les barons qui étaient là se jetèrent aux genoux du roi en pleurant et en demandant la grâce de ces malheureux. mais Édouard ne voulait entendre à personne.

Gautier de Mauny, qui se savait aimé du roi, prit alors la parole et lui dit :

— Ah ! sire, veuillez apaiser votre courroux et vous souvenir de votre réputation de noblesse et de clémence,

qui ne doit pas être souillée en cette circonstance. Tout le monde regardera comme une inutile cruauté, sire, que vous fassiez mourir des gens sans défense qui se sont dévoués pour sauver leurs compagnons.

— Merci de vos bons conseils, messire, répondit sèchement le roi, mais il sera fait comme j'ai dit. Ceux de Calais ont fait mourir tant de mes hommes, qu'il faut que ceux-ci meurent à leur tour. Qu'on fasse venir le bourreau, ajouta le roi.

Au moment où l'on allait exécuter l'ordre du roi, la reine s'approcha de lui.

— Monseigneur, dit-elle, vous m'avez promis, quand je suis arrivée d'Angleterre, de m'accorder tout ce que je vous demanderais, pour me récompenser des périls que j'avais courus pour vous venir rejoindre. Je ne vous ai encore rien demandé, monseigneur, mais aujourd'hui, au nom de votre parole, je requiers de vous la grâce de ces hommes !

Le roi hésita quelque temps.

Il était évident qu'un grand combat se livrait entre sa haine et sa promesse.

Enfin il dit, en passant la main sur son front et comme avec effort,

— C'est juste, madame. Prenez donc ces hommes et faites-en ce que bon vous semblera.

XXXVII

Un an après les événemens que nous venons de raconter, c'est-à-dire pendant la nuit du 31 décembre 1349 au 1er janvier 1350, il y avait fête au château de Calais.

Une immense table était servie et n'attendait plus que les convives, que l'on entendait parler dans les salles avoi-

sinantes. Parmi ces convives se trouvait Eustache de Ribeaumont, et celui qui donnait le souper était le roi d'Angleterre.

Nous allons voir à la suite de quelles circonstances avait lieu ce souper.

Quand Édouard eut donné à la reine Philippe les six bourgeois de Calais, il dit à Gautier de Mauny :

— Vous allez, messire, vous mettre en possession de la ville de Calais. Vous prendrez tous les seigneurs et chevaliers que vous y trouverez, et me les amènerez pour que je les mette à rançon, à moins qu'ils ne donnent leur parole de se rendre, moyennant quoi vous les laisseriez, car ils sont tous gentilshommes et ne sauraient manquer à leur parole. Quant aux soudoyers et à tous ceux qui se battaient pour gagner leur vie, vous les renverrez, et ils s'en iront librement où ils voudront, ainsi que tout ce qui sera femmes, hommes et enfans, car je veux repeupler cette ville de purs Anglais.

Tout avait été fait ainsi que le roi l'avait ordonné, et deux maréchaux accompagnant Gautier de Mauny, et accompagnés de cent hommes au plus, étaient venus prendre possession de Calais, et avaient fait prisonniers messire Jean de Vienne , messire Baudouin de Bellebourne et les autres.

Les maréchaux avaient fait apporter à la halle toutes les armures des soudoyers, les avaient fait réunir en un tas, et avaient fait partir tous les menus gens.

Quand les principaux hôtels avaient été évacués, quand le château avait été prêt à recevoir Édouard, la reine et tous les gens du roi, Gautier en avait prévenu son maître, et celui-ci était enfin entré à Calais, au son des tambours, des trompes, des musettes, et accompagné de ménestrels qui chantaient son triomphe.

La reine était accouchée heureusement d'une fille qui

fut nommée Marguerite de Calais, et qui épousa depuis le comte de Pembroke.

Le roi avait fait la distribution des hôtels à ses chevaliers, à Gautier de Mauny, au baron de Stafford, au seigneur de Cobehen, à messire Barthélemy de Bruges et aux autres.

Son intention était en outre, une fois qu'il serait de retour à Londres, d'envoyer à Calais trente-six riches bourgeois et notables de sa capitale.

Quant à la ville même, bâtie par le roi, elle avait été abattue. Les prisonniers furent envoyés à Londres, où ils restèrent six mois environ, après quoi ils payèrent leur rançon et s'en allèrent.

Ce fut un douloureux spectacle que de voir partir de leur patrie, misérables et à moitié morts de faim, tous ces gens qui y possédaient auparavant des maisons et des fortunes, et qui ne savaient littéralement que devenir.

C'est alors que Philippe de Valois, qui n'avait pu venir en aide aux Calaisiens pendant le siége, se souvint d'eux après. Il fit tout ce qui était en son pouvoir pour récompenser le courage et la fidélité de ces malheureux. Il publia une ordonnance par laquelle il accordait tous les offices vacans à ceux qui voudraient s'en faire pourvoir.

Une autre ordonnance avait précédé celle-là, par laquelle il faisait, aux Calaisiens chassés de leur ville, concession de tous les biens qui lui échoieraient pour quelque cause que ce fût.

Il ne s'arrêta pas là, et, le 10 septembre, il leur accorda, par une nouvelle ordonnance, un grand nombre de priviléges qui leur furent confirmés sous les règnes suivans.

Une grande partie des exilés s'était retirée à Saint-Omer; Philippe était resté à Amiens et Édouard à Calais. Enfin, une trêve avait été conclue entre les deux rois, trêve qui ne s'appliquait pas au duché de Bretagne, pour lequel la

duchesse de Bretagne et la comtesse de Montfort continuaient à se combattre.

Le roi d'Angleterre était reparti avec la reine, laissant le commandement de Calais à Jean de Montgommery. Son premier soin en revenant à Londres avait été d'envoyer à Calais trente-six riches bourgeois avec leurs femmes et leurs enfans, et plus de trois cents autres hommes de moindre état.

Charles de Bretagne avait été amené en Angleterre et mis en prison avec le roi d'Écosse et le comte de Murray ; mais, grâce aux sollicitations de madame la reine, il avait la liberté de se promener à cheval autour de Londres, et pouvait de temps en temps passer une nuit hors du château.

Le comte d'Eu et de Guines était aussi prisonnier en Angleterre, mais il était si joli cavalier qu'il était partout le bien venu du roi et de la reine, des barons, des dames et des damoiselles d'Angleterre.

Une trêve avait bien été conclue entre les deux rois, le roi d'Ecosse avait bien été pris, mais cela n'empêchait pas messire de Douglas, le vaillant chevalier d'Ecosse, et les Escots qui se tenaient en la forêt de Gedours, de guerroyer contre les Anglais, partout où ils en rencontraient, et de ne tenir aucun compte des trêves que le roi de France et le roi d'Angleterre avaient ensemble.

D'autre part aussi, ceux qui étaient en Gascogne, en Poitou, en Saintonge, semblèrent ne pas avoir entendu parler des trêves conclues. Ils conquéraient villes fortes et châteaux les uns sur les autres, de ruse ou de force, de nuit ou de jour, et il y avait de belles aventures d'armes, tantôt du côté des Anglais, tantôt du côté des Français.

Toutes ces escarmouches, ces pillages, ces batailles isolées engendrèrent des espèces de brigands qui, se mettant à la tête de quelques hommes, ravageaient le pays et gagnaient à ce métier de bons et beaux butins. Il y avait

parmi ces chefs des gens qui se trouvaient bien possesseurs de cinquante et soixante mille écus, ce qui était une véritable fortune.

Ils avaient des plans de siége et de bataille qui étaient d'une naïve simplicité.

Ils épiaient de loin un bon château ou une bonne ville, pendant un jour ou deux, puis ils s'assemblaient vingt ou trente brigands, et s'en allaient tant de jour que de nuit et par voies couvertes jusqu'à ce qu'ils entrassent dans la ville ou le château. Ils y arrivaient juste au point du jour, et mettaient le feu à une ou deux maisons. Ceux de la ville croyaient par ce début avoir affaire au moins à mille armures de fer, et s'enfuyaient à qui mieux mieux, abandonnant leurs maisons, leurs coffres et leurs bijoux à ces brigands, qui s'en revenaient tranquillement, chargés de leur pillage.

C'est ce qu'ils firent à Dournac et en bien d'autres endroits encore.

Parmi ces brigands, il y en a deux qui méritent que leur biographie prenne place ici.

Le premier s'appelait Bacon. Celui-là était Languedocien, c'était un homme habile, adroit et ambitieux.

Il avisa le château de Bombourne en Limousin, partit avec trente hommes, l'escalada, le prit, tua tous ceux qui l'habitaient, à l'exception du seigneur, qu'il garda prisonnier dans son château même, et qui finit par payer sa rançon vingt-quatre mille écus, qu'il paya comptant, car messire Bacon n'était pas gentilhomme et ne lui eût pas fait crédit.

Ce ne fut pas tout.

Bacon garda le château par-dessus le marché, le fortifia bien d'hommes, d'armes et de vivres, et ravagea le pays environnant.

Quand le roi de France apprit les prouesses du brigand, au lieu de le faire arrêter et pendre, il le manda auprès

de lui, lui acheta son château vingt mille écus, le fit son huissier d'armes, et l'eut en grand honneur.

Ce qui prouve que, dans ce temps déjà, la vertu finissait toujours par trouver sa récompense.

Le second était un gaillard peut-être plus hardi, peut-être plus habile, mais à coup sûr moins ambitieux que l'autre, du moins de cette ambition de cour et d'honneurs que Bacon avait acceptée.

Celui-là, qui s'appelait Croquard, avait commencé par être un pauvre diable, longtemps page au service du seigneur d'Eule, en Hollande.

Quand ce Croquard commença à devenir grand, il eut congé, passa en Bretagne et se mit à servir un homme d'armes. Il fit si bien, qu'à une rencontre qui eut lieu, son maître fut tué, et que ses compagnons l'élurent capitaine, en remplacement de celui qui venait de succomber.

C'était tout ce que voulait Croquard.

Depuis ce temps, il acquit tant par prises et par rançons, qu'il se trouva un jour à la tête de soixante mille écus, sans compter les chevaux dont il était bien pourvu, car il en avait bien dans ses écuries vingt ou trente, bons coursiers et doubles roncins.

Deux ans après, il fut choisi pour être de la bataille des Trente, et combattant pour les Anglais, il fut le meilleur combattant.

Le roi de France voyant cela, le voulut avoir auprès de lui, mais comprenant qu'il fallait lui faire de plus belles propositions qu'à Bacon, il lui offrit de le faire chevalier, de le marier richement, et de lui donner deux mille livres de revenu par an, s'il voulait redevenir Français.

Mais Croquard n'était pas ambitieux : comme César, il aimait mieux être le premier dans un bourg que le second à Rome ; Croquard refusa.

Ce refus devait lui porter malheur, car quelque temps après, en essayant un jeune cheval qu'il avait acheté trois

cents écus, et l'échauffant outre mesure, le cheval l'emporta, et cheval et cavalier roulèrent dans un fond, sans qu'aucun d'eux s'en relevât.

«Je ne sais, dit Froissard, que son avoir devint, ni qui eut l'âme ; mais je sais que Croquard finit ainsi. »

XXXVIII

Maintenant, revenons à la ville de Calais, dont le siége et la prise définitive doivent être le dernier incident de cet ouvrage.

En ce temps-là, c'est à dire à la fin de l'année 1349, se tenait à la ville de Saint-Omer le vaillant chevalier messire Geffroy de Chargny.

Il était là, envoyé par le roi de France, qui l'avait fait gardien de ses frontières, si bien que Geffroy de Chargny y commandait comme un roi.

Or, il était plus que qui ce fût courroucé de la prise de Calais, et il passait tout son temps et occupait toute son imagination à savoir comment il la pourrait reprendre.

Par force, c'était chose impossible.

Par ruse, c'était chose improbable.

Restait la trahison.

Ce moyen offrait plus de chances, car maître Aimery de Pavie à qui la ville avait été confiée, était Lombard, et les Lombards étaient réputés pour leur amour de l'argent.

Geffroy de Chargny résolut donc de tenter l'aventure de ce côté.

Une fois cette résolution prise, le capitaine français ne dormit pas qu'il ne l'eût accomplie.

Il n'alla pas lui-même, mais il envoya secrètement des entremetteurs à Aimery de Pavie, car une trêve avait été

conclue, et ceux de Calais pouvaient aller à Saint-Omer, et ceux de Saint-Omer à Calais, pour faire leurs provisions et vendre leurs marchandises.

Ceux que Geffroy de Chargny avait envoyés, et qu'il attendait avec une grande impatience, revinrent enfin. Leur visage paraissait le messager de bonnes nouvelles.

— Quelle réponse ? demanda le capitaine.

— Excellente, messire.

— Ainsi, cet Aimery de Pavie...

— Est un vrai misérable, mais dont nous ne devons pas dire trop de mal en ce moment, car il va nous être utile.

— Ainsi il consent ?

— Parfaitement !

— Et ses conditions?

— Ne sont pas exorbitantes.

— Que veut-il ?

— Vingt mille écus, et il livrera le château.

— C'est bien, dit Geffroy de Chargny, vous allez ce soir même partir pour Paris, annoncer cette bonne nouvelle au roi Philippe VI, et lui demander les vingt mille écus qu'il nous faut.

Le soir même les envoyés de Geffroy de Chargny partirent de Saint-Omer, et, à peu près à la même heure, un homme quittait le château de Calais et s'embarquait pour l'Angleterre.

Cet homme était Aimery de Pavie.

Il arriva à Douvres, s'achemina vers Londres, et fut introduit près du roi d'Angleterre.

— Sire, lui dit-il, j'ai suivi vos ordres.

— Eh bien !

— Eh bien ! les Français sont venus et ils m'ont demandé pour quel prix je leur livrerais le château: j'ai demandé vingt mille écus, et comme messire Geffroy de Chargny ne les avait pas, il les a envoyé demander à Phi-

lippe VI, et pendant ce temps je suis venu vous dire ce qui se passait.

— Et vous avez bien fait, messire, car vous savez que nous vous aimons.

— Que me reste-t-il à faire?

— Concluez le marché. Seulement, faites-moi savoir le jour où vous devez livrer le château.

— Et les vingt mille écus? demanda Aimery de Pavie qui n'était pas tout à fait délombardisé.

— Ne seront qu'une bien faible récompense de vos loyaux services. Cependant gardez-les. Ils seront de bonne prise. Dès que messire Geffroy de Chargny a abusé de la trêve pour faire de telles propositions, nous sommes dans notre droit en en profitant. Allez.

Aimery de Pavie s'inclina et prit congé du roi.

Quand il revint à Calais, nul n'avait encore été informé de son départ.

Quant au roi de France, il avait refusé les vingt mille écus, disant qu'une pareille action pendant une trêve était une déloyauté.

Mais messire Geffroy de Chargny, qui n'était pas de cet avis, et qui voulait le bien du roi Philippe malgré lui, réunit plusieurs chevaliers de Picardie, leur fit part de ce qui se passait, et tous furent d'accord qu'il fallait livrer les vingt mille écus et reprendre la ville, ce dont Philippe serait fort content une fois que la chose aurait été faite sans qu'il y eût pris part.

En conséquence, les seigneurs de Fremie, de Ribeaumont, Jean de Landas, Pepin de Were, le seigneur de Créqui, Henry de Blais et plusieurs autres se cotisèrent, et fournirent les vingt mille écus demandés; puis on envoya dire à Aimery de Pavie que l'échange aurait lieu dans la nuit du 1er janvier.

Aimery avait juste le temps de prévenir le roi.

Comme il ne pouvait quitter la ville en un moment si

périlleux, il envoya à Édouard son frère, dans la duquel il avait une confiance entière.

Quand le roi d'Angleterre eut vu le frère d'Aimery et fut informé de tout, il fit appeler Gautier de Mauny, et lui conta ce qui se préparait.

— Nous allons partir, ajouta le roi, et vous, messire, qui nous accompagnerez, vous serez chef de cette besogne, car mon fils et moi nous combattrons sous votre bannière.

— Merci de cet honneur, répondit Gautier, et, à moins que Dieu ne nous trahisse, la chose viendra à notre honneur.

Le roi d'Angleterre partit en effet avec trois cents hommes d'armes, six cents archers et le prince de Galles ; il s'embarqua à Douvres et arriva de nuit à Calais. Personne ne sut la cause du retour du roi et de ses neuf cents hommes.

Lui et sa troupe se rendirent au château, où ils se cachèrent en attendant l'événement.

Le 1er janvier 1350, Geffroy de Chargny avec ses gens d'armes et ses arbalétriers quitta Saint-Omer quand la nuit fut avancée.

Il arriva assez près de Calais, et ayant fait arrêter ses hommes, il envoya deux de ses écuyers demander à Aimery de Pavie si le moment de se présenter était venu.

Les deux ecuyers chevauchèrent secrètement et trouvèrent Aimery qui les attendait, et qui leur demanda où était messire Geffroy.

— Il est près d'ici, répondirent les écuyers.

— Eh bien ! allez lui dire qu'il vienne, fit Aimery.

Les écuyers ne se le firent pas dire deux fois, et ils coururent annoncer à Geffroy de Chargny qu'il pouvait marcher sur Calais.

Celui-ci disposa sa petite troupe, traversa avec elle le pont de Nieulay et approcha de Calais.

Arrivé là, il envoya douze de ses chevaliers et cent ar-

mures de fer prendre possession de la ville, et il remit les vingt mille écus à Oudard de Renty, qui était chargé de les donner à Aimery de Pavie, en recommandant que le capitaine lombard ouvrît la porte du château, car c'était seulement par là qu'il voulait entrer.

Aimery de Pavie, qui était un homme sage, avait abaissé le pont de la porte des champs, et il laissa paisiblement entrer tous ceux qui le voulurent. Quand les cent armures et les douze chevaliers furent en haut du château, ils crurent qu'ils en étaient maîtres. Voyant cela, Aimery de Pavie demanda à Oudard de Renty où étaient les vingt mille écus.

— Les voici, dit celui-ci en lui remettant le sac où se trouvaient ses florins, comptez-les si bon vous semble.

— Je n'ai pas le temps, répondit Aimery, et d'ailleurs, messire, je me fie à votre parole.

Et prenant le sac il le jeta dans la chambre voisine.

— Il ne vous reste plus qu'à tenir votre promesse, dit Oudard.

Alors Aimery se leva et alla fermer à clef la porte de la chambre dans laquelle il venait de jeter l'argent ; puis il dit à messire Oudard :

— Attendez-moi ici, vous et vos compagnons, je vais ouvrir la grande tour, par laquelle vous serez plus facilement maîtres du château.

En sortant, Aimery de Pavie ferma la porte au verrou, et il alla en effet ouvrir celle de la tour.

Mais dans cette tour se trouvaient Édouard, son fils, Gautier de Mauny et deux cents combattans environ, qui sortirent en tirant leurs épées et en criant :

— Mauny ! Mauny ! à la rescousse !

Et ils ajoutèrent :

— Croient-ils donc, ces Français, reconquérir si facilement le château et la ville de Calais.

Quand les Français virent ces deux cents hommes qui se

précipitaient furieux, ils comprirent qu'il était inutile de se défendre et ils se rendirent.

A peine s'il y eut quelques blessés.

Quand les Anglais eurent renfermé les prisonniers, ils se mirent en ordonnance et partirent du château. Arrivés à la porte, ils montèrent à cheval et se dirigèrent vers la porte de Boulogne.

C'était là qu'était messire Geffroy de Chargny avec sa bannière, de gueules avec trois écussons d'argent, et qui attendait patiemment le moment d'entrer dans la ville où il voulait entrer le premier ; aussi ne pouvait-il se contenir, et disait-il de temps en temps aux chevaliers qui étaient auprès de lui :

— Que ce Lombard tarde longtemps, il nous fait mourir de froidure.

— Hé! mon Dieu! répondait Pepin de Were, les Lombards sont malicieuses gens, et celui-là regarde vos florins pour voir s'ils y sont tous ou s'il n'y en a pas de faux, et cela prend du temps.

Ils en étaient là de leur conversation quand la porte s'ouvrit et qu'une troupe d'hommes à cheval s'avança sur eux. Un instant ils crurent que c'étaient les leurs qui revenaient, mais ils virent bientôt qu'ils se trompaient, et reconnurent les bannières de Gautier de Mauny, du seigneur de Beauchamp. En entendant ceux qui venaient crier ainsi qu'ils avaient fait dans la tour :

— Mauny! Mauny! à la rescousse!

— Nous sommes trahis! s'écria Geffroy de Chargny. Si nous nous sauvons, nous sommes perdus; si nous nous rendons, nous sommes des lâches. Défendons-nous, et la journée nous restera.

— Par saint Denis! vous dites vrai, s'écrièrent tous les chevaliers français, et malheur à qui fuira!

XXXIX

Alors tous les Français se mirent à pied et chassèrent leurs chevaux dans le chemin, car ils eussent été trop foulés. Quand le roi d'Angleterre vit cela, il fit arrêter la bannière sous laquelle il était et dit :

— Je veux rester et combattre ici, mais que l'on fasse passer la plus grande partie de nos gens devant la rivière et le pont de Nieulay, car on m'a dit qu'il y a là quantité de Français à pied et à cheval.

Il fut fait ainsi que le roi l'avait ordonné.

Six bannières et trois cents archers le quittèrent et s'en vinrent au pont de Nieulay, que messire Moreau de Fiennes et le sire de Creseques gardaient.

Les arbalétriers de Saint-Omer et d'Aire se trouvaient entre Calais et le pont, il y en eut plus de cent-vingt de tués.

Moreau de Fiennes et le sire de Creseques résistèrent longtemps et vaillamment, mais quand ils virent que les Anglais croissaient toujours et recevaient nécessairement du renfort de Calais, ils remontèrent sur leurs coursiers et montrèrent les talons.

Les Anglais se mirent à leur poursuite.

Ce fut une rude journée, et quand le soleil se leva, il éclaira bien des morts.

De part et d'autre on s'était bien battu, et il y avait eu un grand nombre de prisonniers.

Quant au roi d'Angleterre, il s'en était venu la visière baissée, et toujours sous la bannière de Gautier de Mauny, chercher ses ennemis au milieu même de leurs rangs.

Parmi eux il reconnut messire Eustache de Ribeaumont, et, sans lui dire qui il était, il l'attaqua.

Eustache de Ribeaumont était un rude jouteur dans un tournoi, comme nous l'avons vu, mais c'était un dangereux adversaire dans une bataille. Deux fois il fit tomber Édouard sur ses genoux, et deux fois celui-ci, relevé par Gautier de Mauny et Regnault de Cobehen, recommença la lutte.

Mais Édouard était un partenaire digne d'Eustache, et ne se laissant pas abattre par ces deux premiers échecs, il ne voulut jamais abandonner le combat quoi que pût lui dire Gautier, et ce fut le chevalier français qui commença à plier, tant et si bien, que tombant sur ses genoux à son tour et ne pouvant se relever, il rendit son épée à Édouard sans savoir que c'était au roi qu'il la rendait.

La journée resta aux Anglais, après quoi Édouard se retira à Calais et ordonna qu'on y amenât les prisonniers. Quand ceux-ci surent que le roi avait combattu lui-même sous la bannière de Gautier de Mauny, ils en furent tout joyeux, car ils comptaient sur sa générosité bien connue.

Édouard commença par leur dire qu'il voulait cette première nuit de l'an les avoir tous à souper. En conséquence, à l'heure où les tables furent prêtes, tous les prisonniers entrèrent dans la salle du festin richement vêtus et devisant gaîment, ainsi que nous l'avons dit au commencement du chapitre précédent.

Quand tous les chevaliers prisonniers furent à table, les chevaliers anglais et le jeune prince de Galles leur servirent eux-mêmes le premier mets, après quoi ils allèrent s'asseoir à une autre table où on les servit à leur tour.

Pour Édouard, il présidait le repas, et avait fait mettre à ses côtés les prisonniers, donnant à chacun la place qui convenait à son rang.

Quand les tables furent levées et le repas fini, le roi, la tête nue, et portant au col un chapelet de perles fines, avec lequel jouait sa main droite, alla parler aux plus nobles de ses prisonniers.

— Messire, dit-il en s'adressant à Geffroy de Chargny, je devrais vous en vouloir beaucoup, à vous qui vouliez vous emparer en une nuit de ce qui m'a coûté plus d'un an de peines, et avoir pour vingt mille écus ce qui m'a coûté tant d'argent; mais Dieu m'a aidé, vous avez été vaincus, et, comme je suis sûr qu'il m'aidera encore, je vous pardonne de grand cœur.

— Sire, répondit Geffroy de Chargny, n'accusez que moi de ce qui est arrivé, car notre seigneur et maître, le roi de France, n'a pas voulu donner les vingt mille écus que nous lui demandions pour conclure le marché, disant qu'en temps de trêve pareilles choses étaient déloyales.

— Je sais cela, messire, répliqua le roi; je serai moins sévère que le roi de France, car, à mon avis, contre des ennemis comme nous, toute ruse est de bonne guerre.

Puis Édouard, quittant Geffroy de Chargny, alla à messire Eustache de Ribeaumont.

— Messire Eustache, lui dit-il, vous êtes en vérité le chevalier que j'aime le plus voir après Gautier de Mauny. D'ailleurs, je vous l'ai déjà dit à Calais, quand vous êtes venu à moi en ambassadeur.

Eustache s'inclina.

— Nul, reprit le roi, n'attaque et ne se défend mieux que vous. Ah! vous êtes un terrible adversaire, messire, et je n'ai jamais eu tant à faire contre quelqu'un qu'aujourd'hui contre vous.

— Contre moi, sire?

— Eh pardieu! oui, contre vous; vous m'avez jeté deux fois à terre, messire, et c'est à moi que vous vous êtes rendu.

— Alors, je regrette moins d'avoir été vaincu, sire, d'autant plus que ce n'est pas la première fois que je me reconnais vaincu par vous.

— C'est vrai, répliqua le roi; aussi, messire, je vous veux, en souvenir de ces deux luttes et d'un temps plus

heureux pour moi, donner un gage de mon estime pour vous.

En disant cela, le roi retirait le chapelet de perles qu'il avait autour du col et ajoutait :

— Prenez ce chapelet, messire, je vous le donne comme au mieux combattant de la journée de ceux du dedans et du dehors, et vous prie de le porter toute cette année pour l'amour de moi. Je sais que vous êtes gai et amoureux, et que volontiers vous vous trouvez entre dames et damoiselles : dites donc, quand cela vous arrivera, que c'est moi qui vous ai donné ce chapelet et pourquoi je vous l'ai donné, elles ne vous en estimeront que plus. En attendant, vous êtes mon prisonnier; mais comme je ne veux pas faire les choses à demi, je vous tiens quitte de votre rançon, et vous pourrez repartir demain quand vous aurez reposé.

Quand messire Eustache de Ribeaumont entendit ces paroles, il s'en réjouit fort, et deux choses causèrent sa joie.

La première, c'était ce prix de bravoure que lui donnait le roi devant tant de braves et vaillans chevaliers.

La seconde, c'était que le roi lui faisait grâce de sa prison ; aussi ne put-il s'empêcher de dire à Édouard :

— Gentil sire, vous me faites plus d'honneur que je ne vaux, et Dieu vous puisse rendre les courtoisies que vous me faites. Je suis un pauvre homme qui n'eût jamais pu payer sa rançon et qui désire son avancement. Merci, monseigneur, du double encouragement que vous me donnez. Je porterai ce collier, non pas un an, mais toute ma vie, et après le service de mon très cher et très redouté seigneur le roi, je ne sais nul roi que je servirais si volontiers que vous.

— Grand merci, dit Édouard, car je sais que vous pensez tout cela.

En ce moment on apporta le vin et les épices, et le roi

se retira dans sa chambre et donna congé à tout le monde.

Le lendemain au matin, le roi fit délivrer à Eustache deux roncins et vingt écus pour retourner à son hôtel.

Eustache prit congé des chevaliers français qui restaient prisonniers, et s'en retourna en France, racontant partout ce qui s'était passé et la courtoisie que lui avait faite Édouard.

XL

Un grand malheur avait traversé les deux dernières années pendant lesquelles s'étaient accomplis les événemens que nous venons de raconter.

Comme si la France n'eût pas eu assez de ses défaites quotidiennes, des misères et du découragement qui en résultaient, un immense fléau lui arriva tout à coup de l'Italie. Le jour de la Toussaint de l'an 1547, le premier cas de peste se manifesta en Provence, et l'épidémie, comme un manteau noir, couvrit bientôt toute la France. Elle traversa le Languedoc, emportant dix consuls sur douze ; elle visita Narbonne et y laissa trente mille cadavres. Dans le commencement, ceux qui survivaient ne pouvaient suffire à l'enterrement des morts, et bientôt ils y renoncèrent, abandonnant sur leur lit, le fils sa mère, le père son fils, le frère sa sœur.

Le mal allait toujours envahissant. Semblable à une marée mortelle, partout où il passait on ne retrouvait rien que la trace de son passage.

Enfin, il arriva au cœur, c'est-à-dire à Paris. Là il s'abattit comme un vautour, dévorant incessamment les entrailles de ce Prométhée éternel qu'on appelle la France,

et qui, grave et rêveur au milieu de ses plus grandes tortures, reste les yeux fixés sur ce ciel dont il veut surprendre la flamme et dire la vérité.

C'était une effroyable mortalité d'hommes et de femmes, de vieillards et de jeunes gens. Seulement la mort semblait préférer les jeunes, et courtisane éhontée, venait les prendre au milieu de leur jeunesse, de leur force et de leurs amours, et terminait dans les convulsions de l'agonie la chanson commencee dans les rires du festin.

Il y a à Florence une fresque d'Orcagne qui nous servira d'image. La Mort, traversant les plaines éthérées, n'écoute pas les misérables et les vieillards qui l'appellent, en étendant vers elle leurs mains décharnées, mais, sombre et haineuse, elle brise d'un violent coup de sa faux une porte derrière laquelle chantent, boivent et dansent des jeunes hommes et de belles jeunes femmes.

Il en était ainsi à Paris.

Ceux qui étaient atteints souffraient deux ou trois jours, puis mouraient. Ceux qui les assistaient emportaient le germe de la maladie et mouraient comme ceux qu'ils avaient vu mourir.

Les prêtres s'éloignaient, et quelques religieux, plus fermes dans leur foi, plus convaincus de leur mission, soignaient les malades.

Les sœurs de l'Hôtel-Dieu surtout, semblaient porter en elles un trésor inépuisable de douceur, de confiance et d'humilité. Elles mouraient pieusement sans rien regretter de la vie, sans rien reprocher à Dieu.

Nul ne savait à qui s'en prendre de ce fléau, car les hommes ne peuvent se venger de Dieu quand ils l'accusent, et lorsqu'ils souffrent il faut qu'ils se vengent sur quelqu'un.

Jamais on n'avait eu si grande abondance de vivres. Ce n'était donc pas à la terre qu'il fallait s'en prendre. On dit alors que cette peste venait d'une infection de l'air et des

eaux, et, comme toujours, ce fut aux juifs que l'on s'en prit. Le monde se souleva contre eux, et comme le feu purifie, on alluma d'immenses bûchers, et l'on brûla des milliers de juifs.

Ce fut surtout en Allemagne que ce fléau se présenta sous un sinistre aspect. L'Allemagne était excommuniée par le pape, à cause de la fidélité réelle qu'elle avait gardée, d'un côté à son empereur mort, et de l'autre à Louis de Bavière. Il en résulta que ceux qui mouraient croyaient que le mal dont ils étaient atteints était le complément de leur excommunication, l'aide, enfin, qu'apportait le Seigneur à la colère de son ministre pontifical.

A Strasbourg, seize mille hommes moururent qui se crurent damnés, car aucun sacrement n'avait visité leur agonie.

Quelque temps les dominicains avaient persisté à faire le service divin, puis ils avaient fini par s'en aller comme les autres.

Trois hommes seulement, trois mystiques, ne tinrent pas compte de l'interdit. Le premier de ces hommes était Tauler, qui écrivait son Imitation de la pauvre vie de Jésus, et qui allait confesser dans la forêt de Soignes, près Louvain, le vieux Buysbrock, le docteur extatique.

Le second était Ludolph, qui écrivait la vie du Christ.

Le troisième était Suro, qui écrivait le livre des Neuf rochers.

Pendant ce temps, le peuple avait voulu suppléer par quelque chose à l'abandon où le laissait l'Église; au lieu de l'absolution il avait l'extase, au lieu de la pénitence la mortification.

Tout à coup des populations entières partaient sans savoir où mener leurs pas, poussées devant elles par ce vent de mort, comme les masses de sable du désert s'envolent en rouges tourbillons sous le souffle ardent du simoun. Elles étaient pressées d'un besoin d'émigration étrange;

et, s'arrêtant dans les villes, les hommes et les femmes à moitié nus, pâles et décharnés, venaient sur les places, se fouettant avec des fouets armés de pointes d'acier. On eût dit le repentir soudain des démons de l'enfer.

Puis ils chantaient des cantiques comme celui-ci :

Or avant, entre nous tous frères,
Battons nos charognes bien fort,
En remembrant la grant misère
De Dieu et sa piteuse mort,
Qui fut jour en la gent amère,
Et vendu et traï à tort,
Et battu sa chair vierge et dère ;
Au nom de ce battons plus fort.

Ils restaient ainsi un jour et une nuit dans chaque ville, se flagellant deux fois par jour, puis quand ils en avaient fait autant pendant trente-trois jours et demi, ils se croyaient aussi purs qu'au jour du baptême.

Cette idée prit d'abord les Allemands, puis elle gagna la France par la Flandre et la Picardie.

Ce n'était pas seulement le peuple, mais des gentilshommes, de nobles dames et des seigneurs qui se livraient à ces pérégrinations et à ces mortifications sanglantes et publiques.

Ces sombres pénitences du nord n'envahirent pas l'Italie.

Lisez le prologue du *Décaméron* de Boccace.

« J'ai vu, dit-il, deux porcs qui, dans la rue, secouèrent du groin les haillons d'un mort : une petite heure après, ils tournèrent, tournèrent et tombèrent; ils étaient morts eux-mêmes.

» Oh! continue le conteur, que de belles maisons restèrent vides! que de fortunes sans héritiers! que de belles dames, d'aimables jeunes gens dînèrent le matin avec

leurs amis, qui, le soir venant, s'en allèrent souper avec leurs aïeux.»

Plusieurs s'enfermaient, se nourrissaient avec une extrême tempérance des alimens les plus délicats et des vins les plus fins. Ils ne voulaient entendre parler en aucune façon des malades, et se divertissaient par les danses et la musique, en s'abstenant de luxure. D'autres prétendaient au contraire que la meilleure médecine était d'aller chantant, buvant et riant de tout. Ils le faisaient comme ils le disaient, et couraient jour et nuit de maison en maison, et cela d'autant plus facilement que tous laissaient leurs biens à l'abandon, n'en ayant pas plus soin que d'eux-mêmes. Les lois divines et humaines étaient dissoutes. Il n'y avait plus personne pour promulguer les unes ni pour faire respecter les autres. Les gens de la campagne, attendant à chaque instant la mort, n'avaient plus aucune préoccupation de l'avenir, et mus par un dernier sentiment d'égoïsme, ils s'efforçaient de consommer tout ce qu'ils avaient. Quant aux animaux, on eût dit que rien n'était changé pour eux dans la nature. Les bœufs, les ânes, les moutons s'en allaient dans la campagne, et quand ils étaient repus, ils rentraient tranquillement le soir à la maison, et sans qu'il fût besoin d'un berger pour les y ramener.

De cet abandon général résulta une chose jusque-là inouïe : c'est qu'une femme malade, si belle, si noble, si gracieuse qu'elle fût, ne craignait pas de se faire servir par un homme même jeune, ni de lui laisser voir, si la nécessité de la maladie l'y obligeait, tout ce qu'elle aurai montré à une femme, ce qui peut-être, ajoute Boccace, causa diminution d'honnêteté en celles qui guérirent.

Voici ce que dit le continuateur de Nangis :

« Ceux qui restaient, hommes et femmes, se marièrent en foule. Les survivantes concevaient outre mesure. Il n'y en avait pas de stériles; on ne voyait d'ici et de là que

femmes grosses. Elles enfantaient qui deux, qui trois enfans à la fois.

» Pendant ce temps, la reine de France, femme du roi Philippe, était morte, ainsi que Bonne de Luxembourg, femme du duc de Normandie. Si bien que le père et le fils se trouvèrent veufs.

» Le duc Jean n'eut pas de cesse qu'il ne fût remarié, et il jeta les yeux sur madame Blanche, fille de Philippe III de Navarre; mais, pendant un voyage qu'il fit, son père épousa Blanche, et, à son retour, le duc de Normandie, le retrouvant marié, épousa tout simplement la veuve de Philippe de Bourgogne, son cousin germain, dont la mort, on se le rappelle, lui avait fait tant de peine à l'Aiguillon.

» Quant au comte Louis de Flandre, qui s'était si adroitement soustrait au mariage projeté et presque conclu entre lui et la fille d'Édouard, il épousa la fille du duc de Brabant, et rentra en jouissance de ses droits. »

Un dernier épisode, et nous en aurons fini avec l'histoire politique et guerrière de Philippe VI et d'Édouard III.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, le roi d'Angleterre avait emmené avec lui à Londres les prisonniers qu'il avait faits à Calais, lorsqu'Aimery de Pavie avait dû livrer aux Français le château et la ville.

Geffroy de Chargny faisait partie de ces prisonniers, et il fut un des premiers qui payèrent leur rançon et qui revinrent en France.

Or, ce capitaine avait toujours sur le cœur la trahison du Lombard et les vingt mille écus qu'il lui avait donnés; de sorte qu'en arrivant à Saint-Omer, la première chose dont il s'enquit fut de savoir ce qu'était devenu Aimery de Pavie.

Celui-ci s'était retiré en un petit château que l'on appelait Frétin, sur la route de Calais, et dont le roi Édouard III lui avait fait don. Il vivait là, se donnant beaucoup de bon temps, et ayant pour maîtresse une fort belle femme qu'il

avait amenée d'Angleterre. Mais cette femme ne se contentait pas de n'aimer que lui comme lui ne se contentait d'aimer qu'elle. Il en résulta qu'elle avait un autre amant, lequel était écuyer de messire Moreau de Fiennes, et passablement jaloux d'Aimery de Pavie.

Quand Geffroy de Chargny se mit en quête du Lombard, le hasard fit qu'il s'adressa justement à cet écuyer, qui, comprenant aux questions du capitaine ce dont il s'agissait, se garda bien de lui cacher la retraite d'Aimery de Pavie, et, gagnant par ses réponses la confiance de Geffroy, finit par faire avouer à celui-ci tout ce qu'il voulait.

L'occasion de n'avoir plus à être jaloux était bonne. L'écuyer vengeait son pays et se débarrassait d'un rival. Il se chargea de conduire Geffroy de Chargny jusqu'à la porte de la chambre du Lombard, en lui recommandant d'épargner la femme qui se trouverait dans le château, et de ne dire à personne qui lui avait donné les renseignemens qu'il demandait.

Aimery, qui ne soupçonnait pas qu'il pût courir le moindre danger, continuait à passer son temps en fêtes et en festins, et s'abandonnait sans le moindre pressentiment à son amour pour sa belle maîtresse.

Pendant ce temps, Geffroy de Chargny avait fait une assemblée de gens d'armes, avec lesquels il se mit en route un soir.

Le lendemain, dès le point du jour, ces hommes entouraient le château, qui n'était pas grand, et Geffroy entrait dedans seulement avec quelques compagnons.

Une demi-heure après, Aimery était prisonnier, ainsi que sa maîtresse. Du reste, rien ne fut pris ni violé dans le château, car il y avait trêve entre la France et l'Angleterre.

— Vous savez, messire, ce que vous m'avez promis, dit l'écuyer à Geffroy de Chargny quand le prisonnier et sa maîtresse eurent été transportés à Saint-Omer.

— Je vous ai promis la grâce de cette femme.

— Oui, messire.

Geffroy de Chargny regarda l'écuyer en souriant et lui dit :

— Comment se fait-il que vous connaissiez si bien l'intérieur du château de Frétin?

— Cela vient, messire, de ce que j'y suis allé souvent pendant que le sire de Pavie n'y était pas, de sorte que celle qui me recevait passait son temps à me faire visiter le château.

— Eh bien! si non-seulement je vous donnais la grâce de cette femme, mais encore la femme, que feriez-vous?

— Je la prendrais, messire, et je la garderais le plus longtemps possible, en souvenir de votre courtoisie.

— Eh bien! prenez-la donc, car elle est libre, et, si j'en crois ce que je suppose, elle ne sera pas longtemps fidèle à la mémoire du Lombard.

Le soir même, la demoiselle quitta le château où elle avait été renfermée, et vint rejoindre celui à qui elle devait la vie, et avec lequel elle vécut à partir de ce jour.

Quant à Aimery, il fut jugé par les seigneurs français et condamné comme traître.

En conséquence, le peuple fut appelé à venir voir sur la place du marché de quelle façon le sire de Chargny punirait la trahison, et il ne s'en retourna qu'après avoir vu le cadavre du Lombard suspendu par le col à la potence que l'on avait dressée exprès pour lui.

XLI

Huit ans se sont passés depuis les premiers événemens du dernier chapitre.

Philippe VI est mort dans cet intervalle, laissant à son fils Jean une couronne difficile à porter, et celui-ci a recommencé aussitôt les hostilités avec l'Angleterre, le seul héritage réel que lui ait laissé son père.

Le pape Clément est mort et Innocent VI lui a succédé. Le duc de Brabant est mort à son tour; une trêve entre Jean et Édouard, due à l'intervention du nouveau pape, a duré deux ans.

Édouard a fait alliance avec Charles de Navarre, et les hostilités contre la France ont recommencé.

Guillaume de Douglas a repris Berwick que le roi d'Angleterre va reprendre peu de temps après.

Le prince de Galles, accouru, a brûlé et pillé le pays de Toulousain et de Narbonnais. L'invasion éteinte sur un point s'est incessamment rallumée sur un autre.

Enfin, la bataille de Poitiers a eu lieu, terrible et plus terrible répétition même de la bataille de Crécy.

Dieu semble combattre contre la France.

Le prince de Galles arrive avec deux mille hommes d'armes, quatre mille archers et deux milles brigands, dans un pays qu'il ne connaît pas, manquant de vivres, et ne sachant même pas si l'ennemi est devant ou derrière lui.

Jean, au contraire, a cinquante mille hommes à sa suite et couvre toute la campagne de ses coureurs. Il a avec lui ses quatre fils, vingt-six ducs ou comtes, cent quarante baronnets avec leurs bannières déployées.

La position de chacun des adversaires est désespérée. L'Anglais n'a plus de vivres; comme à Crécy les Français marchent sans ordre.

Le prince de Galles offre alors de rendre tout ce qu'il a pris, villes et prisonniers, et de ne plus servir sept ans contre la France.

Jean refuse. Il veut que le prince de Galles se rende avec cent chevaliers.

Le combat s'engage.

Les Anglais sont fortifiés sur le coteau de Maupertuis, près Poitiers.

Il n'y a qu'à les laisser là et les y cerner : au bout de deux jours ils se rendront à moitié morts de faim.

Comme son père à Crécy, Jean est impatient de combattre, et il attaque.

Le coteau sur lequel se trouvent les Anglais est une colline raide, plantée de vignes, fermée de haies, hérissée de buissons.

Les archers dominent la pente.

Un sentier étroit est le seul chemin qui conduise à eux. Jean le fait gravir par ses cavaliers, qui, reçus par les flèches anglaises, tombent les uns sur les autres.

L'ennemi profite du désordre et descend de son poste.

Trois des fils du roi se retirent avec une escorte de huit cents lances et sur l'ordre de leur père.

Jean ne veut pas reculer et fait merveille.

Une hache à la main droite et son plus jeune fils à côté de lui, il frappe sans relâche comme un bûcheron dans une forêt.

Aussi est-ce le point vers lequel les chevaliers anglais se dirigent. A partir de ce moment, ils espèrent faire prisonnier le roi de France.

Les assauts redoublent. Geffroy de Chargny est tué, la bannière de France en main; Godefroid de Hainaut est massacré.

Les défenseurs de Jean diminuent peu à peu. Il ne peut lutter seul contre tous ceux qui l'environnent, et ses forces s'épuisent.

En ce moment un homme fend la foule des combattans, arrive jusqu'à Jean et lui dit en français :

— Sire, rendez-vous.

— Qui êtes-vous, lui dit alors le roi, vous qui me dites de me rendre dans la langue que je parle?

— Sire, je suis Denys de Morbecque, chevalier d'Artois, et je sers le roi d'Angleterre, ne pouvant demeurer au royaume de France, où j'ai perdu tout ce que je possédais.

— Je ne me rendrai qu'à mon cousin le prince de Galles, répond le roi, et je ne le vois pas.

— Rendez-vous à moi, sire, et je vous mène à lui.

— Voici mon gant droit, dit Jean, et il suivit le chevalier.

Le prince de Galles emmène son royal captif qu'il traite en roi.

Il lui fait faire son entrée à Londres, sur un cheval blanc, ce qui est un signe de suzeraineté, et il le suit sur une haquenée noire.

Humilité dont il prend bien sa revanche en gardant prisonnier le roi du pays ennemi. Il est vrai que la prison du roi Jean est un palais et sa captivité une suite de fêtes et de plaisirs.

Pendant ce temps, les fuyards de Poitiers viennent annoncer à Paris qu'il n'y a plus ni rois, ni barons en France, qu'ils sont tous pris ou tués, et le pays effrayé se demande ce que l'Anglais va faire de lui.

Les prisonniers de Poitiers reviennent chercher leurs rançons, épuisent les paysans et ruinent le pays.

La France est infestée de pillards qui se disent Navarrais et viennent on ne sait d'où.

Le dauphin n'a aucune autorité, et, en eût-il, ne saurait qu'en faire : il est faible, jeune, malade, inquiet.

Le moment arrive où la France va être dans l'état où Édouard veut depuis si longtemps qu'elle soit.

Il y a environ deux ans que Jean est en Angleterre quand un homme se présente à Westminster et remet une lettre à Édouard.

A peine Édouard a-t-il pris lecture de cette lettre, qu'il pâlit et ordonne qu'on lui selle un cheval.

Une fois déjà il a suivi la route qu'il va suivre. Cette première fois, il était accompagné de Jean de Hainaut et de Robert d'Artois; mais aujourd'hui ses deux compagnons ne sont plus là, tous deux sont morts, et le roi, après avoir ordonné qu'on selle son cheval, fait appeler Gautier de Mauny, avec lequel il part.

Au commencement de cet ouvrage, nous avons vu Édouard suivre la Tamise, la traverser à Windsor, et entrer au château de Reding, où il a confié sa mère à la garde ou plutôt à la surveillance de Mautravers.

Cette fois encore il prend la même route, et comme toujours, c'est le front baissé et la bouche silencieuse qu'il la parcourt. Seulement il a mis son cheval à une allure plus rapide, et au bout d'une heure de marche, il s'arrête à la porte du château, où il prie Gautier de Mauny de l'attendre.

On abaisse le pont et le roi entre.

Il traverse une cour, monte un large escalier et pénètre dans une chambre où le reçoit Mautravers.

— Comment est ma mère? demanda Édouard.

— Très mal, sire, répond l'ancien assassin devenu geôlier.

— Est-ce qu'elle demande à me voir ?

— Non, monseigneur, c'est moi qui ai cru devoir vous prévenir de ce qui arrivait.

— Et où est-elle?

— Dans cette chambre.

Et en disant cela, Mautravers soulève une tapisserie, et le roi, se découvrant, entre dans la chambre de la moribonde.

Il y resta deux heures environ; ce qui se passa entre la mère et le fils, nul ne le sait.

De temps en temps, Mautravers entendait un sanglot. Était-ce le fils qui pleurait ce qu'il avait fait à sa mère, était-ce la mère qui pleurait la mort de son époux, le crime de sa jeunesse et l'adultère de sa vie.

Nous l'ignorons.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que deux heures après qu'il était entré dans la chambre de la reine douairière, Édouard en sortit plus sombre et plus pâle encore.

— Vous êtes libre, dit-il à Mautravers, ma mère est morte.

XLII

Si vous voulez sortir de Londres avec nous et suivre la Tamise, à neuf milles environ de la capitale de l'Angleterre, vous trouverez un village qu'on appelle aujourd'hui Richemond, qui autrefois s'appelait Sheen, et était un petit manoir royal qu'Édouard habitait fréquemment à cause de sa position charmante.

C'est le 21 juin 1576, et le manoir, éclairé des feux d'une belle journée de printemps, sourit au soleil.

Tout chante au dehors.

Entrons, tout est triste au dedans.

Une foule de chevaliers et de seigneurs silencieux encombrent les chambres qui avoisinent celle du roi.

C'est le duc de Bretagne, le comte Derby, le comte

de Cambridge, le comte de la Marche, madame de Coucy, fille du roi.

Tous ces gens attendent, espèrent ou craignent.

Depuis le matin, Édouard est si malade, qu'à moins que Dieu ne fasse un miracle, il doit mourir avant la fin du jour.

Passons maintenant dans la chambre du roi.

Il est couché ; son fils, le prince de Galles, n'est pas auprès de lui, car il est mort l'année précédente, et Édouard n'a auprès de lui que le jeune Richard, fils du prince.

— Venez auprès de moi, mon enfant, lui dit Édouard. Vous allez être roi ; ceux à qui je vais vous laisser vous diront ce que j'ai fait de bien et de mal, et ce sera à vous de juger en quoi vous devrez imiter ou abandonner l'exemple de votre aïeul.

Puis Édouard faisant entrer les comtes, barons, chevaliers et prélats qui se trouvaient dans le château, se leva sur son séant, tout faible qu'il était, revêtit son héritier des insignes royaux, et fit jurer à tous ceux qui étaient là qu'après sa mort ils le reconnaîtraient pour roi.

Ce serment fait et reçu, Édouard congédia tous ceux qui venaient d'entrer et resta seul avec Gautier de Mauny.

— Tu es le seul de tous ceux que j'aimais, dit-il au chevalier, qui ait survécu et qui m'aide à sortir de cette vie sans trop me lamenter à l'idée de la mort. Tant que Dieu te laissera vivre, Gautier, veille sur Richard et sur ma belle Angleterre que j'aurais voulu faire plus heureuse, car je l'ai toujours aimée comme une fiancée. Crois-tu que j'ai fait pour elle tout ce que je devais faire ?

— Je le crois, sire.

— Crois-tu que l'avenir gardera ma mémoire et respectera mon nom ?

— Monseigneur, non-seulement je crois qu'il gardera votre mémoire, mais je suis sûr qu'il la bénira.

— Merci, Gautier, dit le roi en serrant la main du vieux

chevalier, merci. Maintenant causons un peu de notre vie de guerre et d'aventures. Il me semblera que je meurs comme j'aurais voulu mourir, en combattant, car il y a un souvenir qui pèse sur ma vie et que la mort lente fait grandir à mes yeux et change en remords.

— Eh bien! sire, un saint homme s'est présenté tout à l'heure, disant qu'il voulait vous parler et vous exhorter avant votre mort; voulez-vous que je l'aille chercher?

— A-t-il dit son nom.

— Non, monseigneur; il a dit seulement qu'il était l'ermite du château de Wark.

— Du château de Wark! dit le roi en tressaillant; faites entrer cet homme, Gautier, et laissez-moi seul avec lui.

Gautier obéit au roi.

Quelques instans après, un vieillard aux cheveux blancs et à la barbe blanche entrait dans la chambre d'Édouard et s'asseyait à son chevet.

Le roi fixa sur lui un regard inquiet, cherchant à distinguer dans les traits de cet homme un visage connu et que depuis la mort d'Alix il avait revu bien souvent dans ses rêves.

— Vous ne me reconnaissez pas, sire, dit cet homme.

— Oh! maintenant, je vous reconnais, murmura le roi; vous avez parlé.

Et, l'œil fixé sur ce vieillard comme sur son juge, le roi attendait.

— Vous ne comptiez pas me revoir, sire.

— Non, balbutia Édouard.

— Écoutez, monseigneur, fit le comte de Salisbury, je ne viens pas tourmenter votre mort. Dieu vous rappelle à lui avant moi, c'est sans doute pour que je puisse vous absoudre du remords qui doit vous ronger le cœur, car un roi comme vous, monseigneur, ne brise pas l'amour et l'honneur d'un serviteur comme moi sans s'en repentir amèrement au jour de sa comparution devant Dieu.

— C'est vrai, messire, c'est vrai.

— Trente ans ont passé sur votre crime et sur ma vengeance. Le monde a été plein de votre nom, et votre gloire n'a pas tué ce témoin éternel qu'on nomme la conscience. Moi, depuis trente ans, je vis dans la retraite, et la solitude a tué en moi cette mauvaise conseillère qu'on nomme la haine ; si bien qu'aujourd'hui, sire, si je n'ai pas oublié tout à fait, j'ai du moins pardonné, et c'est en ami que je visite votre lit de mort.

— Merci, comte, merci, répondit le roi.

Et il tendit sa main à Salisbury.

— Vous voyez, sire, que je suis moins inexorable que vous, reprit celui-ci, car ce n'est pas avec les mêmes sentimens que vous avez assisté à l'agonie de votre mère.

— Quoi, savez-vous... ?

— J'étais à côté de la chambre où elle est morte, et j'ai entendu tout ce que vous lui avez dit.

— Et comment étiez-vous là.

— Comme je suis ici, comme un saint homme dont les paroles de consolation peuvent soulager une âme prête à retourner au Seigneur. Voyons, sire, jetez un regard sur le passé, continua Salisbury en s'accoudant sur le lit du roi, et maintenant que les passions et les ambitions de la terre doivent vous paraître choses bien vides et bien méprisables, maintenant que vos cheveux ont blanchi et qu'il ne reste de ce que vous étiez autrefois que votre nom, dites-moi s'il n'eût pas mieux valu que je n'eusse rien à vous pardonner, et si vous ne préféreriez pas me voir venir à vous non pas comme un juge indulgent, mais comme un ami reconnaissant ? Vous avez fait bien des heureux, sire, vous avez fait bien des largesses, répandu bien des honneurs, vous avez fait grâce à des milliers d'individus entre vos mains ; comment se fait-il, monseigneur, que vous n'ayez pas fait grâce à la femme de celui qui vous était le plus dévoué, et qui eût donné en souriant sa vie pour vous,

quoique sa mort eût dû le séparer de ce qu'il aimait le plus au monde?

Et malgré lui le comte sentait des larmes mouiller ses yeux, car il y a des douleurs que trente ans de solitude ne cicatrisent pas.

— Pardon, comte, pardon, fit le moribond royal; j'ai été bien coupable et j'ai souffert autant que vous.

— Étrange destinée, reprit Salisbury, qui vous force, vous, le roi conquérant, à me demander pardon, à moi, le chevalier obscur. Quelle est donc la puissance de Dieu qui fait si humble et si faible le cœur des rois les plus puissans de la terre!

Ce qui se passait dans Édouard est impossible à dire. Comme si son âme n'eût attendu que ce pardon pour abandonner son corps, il s'affaiblissait de plus en plus et ne pouvait que murmurer de temps en temps:

— Merci, comte, merci.

Alors, voyant que la mort approchait, le comte se leva, et d'une voix solennelle il dit au mourant:

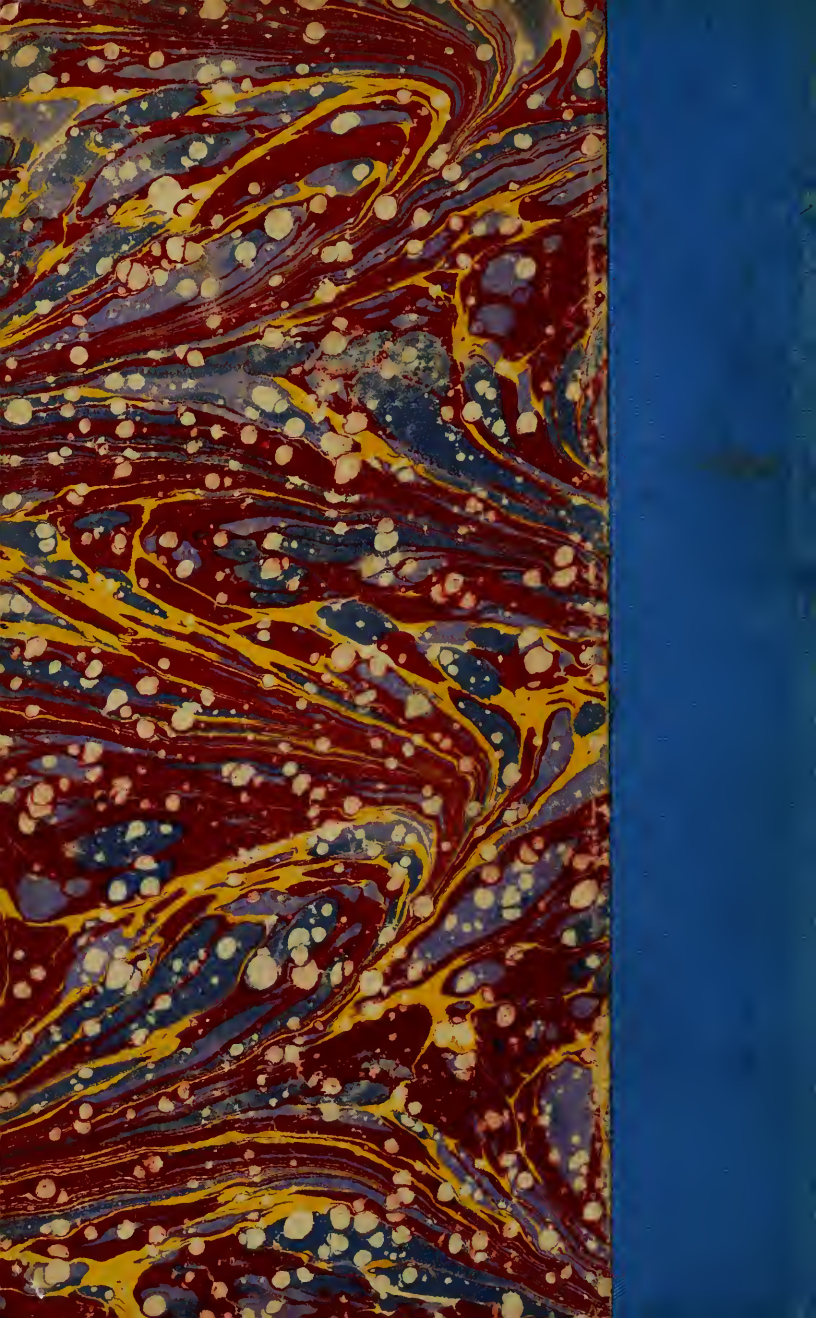
— Sire, vous avez fait autant de bien et autant de mal que pouvait en faire l'homme qui était le plus grand roi de son siècle. Vous avez fait mourir des milliers de créatures qui défendaient leur droit et leur bien; mais celui à qui vous avez fait le plus de mal, sire, c'est moi, car j'ai survécu au mal que vous m'avez fait; eh bien! au nom de tous ceux que vous avez fait souffrir, et qui, morts ou séparés de vous, ne peuvent vous pardonner à cette heure suprême, je vous pardonne, monseigneur, et je prie Dieu pour vous!

Un dernier sourire passa sur les lèvres d'Édouard, et il expira.

Alors Salisbury ouvrit la porte et dit à tous ceux qui attendaient:

— Messeigneurs, le roi Édouard III est mort.

Et traversant la foule des courtisans et des chevaliers, il quitta le château sans que personne l'eût reconnu, et plutôt semblable à un spectre qu'à un homme.

FIN DE LA COMTESSE DE SALISBURY.

4419-04. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 1-05.